

10347 b 1

LE
VOYAGE
FORCÉ.



LE
VOYAGE
FORCÉ,
OU

Manière de tirer avantage
des circonstances;

*Tiré des Mémoires d'un homme de
Lettres, qui a fait un long séjour
en Angleterre, & en a observé les
mœurs & les usages.*

Durum; sed Levius
Quidquid corrigere est nefas. HOR.

Par C. H. NIREL, L. M.



A L O N D R E S,

1778.



PRÉFACE



PRÉFACE.

L'AUTEUR des Mémoires sur lesquels j'ai travaillé, ne les destinoit point à devenir publics, lorsqu'il me les remit pour les rédiger ; il ne m'a même permis de les publier, qu'à condition, que je célerois son véritable nom. Telles sont les personnes sages, toujours en garde contre leurs propres jugemens, en matière de spéculation. Cependant quelques Anglois impartials, à qui j'ai communiqué ses observations, avouent qu'il les a peints d'après nature.

ij P R É F A C E.

S'il s'emporte quelquefois au-delà des bornes qu'un Spectateur doit se prescrire, ce défaut est pardonnable dans un François, qui a vu si souvent son Roi, sa patrie, & ses usages tournés en ridicules sur les tables des Cafés de Londres, même sur le Théâtre de sa Nation. Quelque raison que l'on puisse donner pour excuser un abus si scandaleux, il ne peut jamais que révolter un bon Patriote.

Au reste, s'il a critiqué les défauts des Anglois, ses remarques sont fondées sur des faits, & il ne leur a pas moins rendu justice sur ce qu'il a trouvé de louable dans leurs Loix ou leurs Coutumes.

Si le Public recevoit bien ce

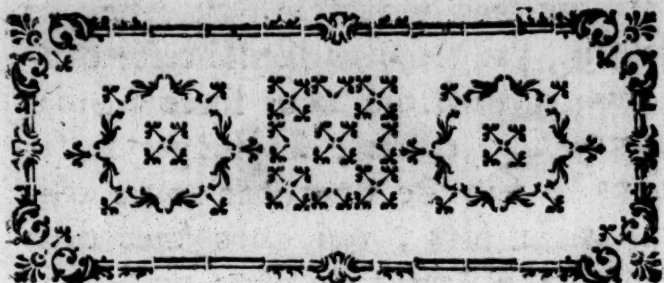
P R É F A C E. iij

premier essai, je serois tenté de donner plus au long le Tableau d'une Nation trop peu connue, quoique si peu éloignée de nous. Les matières qui me restent entre les mains me présentent une ample moisson, sans courir la carrière des Voyageurs qui ont écrit l'histoire, la description, ou les discussions & remarques sur la constitution du gouvernement de ce pays.

Ce n'est donc point ici un Roman, quoique l'Auteur des Mémoires s'adresse à une femme; ceux qui critiqueront cette manière de faire l'amour, ne savent, sans doute point que cette passion n'exclud point dans les ames d'une certaine trempe le désir de s'instruire.

iv P R É F A C E.

Quant au Plan général de l'ouvrage , j'ai placé les matières comme elles me sont tombées sous la main , sans époques ni dates , dans des choses qui ne regardent point des faits de l'histoire. Il suffira , je crois , au Lecteur d'apprendre , que les observations qu'on lui donne sont récentes , & peignent le caractère des Anglois en 1777.



LE VOYAGE FORCÉ.

L I L L E.

7
S Uis-je justifié ? charmante
Amélie ! Es-tu informée
de l'aventure fatale qui
m'oblige à m'éloigner de
toi, sans avoir pu te con-
vaincre de mon innocence , & jurer
à tes pieds que tu es le seul objet qui
m'attache à la vie ? Sans doute la re-
nommée t'aura appris que forcé de dé-
fendre ma vie, je n'ai pu éviter de
l'ôter à celui qui l'attaquoit. Non, tu
ne peux me faire un crime d'avoir con-

Mauv.



2 LE VOYAGE FORCÉ.

servé un bien auquel tu t'intéresse. Tu le fais, j'ai toujours détesté cette coutume barbare qui nous force à nous battre sans colère, à plonger le fer dans le sein de ceux que nous estimons le plus, qui nous met dans l'affreux dilemme de périr ou fuir de notre patrie pros crit, & quitter les objets les plus chers à notre cœur, qui avilit autant les furieux qui en sont esclaves, que la femme qui doit être le prix de leur férocité; coutume cependant à laquelle on donne le nom emphatique de point d'honneur, & que toute personne sensée trouve si peu honorable.

Ce n'est point une petite consolation pour moi, d'espérer que quand tu sauras les précautions que le malheureux d'Erbiny & moi avons prises pour n'exposer point l'objet de nos adorations, mettent ta réputation à l'abri de la censure, je serai pardonné; mais cet infortuné jeune homme tombant à mes pieds, me faisant ses derniers adieux, me pressant de pourvoir à ma sûreté, & me conjurant d'une voix expirante de faire sa paix avec toi, se représentoit sans cesse à mon ima-

LE VOYAGE FORCÉ. 3

gination fertile en moyens de me tourmenter. Les châteaux disposés de chaque côté de la route, les côteaux, les forêts, les prairies émaillées, les champs si bien cultivés dans les riantes plaines de la Flandre que je parcourois, objets autrefois ravissans pour moi, ne faisoient plus que glisser sur mes sens, sans y laisser la moindre impression, ou s'ils en faisoient encore, elles ne produisoient plus que des regrets: je me rappellois les momens délicieux que nous avons passé ensemble à P... & ce souvenir plongeoit mon ame dans l'amertume. Quand, disois-je, abymé dans mes réflexions affligeantes, » quand » puis-je me promettre de jouir en- » core de ces épanchemens volup- » tueux, de ces extases dont nos ames » étoient enivrées? Jamais, peut-être » jamais! chaque pas que fait la ché- » tive monture qui m'éloigne de ma » divine Amélie met peut-être une » barrière éternelle entre nous... Est- » ce ainsi, ciel que tu traites les ames » formées pour la vertu?... Que réser- » ves-tu aux coupables si l'innocence » se trouve errante, bannie, persé- » cutée & menacée du dernier sup- » plice. »

Chaque Cavalier qui s'offroit à ma vue glaçoit mon cœur d'effroi , non que j'aime assez la vie pour la croire un bien , séparé de toi ; mais l'idée affreuse de périr sur un échafaud , la douleur que mon Amélie ne pourroit cacher , & la perte de l'espérance de te posséder qui luit encore à mon cœur , étoient pour moi des sujets de frayeur qu'il est plus possible d'imaginer que de peindre. O mon Roi ! je chéris , je respecte tes sages Réglemens , mon cœur se dilate aux marques d'amour que mes chers compatriotes te témoignent , des larmes d'attendrissement coulent de mes yeux lorsque j'entends prononcer tes éloges par les étrangers , je verserois pour ta gloire & la prospérité de ton règne mille fois autant de sang qu'il en coule actuellement dans mes veines ; comment ai-je pu attirer sur moi les Arrêts de ta justice & mériter tes châtimens ? pourquoi me vois-je forcé à chercher la protection des Loix étrangères ? pourquoi ne puis-je plus jouir du bonheur de vivre sous les tiennes ? Ta bonté , ta douceur va faire la félicité d'un peuple dont tu es déjà les délices : moi seul peut-être suis-

LE VOYAGE FORCÉ. 5

je forcé d'errer en fugitif dans des climats qui sont privés des douces influences que répand ta bénignité.

Ces réflexions m'amènent à Lille ; & je jurais en y entrant à mon aimable Amélie que jamais rien ne pourroit altérer la constance ni la vivacité de mon amour. Cependant les objets qui se présentoient à ma vue , dissipoient peu à peu la noirceur de mes idées. Une ville riante & bien bâtie , un peuple nombreux occupé à des travaux utiles , un vaste commerce qui animoit cette multitude , * le Négociant occupé dans son comptoir à enrichir la patrie , la diversité des Etats travaillant de concert à son bonheur & sa tranquillité , la différence & la variété des ajustemens qui sont le nerf des Manufactures ; la diversité , dis-je ,

* Un habile Négociant de cette Ville me disoit que depuis longues années le commerce n'y avoit point été aussi florissant qu'il l'est en ce moment ; que les demandes étoient considérables de toutes parts ; & qu'il étoit impossible d'y satisfaire faute d'ouvriers ; que l'opération la plus heureuse que pût faire le Gouvernement en cette conjoncture seroit d'ouvrir les hôpitaux , où une multitude de bras se trouvent retenus au grand préjudice des Manufactures & en pure perte pour l'Etat.

6 LE VOYAGE FORCÉ.

de ces objets suspendit pour un moment les chagrins qui m'accabloient. Je traverse la place d'armes , j'y vois nos guerriers prêts à monter la garde ; cet aspect les renouvelle : tu fais , chère Amélie , que j'aime l'état auquel ma naissance m'avoit destiné : un bataillon rangé en bataille , l'éclat des armes , un boulevard hérissé de bayonnettes est un spectacle qui m'élève au-dessus de moi-même. Et vous aussi chers camarades , m'écriai-je , aurez part à mes regrets. Je ne jouirai plus de la douceur de vos entretiens ; la sincérité , la candeur qui y règne , ne sont plus des plaisirs faits pour un proscrit.

Le Postillon me conduisit à l'hôtel de Bourbon ; de la chambre qu'on me donna , je pouvois jouir de la vue de toute la Place , & je me livrois , appuyé sur ma fenêtre , à toutes les réflexions que me présentait tout ce qui s'offroit à mes regards , quand on vint me demander si je voulois être servi à table d'hôte , ou dans mon appartement. — Peu importe , dis-je. Et en effet cette question si peu embarrassante , m'avoit un peu surpris ; pourquoi ? Parce que je n'étois plus à moi-

même ; — je mangerai à table d'hôte s'il y a bonne compagnie. — Très-bonne, Officiers & Négocians ; excepté un Anglois que je ne connois pas ; je vous garantis tous les autres honnêtes gens. Je descendis , & je ne sais pour quelle raison je pris place à côté de l'insulaire , qui n'avoit pas le bonheur d'être connu du garçon de l'Auberge.

Dans ces sortes de tables que je connoissois peu , je m'attendois à trouver finon de la dissipation , au moins quelques Voyageurs qui par les relations de ses courses , ou la description des Pays qu'il avoit visité , me déterminât sur le choix de mon exil , car j'étois encore indécis sur cet article. Le silence qui régna pendant presque tout le repas n'étoit guères propre à me satisfaire sur ce point ; cependant un gros homme vis-à-vis de moi , après avoir fait l'éloge de quelques mets & critiqué plusieurs autres , jettant les yeux sur mon ajustement , » Monsieur » vient de Paris , sans doute , voilà » l'habit de voyage & la couleur à » la mode. — Oui , Monsieur. — Si » Monsieur vient ici pour des affaires

8 LE VOYAGE FORCÉ.

» de commerce , & que je puisse lui
 » être utile , je connois ici presque tous
 » les Négocians , & je m'offre à le ser-
 » vir. — Je vous rends grace , j'ai peu
 » de séjour à faire ici , & je compte
 » continuer mon voyage demain ma-
 » tin , peut-être même ce soir , si je
 » puis me défaire ici de quelques
 » effets de commerce. Pardon , Mon-
 » sieur , j'imaginois,... que Monsieur
 » étoit commerçant. Cependant si vo-
 » tre départ doit être si prompt , je
 » puis encore vous servir ; c'est aujour-
 » d'hui Dimanche , vous ne trouverez
 » personne en ville , & si vos effets
 » sont de nature à être acceptés ,
 » comme je n'en doute pas , je pour-
 » rai m'en accommoder. » Je n'étois
 point sans crainte dans une ville de
 guerre , où malgré ma diligence la fa-
 mille de d'Erbiny pouvoit avoir des
 amis , & je n'étois point assez éloigné
 de la capitale pour me rassurer sur
 l'expédition d'un courier mieux servi
 que je ne l'avois été dans les postes ;
 ainsi malgré l'envie que j'avois de
 voir la Ville , j'étois charmé de ne
 point sortir & de gagner bientôt la
 frontière. Je produisis mes traites ; elles.

LE VOYAGE FORCÉ: 9

furent toutes trouvées excellentes, & au moyen d'un escompte médiocre, je me vis en fond & prêt à continuer ma route. L'honnête Négociant se crut alors en droit de me demander quel étoit le terme & le but de mon voyage; quant au premier, je suis encore indécis, lui dis-je, & le second... la curiosité. » Vous ne pouvez mieux » la satisfaire qu'en Hollande, — me » répliqua-t-il, c'est le centre du com- » merce, l'entrepôt de l'univers, le » berceau des arts, l'asyle de la liber- » té, le modèle des Gouvernemens, » le temple de la sagesse, & le seul » endroit du globe où l'on trouve en- » core la franchise & la sincérité de » nos pères, réunies avec le brillant » de la société. La tempérance & la » modestie portant l'éclat du luxe & » du faste sans en avoir les inconvé- » niens. » Il alloit continuer, & j'étois déjà à demi décidé, lorsque le sombre Anglois qui étoit resté à table pour finir une bouteille de *Claret*, lui répliqua en fronçant le sourcil; & que direz-vous de l'Angleterre, Monsieur. — Ils commencèrent une dispute fort vive, chacun soutenoit sa thèse

10 LE VOYAGE FORCÉ.

avec opiniâtreté ; quand le préjugé tient le pinceau , c'est l'amour propre qui broie & prépare les couleurs. Je les écoutois avec attention , non cependant sans faire d'amples déductions des hyperboles dont chaque Avocat chargeoit sa harangue , & j'étois encore indécis , lorsqu'une bagatelle me déterminâ.

» On dit Gentilhomme François ,
 » Gentilhomme Anglois , Gentilhomme
 » me Allemand , Polonois , &c. &c.
 » s'écria le zélé Breton ; mais dites
 » moi je vous prie , où avez vous ja-
 » mais lu ou entendu le mot de Gen-
 » tilhomme Hollandois ? » Soit que
 cette dénomination existât , ou que
 jamais je ne l'eusse entendu , la réflexion me frappa. Nous sommes attachés à nos préjugés ; le nom de Gentilhomme pris dans son vrai sens est si respectable & nous impose tant de devoirs , en même temps qu'il nous inspire l'élévation & la noblesse des sentimens ; que je résolus de tourner mes pas vers l'Angleterre. Je montai pour t'écrire cette ennuyeuse Epître , divine Amélie , je demande des chevaux & je pars en suppliant le Ciel

LE VOYAGE FORCÉ. I II

de te conserver à mon amour & en-
baissant le portrait que tes belles mains
ont pendu sur mon cœur.

C A L A I S.

Je ne vis que pour toi, ma chère
Amélie, je te suis comptable de tous
les momens de mon existence; mes
peines, mes plaisirs, tout doit t'être
communiqué: point de secrets pour toi,
aucune de mes actions, aucune de mes
pensées ne doit t'être cachée; c'est la
seule jouissance dont je sois encore
capable; & dans mes observations je
n'ai pour but que de t'amuser quelques
momens: je revis en te les traçant sur
le papier; il te parviendra, ô ma se-
conde ame! tes belles mains le tou-
cheront, tes beaux yeux en parcou-
reront les caractères; puisse-tu y re-
connoître celui d'un amour! Amour
qui durera même au delà du tombeau.

Je pris la Poste jusqu'à St. O..., mais
mon fidele la Fleur excédé de fatigue,
ne pouvant plus se soutenir à cheval,
je pris la diligence par eau, qui va
de cette Ville à Calais; triste & en-
nuyeuse manière de voyager, qui vous

tient assis pendant dix heures, la vue bornée par les deux bords d'un canal bourbeux, mêlé avec l'écume du genre humain ; privé des soulagemens les plus indispensables, si l'on n'a point eu la précaution de s'en pourvoir avant son départ, & c'étoit positivement ce qui m'étoit arrivé. Tu peux aisément conclure que cette situation n'étoit guères propre à me distraire de mes sombres rêveries.

J'avois pour compagnon de voyage un Bénédictin, deux Capucins, un Lieutenant d'Infanterie, seul être supportable parmi eux, & trois femmes de médiocre apparence qui exercèrent leurs faillies galantes pendant tout le voyage, & m'eussent beaucoup amusé si l'état où se trouvoient mon cœur & mon esprit m'eussent permis de me livrer à d'autres sensations. Nous arrivâmes pour dîner dans une cabane où les préparatifs étoient plutôt propres à faire évanouir l'appétit qu'à l'exciter. Les Moines, gens à précautions, avoient dans un ample panier de quoi contenter leur sensualité ; les femmes ne s'étoient point abandonnées non plus à la providence, il n'y avoit que

LE VOYAGE FORCÉ. 13

l'Officier , moi & mon pauvre la Fleur qui se vissent réduit à la soupe aux choux , au lard gluant , & au mauvais vin.

Cependant la seule salle de la chaudière occupée par nos trois troupes , exposoit aux regards des observateurs un contraste bien frappant. Les Dames invitèrent poliment l'Officier à partager leur dîner , puisqu'il avoit fait leur amusement ; les saints hommes se mirent dévotement à dévorer les poulets froids , les tranches de jambons , les pâtés , &c. &c. & à sabler le champagne ; je demandai une pinte de vin chauffé , dont le sucre que j'y mis à foison adoucit beaucoup l'aigreur , & la Fleur s'accommoda comme il pût du dîner de l'hôte.

J'avois fini mon sobre repas , & mieux observé le silence que les Cœnobites , que mes compagnons étoient à peine à moitié du leur. Les traits piquans que l'Officier & ses convives lançoient de temps en temps contre le froc , m'occupaient sans m'amuser. Je m'aperçus que ceux qui en étoient l'objet s'en dédommageoient , en se livrant comme des disciples d'Epicure

14 LE VOYAGE FORCÉ.

à jouir du présent. Les faillies mêmes, où la pudeur n'étoit point entièrement respectée, sembloient éguiser leur appétit. Enfin dans un intervalle, occasionné par un bon mot qui avoit attiré l'attention des bons Pères, le fils de St. Benoît, qui sans doute faisoit les honneurs du repas, m'aperçut seul. — » Que je m'en veux, Mon-
 » fleur, de ne vous avoir point invité à
 » partager notre ordinaire, c'est sans
 » doute la première fois que vous
 » voyagez sur la Barque, je m'en
 » apperçois; mais si vous voulez ac-
 » cepter..... Je vous remercie, Mon-
 » fleur, j'avois peu d'appétit & j'ai
 » pris un cordial qui me soutiendra
 » jusqu'au soir..... Au moins, Mon-
 » fleur, faites-moi l'honneur de goûter
 » ce vin, il est meilleur que celui que
 » vous venez de boire, (en voyant
 » ma bole à demi vuide.) » J'ac-
 ceptai son offre, & j'éprouvai qu'en
 vin comme en bien d'autres choses on
 peut s'en rapporter aux habitans du
 Cloître.

On a beau crier contre eux, chère
 Amélie ! Ne leur est-il pas permis de
 se livrer comme les autres hommes

aux plaisirs permis ; je puis dire que je trouvai en eux du discernement , un jugement solide & des notions assez claires sur les mœurs du siècle. Après tout , pourquoi les accuser de jouir de leurs grands biens ; qui n'en feroit pas autant qu'eux , & combien de trésors seroient enfouis annuellement dans la terre , si s'en tenant au simple nécessaire , ils épargnoient leurs superflus. Je tenois à peu près ce langage au Lieutenant qui déclamoit contre le luxe des Monastères , & plaignois le guerrier obligé de figurer avec la paie modique que lui accorde l'Etat. Les Moines furent charmés de trouver un Apologiste ; mes discours captivèrent leur bienveillance , le Ciel fait si je la méritois , ou plutôt si je l'ambitionnois. Mais il falloit tuer le temps. Un homme sombre & rêveur , dans une voiture publique , est à charge , & quelquefois l'objet de la raillerie : je disois ce que je pensois , & peut-être ne me trompois-je point. Parmi tous les états il y a des libertins qui les déshonorent , & des vertus qui en font la gloire.

Nous arrivâmes à Calais ; l'Officier

peut être indisposé qu'un Militaire , (car j'avois dis que je l'étois) témoignant tant de partialité pour l'Etat Monastique , m'en marqua sa surprise ; peut-être l'attribuoit-il à la civilité de ceux dont j'avois plaidé la cause. Je lui exposai mes raisons , & du moins convint-il que l'Egoïsme qui gagne tous les membres d'un Etat , est plus pardonnable dans les Moines que dans ceux qu'un devoir de s'assister mutuellement oblige de vivre en société , & qui en rompent les liens par les tromperies , l'avidité , la fourbe & l'hypocrisie.

Je ne serai en sûreté que quand je serai en pleine mer ; je compte les momens jusqu'à l'heure que la marée nous permettra de nous livrer à l'inconstance de ce terrible élément. Qui m'eut dit il y a quelques jours , chère Amélie , que je désirerois de voir la mer entre nous ? Prêts à ferrer des liens qui devoient nous unir à jamais , un instant fatal met un obstacle invincible à nos vœux ; un espace , pour moi immense , nous sépare... On vient m'avertir que tout est prêt : je pars. Ciel fais que ce soit la dernière épreu-

LE VOYAGE FORCÉ. 17
ve qu'ait à effuyer notre tendresse.

LE PAQUEBOT.

Je descends de dessus le Pont, d'où j'apperçois en plein la terre qui va me servir d'asyle, pour te faire part de mes pensées. En est-il une, divine Amélie, dont tu ne sois le principe ? Si je cherche à m'instruire c'est pour t'amuser ; si je tente à me former le cœur, c'est pour le rendre plus digne de toi ; si je désire de m'orner l'esprit, c'est pour passer plus délicieusement auprès de toi les momens que je pourrai arracher à la foule importune qui assiège les personnes de notre état. Si un jour, m'est-il encore permis de l'espérer ? tu es rendue au vœux du plus tendre amant qui fut jamais.

Assis vis-à-vis du Patron près du gouvernail, je jettai un œil inquiet sur la terre que je vais habiter, de tristes regards sur celle qu'habite celle qui me fait chérir mon existence ; & la vue du vaste élément que je parcourois me fraploit de respect & d'admiration. Que Micromegas ne voit, depuis les planettes qu'il visite, qu'un petit

18 LE VOYAGE FORCÉ.

point imperceptible, où une infinité d'êtres différens traînent avec peine l'ennui, la folie & la présomption à leurs suites. Que les Dieux de Télémaque du haut de l'Olympe, ne voient qu'avec pitié les erreurs & les affaires les plus importantes des foibles mortels, tout peut se voir sous un jour différent; l'un rit de ce qui fait gémir son voisin, l'autre méprise ce que son ami estime peut-être le plus.

En effet, quelles idées le majestueux océan ne crée-t'il point dans une imagination portée à la contemplation. Les nations unies par le lien précieux du commerce; les trésors & les productions de toute la terre habitable devenus communs à tous les enfans de cette mère commune; le génie de l'invention porte au plus haut point d'utilité, l'espace immense du firmament & le cours des globes qui nagent dans cette immensité, développés aux yeux de ces êtres qu'on appelle foibles. La physique, autrefois une spéculation stérile, devenue par l'effort du travail & de l'expérience, la source du luxe & de l'aisance. O Amélie! conçois-tu combien je devois être occupé de ces

LE VOYAGE FORCÉ. 19

grands objets ? Mais en même-temps quel fut le téméraire qui osa , pour fendre les ondes , mettre le premier entre le trépas & lui un ais fragile de deux pouces d'épaisseur. Quel étoit son but ? Quelle récompense attendoit-il pour s'exposer à un danger si évident ? Hélas ! non content de ces dangers , il les a encore augmenté , en faisant de ce fougueux élément le théâtre de ses cruautés ; c'étoit peu pour lui de tremper la terre du sang de ses frères , il a transporté sur les eaux les horreurs de la guerre ; & comme s'il n'y avoit pas assez de tombeaux sur le continent , il en a cherché dans les entrailles des monstres qui habitent les abysses de l'océan.

Plongé dans une foule de réflexions qui se succédoient avec rapidité , je faisois peu d'attention à ce qui se passoit autour de moi ; j'avois même à peine remarqué quels étoient mes compagnons de voyage. Ce ne fut qu'en descendant dans la chambre de poupe pour te tracer ces lignes, que j'aperçus presque tout le monde dans un état d'anéantissement, qui me fit soupçonner quelque danger , & j'appris

20 LE VOYAGE FORCÉ.

avec joie que c'étoit un mal ordinaire à la plupart des personnes , qui pour la première fois s'exposioient sur les flots. Grace au Ciel , j'en fus exempt , & je ne vis personne capable de converser avec moi qu'un homme en noir , dont l'extérieur annonçoit l'indigence , & qui s'occupoit tranquillement à lire tandis que j'écrivois. La sérénité de son visage annonçoit le calme de son ame ; je n'eus garde de l'interrompre , afin de mériter de sa part la même indulgence pour moi. Enfin nous touchons au port , nous débarquons , & tandis que chacun demande des soulagemens , des rafraîchissemens , des chambres ; des bons lits , je cherche la poste pour témoigner à Amélie que mon cœur ne ressent jamais de joie plus pure que quand je lui proteste que ma sensibilité est portée à l'excès , & qu'éloigné d'elle il n'est aucune joie pour son amant.

DOUVRES.

Je puis donc impunément braver les efforts impuissans de mes ennemis ?
Oui , Amélie , je sens de la douceur

LE VOYAGE FORCÉ. 21

de pouvoir encore me conserver pour une félicité incertaine ; mais sans laquelle il n'en est plus pour moi. Si j'étois coupable , pourrois-je la goûter ? Est-il quelque consolation pour une ame souillée par le crime ? Non , je ne le suis point ; je ne sens point ces remords , châtimens anticipés des scélérats : le sang du malheureux d'Erbiny crie encore contre moi , mais ce n'est point avec le reproche amer que sent un meurtrier ; c'est un regret sincère de l'avoir répandu , avec la satisfaction d'avoir tenté tous les moyens pour éviter ce malheur , & de n'avoir même point porté volontairement le coup qui l'a étendu sur la poussière ; & le Ciel m'est témoin que j'eusse répandu avec joie une partie de mon sang pour m'épargner l'horreur de le voir périr.

Quelque avantage que je tire de la protection des Loix d'Angleterre , je ne puis m'empêcher de souhaiter que l'asyle qu'elles offrent aux fugitifs , fût moins étendu ; il est des crimes commis par une espèce de fatalité que les Loix du Pays , où ils ont été commis , ne peuvent pardonner sans de dangereuses conséquences , mais à qui un Etat voisin

peut sans risque accorder un asyle. Eh! n'en est-il pas d'autres qui blessent en général toutes les Nations , & dont l'horreur demande une vengeance unanime de tous les Gouvernemens de l'univers. Le barbare qui a plongé de propos délibéré le poignard dans le cœur de son semblable , par le vil appas d'une exécrationnable vengeance , qui a fait d'une heureuse épouse , d'une famille vertueuse , un objet de pitié , peut-il espérer qu'il y ait pour lui des refuges contre la sévérité du supplice qu'il a si justement encouru ? Le fourbe , qui sous le masque de la probité , a gagné la confiance de l'honnête homme , à qui nombre de familles respectables ont confié toutes les ressources de leur subsistance , qui par sa mauvaise foi a fait soupçonner la probité même , & fait une plaie incurable au commerce , par la défiance qu'il jette dans toutes ses branches , mérite-t-il que l'étranger le récompense , en le laissant jouir en paix chez lui du fruit de ses rapines ? Ne devrait-il point au contraire être banni de la société comme un membre dont la corruption peut infecter tous les autres ? Telles étoient

mes réflexions en voyant le nombre de mes compatriotes qui jouissent en paix dans la grande Bretagne du plaisir barbare d'avoir ruiné leurs concitoyens, & qui renchérissent encore sur ces horreurs en les rançonnant dans les Auberges.

Tous les passagers venus sur le même vaisseau que moi étoient entrés dans la même Auberge ; on nous demanda si nous mangions tous ensemble ? On s'entre-regarde , & chacun forme ses conjectures. J'y consens , dis-je le premier , & le consentement devint unanime. Il n'y eut que le lecteur en noir qui ne répondit point ; & je le vis changer de visage. En suivant ses regards qu'animoient la honte & l'indignation , je les vis fixés sur une Dame fort jolie , qui examinoit le pauvre homme depuis la tête jusqu'aux pieds : ce traitement me perça le cœur , non parce que la physionomie de cet homme m'avoit prévenu en sa faveur , mais parce que je sens que de toutes les calamités qui affligent l'indigence , le mépris est la plus dure. Eh ! le pauvre n'est-il point déjà assez misérable de ses propres peines sans en aggraver encore

24 LE VOYAGE FORCÉ.

le poids par un opprobre injuste & cruel , d'autant plus lâche qu'on peut l'en couvrir avec impunité , parce que son état lui interdit la vengeance. Mon attendrissement fut à son dernier période , lorsque je vis la Dame parler à un de ses valets , celui-ci à l'hôte , & le dernier venir prendre ce pauvre voyageur pour le conduire hors de la salle. Quoi ! Monsieur n'est point des nôtres ? M'écriai-je. — » Bon répliqua la Dame , ce malheureux a dîné » dans un Cabaret à Calais parmi la » plus vile canaille , & vous voudriez » l'admettre à votre table ? » Je vous assure que pour moi je quitterai plutôt la place..... Je ne vous obligerai point à vous priver de votre compagnie , Madame ; » mais vous me permettrez d'observer que l'infortune » de cet homme ne vous donne aucun droit de l'outrager. — » Peut-être je n'eusse point pris si vivement son parti si je l'avois vu moins humilié. Tu le fais , Amélie , je tombe quelquefois dans les extrêmes , tu me l'as reproché plusieurs fois. Cependant je crois que tu en aurois fait autant. Je fortis & demandai d'être servi dans

un appartement séparé. Qu'on mette deux couverts, & qu'on dise à ce Monsieur qui vient de quitter la chambre, que je le prie de m'accorder sa compagnie. Il entra d'un air respectueux, mais noble. Asseyez-vous, Monsieur : & je ne savois comment m'y prendre pour lui exprimer combien j'étois sensible à l'affront qu'il venoit d'essuyer, crainte de le mortifier encore davantage. Il sentit ma délicatesse. — » Je » suis bien dédommagé, Monsieur, » de la mortification que je viens de » souffrir, par l'honneur que vous vou- » lez bien me faire. » Ce compliment m'enhardit, & je pris tous les ménagemens possibles pour lui faire connoître que le désir que j'avois d'entrer plus particulièrement dans le détail de sa situation, ne partoît que du penchant que je me sentoîs à l'adoucir ; — mais mettons-nous à table, vous m'instruirez à loisir de ce que je puis faire pour vous. Il me fit en dînant le récit de ses aventures. J'allai me mettre à écrire quand on vint m'avertir que Madame la Duchesse de P... demandoit à me parler. J'y vais. Ma

26 LE VOYAGE FORCÉ.

lettre est déjà si longue que je crains de t'ennuyer ; je n'ai plus de place que pour te jurer que mon affection pour toi augmente à mesure que je m'éloigne ; plus je vois les défauts de la plupart des autres femmes , plus je sens tes inestimables perfections.

Je viens de lui parler à cette prétendue Duchesse. » Monsieur, quoi-
 » que j'aie été privée du plaisir de votre
 » compagnie à dîner , dit-elle en ri-
 » canant , & que vous ayez préféré
 » celle d'un pédant à la mienne ,
 » j'espère que vous voudrez bien me
 » l'accorder dans une chaise à deux
 » places que je viens de louer. » En
 vérité, Madame, je suis engagé ; j'ai
 une voiture de la même espèce qui doit
 me prendre moi second , à cinq heures
 du matin. — » Le pédant est le
 » premier sans doute. — Je ne fais Ma-
 » dame à qui vous donnez ce nom ;
 » mais si c'est à la personne avec qui
 » j'ai dîné, vous insultez mal-à-propos
 » un homme estimable. — Oh sans
 » doute ! & qui parle pertinemment
 » de tout.... Mais il n'est point ques-
 » tion de cela actuellement. Acceptez-

» vous mon offre ou non ? — Je vous
 » ai dit , Madame , que j'étois enga-
 » gé.— Eh bien ! n'en parlons plus.
 » J'aurai au moins le plaisir de vous
 » voir en route. Nos voitures iront
 » ensemble & nos gens nous serviront
 » mutuellement d'escorte. Les voleurs
 » sont fort à craindre autour de Lon-
 » dres , je le fais par expérience.....
 » En ce cas-là , Chevalier , continua-
 » t-elle en se tournant vers un jeune
 » homme assis à sa droite , vous pou-
 » vez renvoyer votre voiture , & ac-
 » cepter une place dans la mienne.
 » L'offre fut acceptée avec joie. » En
 jettant les yeux sur le prétendu Che-
 valier , je le reconnus pour un Perru-
 quier que j'avois vu plusieurs fois à
 Paris chez mes connoissances ; il ne
 m'en fallut pas davantage pour juger
 de la réalité des titres de la Duchesse.
 Je rejoignis mon convive qui me racon-
 ta ses aventures comme je vais te les
 tracer aussi succinctement qu'il me sera
 possible.

Mon nom est Duval , & je suis né
 dans une des Provinces Orientales de
 la France ; mon éducation n'a point

été négligée , & j'ai réussi à m'acquérir l'estime des honnêtes gens dans quelques emplois d'importance , & celle du public par quelques ouvrages utiles : j'ai été successivement Officier , Secrétaire d'Ambassade , Directeur d'une Compagnie respectable ; mon infortune vient d'une femme coquette dont les galanteries n'étoient ignorées que de moi : quelques peu officieux amis prirent la peine de m'ouvrir les yeux ; je me fis séparer de mon infidèle , & j'immolai à mon ressentiment celui qui me déshonorait. Obligé de fuir en Hollande , j'y ai passé par toutes les horreurs de l'indigence ; obligé d'implorer l'appui & les secours de gens que j'avois protégé dans un état plus heureux , j'ai essuyé les reproches , l'ingratitude & les mépris les plus outrageans. Ah ! Monsieur , s'écria-t-il , si vous pouviez concevoir ce que souffre une ame noble dans cet état affreux. L'Artisan à qui vous offrez vos bras débiles , craint de n'en point tirer assez d'avantages ; le grand vous interdit sa porte , & vous avez encore l'humiliation d'y être en but aux insolens propos

LE VOYAGE FORCÉ. 29

de cette vile espèce d'hommes qui se croient quelque chose, parce qu'ils portent les marques de l'esclavage que la grandeur leur accorde encore comme une grace: il n'est point jusqu'aux sup-pôts de la chicane qui ne se croient en droit de vous opprimer; vous n'êtes plus qu'un être inutile rebut de la société & qui gémit sous le poids de son existence.

Dans cette extrémité je cherchai de l'occupation chez un Libraire, qui crut encore me faire une grace de m'accorder le fastueux emploi de correcteur. J'y économisai de quoi subsister quelque temps, pendant lequel je pour-rois publier un ouvrage & vivre du moins dans l'indépendance: le croiriez-vous, Monsieur; moi dont les Libraires achetoient autrefois les ouvrages au poids de l'or, à peine pus-je me dé-faire d'un seul, & je me vis obligé de supplier qu'on l'imprimât en me contentant d'un petit nombre d'exemplaires. Ne sachant plus où trouver des res-sources, j'entrepris d'écrire pour le public; j'occupai en conséquence un petit Bureau où chacun pour son argent venoit employer ma plume. J'écrivis en

30 LE VOYAGE FORCÉ.

vers & en prose pour quiconque vouloit m'occuper ; & de tous les états où j'ai passé dans mon infortune , c'eût été le plus heureux si la fortune m'eût permis de persister. Du moins j'avois le précieux avantage de ne devoir ma subsistance qu'à mon travail ; je n'étois plus exposé aux rebuts de ceux dont j'implorois l'assistance ; enfin je n'étois plus troublé que par le souvenir de ma prospérité passée. Cependant le temps avoit adouci ma douleur , & mes réflexions commençoient à me guérir entièrement de toutes les blessures que l'adversité avoit faites à mon cœur , quand je m'attirai la persécution d'un grand pour une Satyre , où malheureusement il ne se reconnut que trop : tel est le sort du papillon qui va se brûler à la chandelle. J'ai voulu résister à l'orage , il m'a accablé , & je viens en Angleterre essayer si la fortune ne se lassera point de m'y persécuter.

Je promis à Mr. Duval que je tâcherois d'adoucir en tout ce qui dépendroit de moi la rigueur de son sort ; je lui offris ma table pendant tout mon séjour en Angleterre , & le forçai à

accepter une place dans ma chaise : sa reconnoissance me parut si vive que je goûtois déjà la récompense anticipée de mes bienfaits ; je ne crois point avoir jamais lieu de m'en repentir : la vertu porte une certaine empreinte que la dissimulation la plus consommée de l'hypocrisie a peine à copier. Non , Duval n'est point hypocrite , & quand il le seroit , je ne serois point fâché d'avoir témoigné aux gens de Lettres que j'ai des égards , même pour ceux qui en ont l'apparence. N'en déplaise aux colosses titrés dont les qualités ne sont quelquefois fondées que sur un coffre fort , le Littérateur va de pair avec la Noblesse ; je me garderai sans doute bien de saluer le savant le premier lorsque je le trouverai chez un Marquis ; mais au moins me permettra-t-on de lui présenter mon second hommage. Tout le monde ne pense point de même , & peut-être seroit-il dangereux que ces notions fussent généralement reçues ; mais au moins souhaiterois-je qu'on ne le laissât point morfondre dans une antichambre , tandis qu'une poupée décorée d'un habit à la mode va déshonorer la

32 LE VOYAGE FORCÉ.

raison dans un cercle prétendu poli.

Pardonne, Amélie, tu ne me connois point satyrique ; ma sensibilité l'emporte , & les malheurs de mon compagnon de voyage m'affectent au point que je voudrois..... Mais ma Lettre n'est déjà que trop longue ; tu en recevras trois à la fois. Mille écrites avec l'éloquence de Demosthenes , t'exprimeroient foiblement combien je t'aime.

LONDRES.

Rien de plus surprenant , chère Amélie , que le contraste qu'on remarque entre les deux peuples qui ne sont séparés que par un petit trajet de sept lieues. Ce n'est point cependant ce qui me frappe le plus. L'antipathie naturelle que ces insulaires sentent pour nous perce à travers les démonstrations de civilité sous lesquelles ils tâchent de la déguiser envers les gens d'une certaine apparence ; car en Angleterre comme par-tout on ne juge guères que sur l'étiquette du sac. Je rendrai pourtant cette justice à l'Anglois, qu'il se livre avec plus de pré-

cautions, & attend pour juger du mérite à le connoître par lui-même ; mais ce mérite même dans un François ne captive point sa bienveillance, il semble qu'il soit fâché de le rencontrer dans une nation qu'il regarde comme son ennemie naturelle.

J'avois toujours oui parler de la grande Bretagne comme d'un Pays où l'Agriculture est portée à sa perfection. La route que j'ai parcourue jusqu'ici ne m'a rien offert qui ne soit fort au dessous de ce que j'ai admiré en Flandres ; si quelque chose m'oblige à changer de sentiment dans la suite, je ne manquerai pas de me rétracter.

La manière de voyager ici est plus commode, plus expéditive & moins coûteuse qu'en France où les postes sont un monopole. Ici chaque Auberge vous fournit une bonne chaise de poste, deux chevaux, pour une personne, au même prix que pour un plus grand nombre ; la rapidité avec laquelle on court laisse à peine le temps de faire des observations ; cependant les paysages que j'ai remarqués m'ont donné un vrai plaisir. L'Architecture simple des maisons de campagne, la

34 LE VOYAGE FORCÉ.

netteté des habitations dans les villages, & la propreté qui règne dans toutes les auberges sur la route, ne peuvent manquer de plaire aux voyageurs étrangers.

Nous quittâmes la route à Black-Healts, pour visiter le magnifique Hôpital de Greenwich, que Charles second avoit fait bâtir pour un Palais destiné peut-être à loger les Odalisques de son Serrail, & qui sert d'asyle aux défenseurs de la patrie. Puisque les Anglois font consister leurs forces & leur sûreté dans leur Marine, ne t'attends point Amélie que je t'en fasse la description, il y a long-temps que nous l'avons lue ensemble; je me contenterai de te dire qu'elle n'a point surpassé mon attente.

Là, le Matelot épuisé de fatigues & couvert de blessures, trouve la récompense de ses travaux & coule le reste de ses jours dans l'abondance & le repos, pourvu des soulagemens que ses infirmités exigent. Les vaisseaux qu'il voit à chaque instant passer sous ses fenêtres, lui rappellent ses anciens dangers, & la bouillante jeunesse qui les monte, voit dans le magnifique édifice

un asyle qui le rassure contre la misère, si la fortune ne le favorise point ailleurs ; cette vue ranime son ardeur, & il sacrifie volontiers son sang pour des compatriotes qui récompensent si généreusement ses peines. On voit du milieu de la grande Cour en perspective, l'observatoire où se font les observations astronomiques, & au dessus duquel les calculateurs Anglois font passer leur méridien. Un vaste parc, où l'art n'a point déguisé la Nature, offre une promenade délicieuse où les vieux Mariniers vont respirer un air pur & serein. Au lieu de statues on y trouve des troupeaux de Daims que la présence des hommes n'effraie plus : au lieu d'allées & de charmilles, des arbres dont le feuillage épais est im-pénétrable aux ardeurs du soleil, y entretiennent pendant l'été une délicieuse fraîcheur ; un tapis toujours verd vous invite à vous reposer, & des côteaux en amphithéâtre vous présentent sous différens points de vue la ville de Londres d'un côté, & de l'autre un paysage charmant, dont l'aspect de la majestueuse Tamise augmente encore la beauté.

36 LE VOYAGE FORCÉ.

Nous prîmes un bateau pour remonter jusques Londres , afin de jouir du spectacle que présente une forêt de mâts depuis Greenwich jusqu'à la Tour. Le nombre des Navires est si grand qu'il seroit impossible de le déterminer : on trouve seulement un canal étroit pour passer les derniers arrivés.

Quelles idées ce spectacle ne donne-t-il pas du commerce d'une nation , dans un temps sur-tout où leur commerce avec l'Amérique est presque détruit ! Quelles devoient être les richesses que ces flottes amenoient dans leur patrie , lorsque cette branche de commerce étoit en vigueur ! Nous traversâmes cette Ville flottante , & malgré son étendue , ce ne fût qu'à regret que j'en vis l'extrémité. Nous descendîmes au Temple , & depuis mon arrivée je suis occupé à t'écrire : j'attends ici la réponse à toutes mes Lettres. Il me tarde de revoir ces caractères tracés d'une main chérie que je voudrois couvrir de baisers ; hâtes-toi , Amélie , de me donner ce plaisir délicieux , & crois que si l'ardeur la plus pure est un titre pour le mériter , personne n'en est plus digne que moi.

BOND STREEL.

Me voici enfin fixé dans l'asyle que je me suis choisi ; trois chambres de plein-pied , des meubles d'une élégante propreté , le voisinage de la cour dans une rue spacieuse , & remplie d'une variété de Marchandises de toutes espèces , qu'on apperçoit de chaque côté dans les boutiques ; voilà le lieu où ton amant attendra la clémence de son Prince. Quelle différence , chère Amélie , de ce séjour à celui que nous habitons ? Mais tu le veux , je ne rappellerai plus rien qui puisse faire renaître mes douleurs. Je chercherai les dissipations ; mais crois qu'aucune ne pourra me distraire que celles dont je puis tirer quelque utilité. Celles surtout qui pourront avoir rapport à toi & à tes goûts seront mes favorites.

Dans le cercle de celles dont on prend soin de m'occuper , les jeunes gens avec qui j'ai fait connoissance , cherchent à m'introduire dans leurs *Clubs*. Il faut te décrire ce que signifie ce mot dont nous ne rendons qu'imparfaitement le sens par le mot

38 LE VOYAGE FORCÉ.

de *Cotterie*. Ce sont des sociétés plus ou moins nombreuses qui s'assemblent régulièrement pour dîner à certains jours fixés dans des maisons choisies pour cet effet ; là on discute sur les différentes parties du Gouvernement, particulièrement sur celles qui regardent l'état qu'exercent les membres de la Club. Pour y être admis non-seulement il faut être connu , mais aussi agréable à tous les individus qui la composent. Et lorsqu'on propose un nouveau membre , celui qui veut l'introduire écrit le nom du récipiendaire sur la cheminée de la salle où l'on s'assemble ; après qu'il y a été un certain temps , on apporte une boîte faite pour cet effet , & chaque membre à qui on a préalablement donné une petite boule blanche & une noire , met l'une ou l'autre dans la boîte ; s'il s'en trouve une noire , sans examiner par qui ni pourquoi , le postulant demeure exclus.

Cette ressource contre les zizanies me paroît assez sage ; car combien de faquins sont admis parmi les honnêtes gens qui en font la honte & le déshonneur. Combien de conversations particulières trahies , qui ont éguisé le

fer de deux rivaux , empoisonné les douceurs de l'amitié , & mis la discorde entre les familles ? D'ailleurs , l'exclus n'a aucune plainte particulière à former , & son exclusion ne tire à aucune conséquence , parce qu'elle peut ne partir que d'un bon principe. Les étrangers y sont admis quelquefois , mais jamais comme membres permanens , c'est une civilité qu'on leur fait à la recommandation de quelques connoissances. Je ne suis jamais sorti de ces récréations que plus instruit , & j'eusse souhaité pouvoir les connoître toutes ; c'est-là seulement qu'on peut juger du véritable caractère de la nation. Cette manie des Clubs , si l'on peut donner ce nom à une précaution si utile , a passé jusques aux femmes , & les Dames d'un certain rang en ont formé où elles admettent des hommes ; persuadées que l'union des deux sexes fait la douceur de la société. Là seulement elles se livrent au doux plaisir de dire ce qu'elles pensent ; la contrainte en est bannie , mais la liberté dont on jouit est tempérée par la décence qui fait le sel de la conversation.

Si ta beauté, chère Amélie, n'étoit

toujours présente à mon esprit, je te ferois le portrait des belles que j'ai rencontré dans ces assemblées ; mais je craindrois que mon imagination où tes traits sont gravés en caractères de feu ne tint le pinceau & ne traçât le tien. Permits-moi seulement une remarque que j'ai faite ; mes éloges ne doivent point te blesser ; tu es équitable & trop sûre de l'effet de tes charmes pour douter que leur impression puisse jamais s'effacer sur un cœur dont tu connois la trempe.

Les Angloises sont tendres, & poussent le sentiment à l'excès ; peu de nations portent la décence à un plus haut point, & peu sont aussi respectées de notre sexe, dirai-je parce que peu le méritent autant qu'elles. Filles respectueuses, tendres épouses, mères affectionnées, elles s'attirent les bontés de leurs pères, l'estime de leurs maris & l'affection respectueuse de leurs enfans ; mais si celles qui suivent les règles de la vertu sont les modèles de leur sexe, celles qui s'en écartent, portent le vice jusqu'à la crapule ; point de milieu : en vain on demandera dans quelle classe je vais placer celles qu'on nomme

LE VOYAGE FORCÉ. 41

me ordinairement dans le pays *demi-rare*, je répondrai qu'il n'en est aucune de cette espèce, & je suis fondé sur de bonnes autorités.

L'éducation du beau sexe n'est point bornée en Angleterre aux Arts de pur agrément; on s'attache à leur former le cœur & l'esprit aussi bien qu'à perfectionner leurs graces naturelles: les parens n'épargnent aucune dépense... Mais n'es-tu pas, chère & aimable Amélie, un modèle dans tous les genres. La plus vertueuse, la plus spirituelle, la plus tendre des mères a-t-elle épargné quelque chose pour cultiver les dons que tu as reçu de la nature. Heureux celui qui t'aura pour compagne, puisse-je être ce mortel fortuné!

STAINES.

Je viens de faire une petite excursion pour aller voir les Maisons Royales de Kew, Hamptoncourt & Windsor; je ne t'en ferai point l'ennuyeuse description; tu t'intéresses davantage à ce qui a rapport aux mœurs, & j'ai trouvé une ample matière à nos observations. En revenant de cette dernière place,

D

42 LE VOYAGE FORCÉ.

je m'arrêtai à une Auberge près d'un Pont où l'on passe la Tamise. Je fus agréablement surpris d'y trouver Messieurs S.— J.— & B.— que tu as connus à Paris, tous trois Capitaines dans le Régiment de Dragons d'E.—, alors en quartier dans ces cantons. Ils me firent tout l'accueil que j'avois lieu d'en espérer, & m'engagèrent à passer quelques jours avec eux. Comme je ne demandois qu'à m'amuser, & que rien ne me rappelloit à Londres, excepté Duval à qui je craignois de faire perdre un temps précieux dans mes courses; j'y consentis d'autant plus volontiers que cet homme sensible me proposa de le laisser partir seul par le premier carrosse pour terminer une affaire où ma présence étoit inutile.

Croiroit-on que des gens de qualité d'une ample fortune puissent payer 4000 livres sterlings * pour aller végéter pendant trois ou quatre mois dans un village, où ils n'ont pour toute société que le ministre de la Paroisse, l'Excise-man ** & quelques passagers.

* 90000 livres tournois, le prix d'une compagnie de Cavalerie.

** Le Receveur de l'impôt sur les Boissons,

Presque détestés des Habitans à qui ils sont à charge, & bormant leurs plaisirs à s'anéantir tous les jours dans les liqueurs ; c'est pourtant l'état où se trouve réduit tout Militaire Anglais. La nation, toute Marine, n'estime que ses Officiers de Mer, dont elle sent l'utilité & qui ne lui coûte rien. Tous les Officiers de Cavalerie & l'Infanterie dispersés dans les Villages, au défaut de Places fortes, logent dans les Auberges ou les Cabarets, à qui ils paient une certaine somme fixée fort au-dessous de la valeur réelle des denrées, pour leur subsistance. On peut juger par-là combien ils sont chéris.

Pour se dédommager de ces désagréemens, ils se réunissent vers les trois heures après-midi, lorsque les quartiers ne sont point trop éloignés ; car souvent un Régiment de 400 hommes occupe trois lieues de circonférence : là ils se mettent à table, & poussant la débauche fort avant dans la nuit, ils étourdissent l'ennui de leur existence, & se trouvent dans cet état d'anéantissement où leur ame ne forme plus ni regrets ni desirs. Le lendemain une promenade à cheval dissipe le

44 LE VOYAGE FORCÉ.

fumées de la débauche , & prépare l'estomac à une nouvelle expédition ; telle est , chère Amélie , pourras-tu le croire , la vie de ces hommes qui t'ont paru si sages & si modérés dans les sociétés de Paris , où nous nous faisons gloire d'avoir fait connoissance avec eux. Ce n'est point que cette vie leur plaise , au contraire , ils la détestent ; mais les modes qui spécifient la parure dictent en même-temps la manière de vivre des Guerriers , c'est le ton & le bon ton chez le Militaire. Pendant six jours que j'ai déjà passé avec eux , à peine ai-je pu gagner deux deux heures de sang-froid.

La liberté , idole révérée chez le peuple Britannique , est absolument bannie des tables où il n'y a que des hommes. Un Despote est élu , & ses volontés sont exécutées sans examen & sans réplique ; celui qui oseroit y résister passeroit pour un bourru , un homme infociable , & seroit exclus de la société. Par indulgence pour moi on me permettoit de ne boire que des demi-verres ; malgré ce ménagement , ma tête moins faite à ces fermentations que la leur , se trouvoit toujours la

première en désordre : ce qui m'attiroit le nom de * *French Chiken*.

La matinée est employée aux exercices Militaires, ou à l'étude ; quelques-unes à la promenade lorsque le temps le permet, & en général l'après-dîner est faite pour le divertissement. Que les hommes sont malheureux lorsqu'ils ont le goût de ceux que j'ai décrit ! Il faut cependant avouer que ce n'est plus les mêmes hommes lorsque leur semestre arrive ; ils sont libres d'aller le passer où bon leur semble : la plupart viennent étudier nos usages, & s'en trouvent bien ; les autres dans le sein de leurs familles y vivent comme si ce n'étoit plus les mêmes hommes. Je les ai souvent oui vanter les avantages dont jouissent nos Officiers dans les Garnisons, vivant en Corps, accueillis de tout le monde, universellement respectés, & trouvant dans les assemblées ou le spectacle de quoi amuser agréablement leurs loisirs.

Ils m'ont souvent parlé de toi, divine Amélie ; tes éloges dans leurs bouches répandent dans mon cœur le ra-

* Poulet de France.

46 LE VOYAGE FORCÉ.

vissement de l'extase ; sans doute , quoiqu'ils n'en témoignent rien , ils soupçonnent mes sentimens pour toi : ah ! qu'ils m'en parlent , ces sentimens sont de nature à être exposés aux yeux de l'univers entier.

LE PARC.

La seule promenade de cette grande Ville est le Parc St. James ; c'est un Jardin du Roi qui n'a rien de Royal , non plus que les Palais qui y sont contigus ; l'un est le Palais de St. James , l'autre le Palais de la Reine : ni l'un ni l'autre ne répondent à la Majesté d'un si puissant Monarque. Je l'ai déjà dit , chère Amélie , je ne te fatiguerai de descriptions que dans ce qui concerne les usages ; je laisse aux Voyageurs minutieux à remplir leurs Mémoires de l'étalage pompeux de leurs connoissances en Architecture : pour nous attachons-nous à ce qui regarde l'humanité.

Si la promenade n'a pour but que de se trouver dans une foule de monde de tout âge , de tout sexe & de condition , d'être heurté par l'un , lorgné

par l'autre , & marcher en se faisant chemin à grands coups de coude ; celui qui se promène au Parc le Dimanche avant dîner , peut remplir cet objet : je n'ai jamais vu de foule comme celle que j'y rencontrai. C'étoit ma promenade ordinaire les autres jours lorsque le temps le permettoit ; mais par un hazard singulier , depuis trois mois il ne m'étoit point encore arrivé d'y aller le Dimanche.

Il faut, disois-je à Duval qui m'accompagnoit , avoir un violent désir de voir & d'être vu pour venir dans cette cohue se faire rompre les côtes. Ecartons-nous, mon ami , & jouissons sur ce banc du premier de ces plaisirs sans courir le danger de nous faire estropier. — » Vous croyez , Monsieur , répliqua Duval , que ces deux » desseins seuls amènent ici la multitude que vous voyez , & ne comp- » tez-vous pour rien les connoissances » qui s'y font ? On voit une belle » femme une fois , on cherche à la » voir une seconde , on fréquente les » endroits publics afin de la rencon- » trer ; on la trouve à Renelaeh , au » Vaux-Hall , ou au Parc , pour juger

48 LE VOYAGE FORCÉ.

» de l'état qu'elle tient dans le monde.
 » On dirige ses batteries en consé-
 » quence, & on se lie ou l'on aban-
 » donne son entreprise quelle qu'elle
 » soit, suivant la bonne ou mauvaise
 » opinion qu'on a conçue. Ce que je
 » dis de notre sexe se trouve vrai par
 » rapport à l'autre, & je ne ferois
 » point surpris que si vous fréquen-
 » tiez souvent cet endroit à pareil
 » jour, vous trouviez bientôt jour
 » à former une intrigue. — Vous me
 » connoissez Duval, vous savez une
 » partie de mes secrets, & vous me
 » croiriez d'humeur à..... Je ne dis
 » pas cela, répliqua-t-il ; je suppose
 » seulement que vous soyez dans ce
 » dessein, les hommes faits comme
 » vous manquent rarement de se voir
 » attaqués : tenez, voyez si je me
 » trompe. En même-temps un laquais
 » me remit la Lettre suivante, & se
 » retira avec précipitation sans me
 » donner le temps de lui faire la moin-
 » dre question. »

MONSIEUR ,

» Tout ce que j'ai vu de vous me
 » dénote un homme de qualité ; cette
 » espérance

espérance a nourri les sentimens que j'ai conçu pour vous à la première vue. Je serai la plus malheureuse de toutes les femmes si vous ne les payez de retour. Une femme qui jusqu'à présent a préservé son cœur de la passion qui le remplit, & que cette passion force à passer les bornes de la retenue où son sexe doit se tenir, mérite quelques égards de la part d'un galant homme ; je vous attends ce soir au Vaux-hall pour juger si vous êtes digne de l'affection de la Duchesse de P... »

» Morbleu , je vous conseille de
 » tenter l'aventure, s'écria Duval en
 » éclatant de rire ; j'ai un pressenti-
 » ment qu'elle se terminera à votre
 » satisfaction.— Moi, accepter un ren-
 » dez-vous de quelque coquette, sans
 » doute qui croit trouver en moi sa
 » dupe ? Oh ! fut-elle réellement ce
 » qu'elle prétend être, je ne puis,
 » je ne dois point lui donner la moin-
 » dre espérance.— Vous faites le cruel,
 » Monsieur ; eh pourquoi seriez-vous
 » insensible aux avances d'une belle
 » Lady qui..... Finissez Duval, cette
 » raillerie est hors de saison ; mes prin-
 » cipes ne me permettent point de

50 LE VOYAGE FORCÉ.

» penser à d'autres qu'à celle qui dès
 » que mon cœur a commencé à sen-
 » tir s'en est rendu la souveraine.....
 J'allois continuer avec la même cha-
 leur, quand nous fûmes abordés par
 quelques jeunes Cavaliers dont j'avois
 fait la connoissance depuis mon séjour
 à Londres : après quelques tours dans
 le Mail, on proposa d'aller dîner à la
 Taverne des Armes du Roi : c'est en-
 core un usage à Londres que prati-
 quent les jeunes Gentilshommes qui
 ne sont point mariés, même ceux qui
 vivent chez leurs parens. On va se
 promener au Parc dans la matinée ;
 on lie une partie pour aller dîner dans
 telle & telle Taverne ; on y reste jus-
 qu'à l'heure du spectacle ou des autres
 endroits publics, quelquefois même on
 s'y enivre fort avant dans la nuit. Ces
 sortes de maisons sont le ressort de ce
 qu'on appelle les *Bucks*. Cette expres-
 sion ne peut se rendre en François, &
 il me faut une description pour t'en
 donner une idée.

Les Bucks sont de jeunes gens af-
 fectant une extrême indifférence pour
 tout, vivans dans une indépendance
 qu'ils affichent, se faisant gloire de

LE VOYAGE FORCÉ. 51

leurs désordres , & de braver la censure. Après s'être enivrés dans une Taverne , ils en battent ou insultent les valets ; rompent tout ce qu'ils trouvent de fragile dans la salle où ils ont fait la débauche , paient , & ne sortent de là que pour aller casser les lanternes & assommer les Gardes. Souvent ils portent des marques de leurs frénésies ; les Gardes s'attroupent & ne les ménagent point ; mais c'est ce qu'ils demandent , & les blessures qu'ils ont reçues en pareilles occasions sont des trophées à leur gloire.

Je fus charmé de trouver à me distraire des idées que m'avoient fait naître la Lettre que je tenois encore à la main ; je suivis la compagnie en faisant mille conjectures. Tu es convaincue , chère Amélie , que mon cœur ne peut , ne veut appartenir qu'à toi.

L'amour que l'on prend dans tes yeux
Ne peut jamais être volage ;
Tes talens charmeroient sans eux ,
Par lui ils charment davantage.

VAUX-HALL.

Que celui qui aime les Jardins délicieux , la campagne brillante par

52 LE VOYAGE FORCÉ.

l'éclat & la vivacité , ne manquent point de fréquenter l'Elysée dont je fors. Il falloit qu'il fût tel , chère Amélie , pour le paroître à mes yeux , après avoir vu ceux que ta présence embellissoit encore. Sans l'aventure qui m'y est arrivée , je ne tarirois point sur les éloges. Nous avions dîné plus sobrement que des Anglois n'ont coutume de faire ; on proposa la belle soirée de Vaux-hall. Je frémis à cette proposition , & proposai Renelaeh : on s'aperçut de mon trouble ; on m'en fit la guerre. Pour éviter les instances , je dis mes raisons ; & bien loin d'en tirer l'avantage que j'en attendois , elles firent un effet tout contraire : l'espérance ou plutôt le désir de connoître mon héroïne brilloit dans tous les yeux ; ils insistèrent sur ma complaisance : je consentis à regret , comptant que mon inconnue me trouvant en compagnie n'auroit garde de se dévoiler.

C'est la coutume de faire quelques tours d'allées pour voir la compagnie qui s'assemble , ensuite de se placer dans un cabinet , & demander des rafraîchissemens , sous prétexte de la cha-

leur. J'avois insisté sur le dernier article, mais en vain, mes compagnons avoient trop d'envie de connoître mon héroïne pour y consentir. Je me vis donc forcé de les suivre, de crainte que si je restois seul, je ne contribuasse moi-même à contenter leur curiosité. Nous fîmes plusieurs tours sans rien découvrir, & mes curieux commençoient à désespérer de faire réussir leur stratagème à mesure que je me flattois que le mien auroit un meilleur succès, lorsqu'au détour d'une allée je me sentis saisir la main & entraîner dans une route opposée. La résistance n'eut fait qu'exposer celle que je voulois ménager; j'avois trop de générosité pour en venir à un expédient si peu digne d'un honnête-homme. Je me laissai conduire, & la belle avoit si bien pris son temps, que mes compagnons continuèrent leur promenade sans s'appercevoir que je leur manquois. » Vous êtes en compagnie; Monsieur, me dit celle qui me ferroit la main, » je me flatte qu'elle n'est » pas de votre choix; je vois qu'il ne » me sera pas possible de vous parler » long-temps sans m'exposer.... Pro-

54 LE VOYAGE FORCÉ.

» mettez-moi seulement de vous ren-
 » dre à onze heures précises à l'adresse
 » que voici... » En même-temps elle
 me remit une carte. J'étois si surpris
 & si embarrassé de trouver une réponse
 qui tint le milieu entre une excuse &
 un refus obligeant, que je fus long-
 temps sans savoir que répondre. — Vous
 m'avez trahie, Monsieur, dit-elle en
 voyant mes compagnons repasser &
 regarder de tous côtés, » ce procédé
 » n'est point celui d'un galant homme;
 » il n'y a qu'une chose qui puisse m'ôter
 » cette opinion de vous, promettez.
 » Eh bien, Madame, si cela peut vous
 » convaincre de l'horreur que j'ai pour
 » une telle bassesse, je vous le pro-
 » mets. » Elle s'évanouit comme un
 éclair. Il étoit temps; malgré le peu
 que nous en avions employé à notre
 conversation, la compagnie jugeant
 que je ne pouvois être loin, furetoit
 par-tout; elle n'avoit même échappée
 à la poursuite du plus étourdi qu'en
 se glissant successivement dans plusieurs
 allées différentes.

Quelle folie, disois-je en moi-même !
 Pourquoi les hommes prennent-ils
 tant de plaisir à humilier un sexe qu'il

adore ? Cette inconl'équence n'est-elle pas la honte du nôtre ! Les femmes ne font-elles pas déjà assez persécutées , même dans leurs complaisances pour nous , sans chercher de nouvelles raisons dans leurs foiblesses pour les accabler ? Hommes injustes & cruels vous prenez à tâche d'obtenir ce que vous désirez le plus , pour tyranniser l'objet de votre culte.

Je soutins d'assez mauvaise grâce les plaisanteries qui me furent adressées pendant le reste de la soirée ; ma promesse me pesoit & j'aurois voulu en être déchargé. Je cherchois en vain les moyens de l'éluder ; j'ai toujours regardé ma parole comme un engagement sacré qu'il ne m'étoit pas permis de rompre. Qu'en dis-tu , chère Amélie , étois-je obligé de remplir celui-ci ? N'étoit-il point pour ainsi dire extorqué ? Et devois-je être la victime de mon trop d'égards pour la personne qui l'exigeoit dans une circonstance aussi critique. Que n'eusse-je point donné pour être à portée de te consulter en cette occasion ! Je me décidai pour l'affirmative , résolu de finir tout à coup une intri-

36 LE VOYAGE FORCÉ.

gue qui commençoit à m'inquiéter. Eh ! n'ai-je pas déjà assez de peines sans m'en attirer de nouvelles.

Je me fis conduire à point nommé au rendez-vous ; je fus introduit dans un cabinet meublé avec plus de propreté que de magnificence ; j'y trouvai une Dame dans le déshabillé le plus galant qui m'invitant de la main à venir m'asseoir à côté d'elle sur un sofa. » Venez, Monsieur, dit-elle, » justifier ou condamner la démarche téméraire à laquelle votre mérite m'a forcée. Me reconnoissez-vous. — J'avois préparé ma harangue ; mais ces dernières paroles la rendirent inutile : car pouvois-je traiter avec le respect dû au rang & à la qualité, une aventurière comme celle que je reconnus en effet. Tu n'as pas de peine à deviner que ma Duchesse n'étoit autre chose que l'officieuse beauté qui m'avoit offert une place dans sa voiture. Je dissimulai ma surprise, & feignant de ne point la reconnoître, je voulus voir jusqu'où cette créature pousseroit l'impudence, afin de l'humilier si elle continuoit le ton de Duchesse, ou de la traiter civilement si

LE VOYAGE FORCÉ. 57

elle prenoit celui qui convenoit à sa situation.

» En vérité, Madame, j'ai si peu
» d'amour-propre, que vous ne devez
» point être surprise que je traite de
» plaisanterie tout ce qui est arrivé
» aujourd'hui. — Ah Monsieur, n'élu-
» dez point mes propositions ! Vous ne
» pouvez avoir oublié Douvres. —
» Pardonnez, Madame, je ne suis point
assez vain pour m'imaginer qu'une en-
trevue de quelques momens puisse....
» Ecoutez, Monsieur ; mais asseyez-
» vous, je vous en conjure, car jus-
» qu'alors j'étois resté debout ; je pris
» un siège. Je viens, continua-t-elle,
» d'essuyer toutes les persécutions ima-
» ginables dans ma patrie, de la part
» d'un époux barbare que je n'aimai
» à la vérité jamais, mais avec qui
» j'ai toujours vécu avec décence.
» Forcée de m'expatrier pour éviter ses
» mauvais traitemens, je ne vous vis
» pas plutôt à Douvres, que je m'ima-
» ginai avoir trouvé un support dans
» cette terre étrangère : votre géné-
» rosité envers l'homme que vous me
» préférâtes, quoiqu'humiliante pour
» moi, me confirma dans mon opi-

36 LE VOYAGE FORCÉ.

gue qui commençoit à m'inquiéter. Eh! n'ai-je pas déjà assez de peines sans m'en attirer de nouvelles.

Je me fis conduire à point nommé au rendez-vous; je fus introduit dans un cabinet meublé avec plus de propreté que de magnificence; j'y trouvai une Dame dans le déshabillé le plus galant qui m'invitant de la main à venir m'asseoir à côté d'elle sur un sofa. » Venez, Monsieur, dit-elle, » justifier ou condamner la démarche téméraire à laquelle votre mérite m'a forcée. Me reconnoissez-vous. — J'avois préparé ma harangue; mais ces dernières paroles la rendirent inutile: car pouvois-je traiter avec le respect dû au rang & à la qualité, une aventurière comme celle que je reconnus en effet. Tu n'as pas de peine à deviner que ma Duchesse n'étoit autre chose que l'officieuse beauté qui m'avoit offert une place dans sa voiture. Je dissimulai ma surprise, & feignant de ne point la reconnoître, je voulus voir jusqu'où cette créature poufferoit l'impudence, afin de l'humilier si elle continuoit le ton de Duchesse, ou de la traiter civilement si

elle prenoit celui qui convenoit à sa situation.

» En vérité, Madame, j'ai si peu
» d'amour-propre, que vous ne devez
» point être surprise que je traite de
» plaisanterie tout ce qui est arrivé
» aujourd'hui.— Ah Monsieur, n'élu-
» dez point mes propositions! Vous ne
» pouvez avoir oublié Douvres.—
» Pardonnez, Madame, je ne suis point
assez vain pour m'imaginer qu'une en-
trevue de quelques momens puisse....
» Ecoutez, Monsieur; mais asseyez-
» vous, je vous en conjure, car jus-
» qu'alors j'étois resté debout; je pris
» un siège. Je viens, continua-t-elle,
» d'essuyer toutes les persécutions ima-
» ginables dans ma patrie, de la part
» d'un époux barbare que je n'aimai
» à la vérité jamais, mais avec qui
» j'ai toujours vécu avec décence.
» Forcée de m'expatrier pour éviter ses
» mauvais traitemens, je ne vous vis
» pas plutôt à Douvres, que je m'ima-
» ginai avoir trouvé un support dans
» cette terre étrangère: votre géné-
» rosité envers l'homme que vous me
» préférâtes, quoiqu'humiliante pour
» moi, me confirma dans mon opi-

58 LE VOYAGE FORCÉ.

» nion , & dans le dessein de vous
 » ouvrir mon cœur. Je vous ai fait
 » jusqu'ici chercher par-tout , & si
 » je n'avois eu le bonheur de vous
 » rencontrer au Parc , j'étois résolue
 » de continuer mes recherches jusqu'à
 » ce que j'eusse appris votre domi-
 » cile.— Quelque honorable que soit
 » pour moi , Madame , la distinction
 » que vous me témoignez , souffrez
 » qu'en vous en marquant ma recon-
 » noissance , je vous déclare sincère-
 » ment que ce sentiment est le seul
 » dont je puisse la payer ; j'ai le cœur
 » plein d'une passion née avec moi ,
 » qui s'est accrue à mesure que j'avan-
 » çois en âge , par les perfections que
 » je découvrais tous les jours dans
 » celle qui en est l'objet..... Quoi !
 » Monsieur , les avances d'une fem-
 » me telle que moi ?— La souveraine
 » de l'univers entier , Madame , ob-
 » tiendrait de moi le respect dû à son
 » rang , mais mon cœur restera in-
 » violablement à celle qui le possède
 » à si juste titre.— Je me suis bien
 » trompé sur votre compte , Mon-
 » sieur , grace au Ciel , je reviens de
 » mon erreur , & jamais faquin ne

LE VOYAGE FORCÉ. 59

» m'y fera retomber. — » Je ne croyois pas que ma sincérité dût m'attirer des invectives. Je vis ses yeux étinceler de fureur. — Je vous quitte la place , Madame , ma présence ne feroit que vous irriter davantage , & je sortis.

Comptez , chère Amélie , que si j'eusse été convaincu de son véritable dessein , ou plutôt que j'eusse su à quoi m'en tenir sur sa qualité , j'aurois eu moins de ménagement , malgré ma répugnance naturelle à humilier qui que ce soit ; mais quoique persuadé que le titre de Duchesse étoit une imposture , ce pouvoit être une femme respectable : à d'autres égards , nous avons tous nos foiblesses , & celui qui en a le plus est souvent le plus sévère à les condamner dans les autres. A quoi nous sert de censurer ce que nous ne pouvons corriger ; laissons à ceux qui président à la pureté des mœurs à punir les vices : ils ne méritent que la pitié de l'homme sensé.

Les agitations de la journée ne me permettent point d'espérer une nuit tranquille ; mais je ne regretterai point le sommeil tant que l'idée de tes charmes m'empêchera de m'y livrer. Je

te vois , je t'entends , tu occupes mon
ame toute entière. Quel repos peut me
tenir lieu de ces délices ?

HAY-MAKEL.

Les amusemens d'une nation contribuent beaucoup à analyser son caractère , pour ne pas dire qu'ils en donnent l'idée la plus juste : ici cette règle ne seroit point infallible. L'Anglois est naturellement humain & généreux , & presque tous ses amusemens caractérisent la cruauté. Aux combats des gladiateurs dont leurs pères faisoient leurs délices , ont succédé les combats à coups de bâtons , à coups de poings , les combats de coqs , &c. Pourroit-on s'imaginer qu'il y eut des hommes assez barbares pour faire dépendre le gain d'une somme considérable dont il n'a pas besoin , du succès d'un combat entre-deux de leurs semblables , qui sans animosité particulière , se donnant même la main en signe d'amitié , se lancent des coups dans les flancs , l'estomac & le visage , capables de faire frémir tout autre qu'un Breton ? Il en résulte souvent des suites

LE VOYAGE FORCÉ. 61

funestes , plusieurs périssent , un plus grand nombre s'estropie , & cela pour la vile récompense de quelques guinées. On m'a montré le cocher du Duc de P-rl-d , qui s'est acquis un revenu de huit cens louis par les victoires qu'il a remportées pour différens Seigneurs. A la vérité , cet homme paroît fait pour de tels ébats ; on aperçoit ses muscles à chaque mouvement qu'il fait , & sa taille ne ressemble pas mal aux statues d'Hercule , que nous voyons dans nos Jardins ; cela n'a cependant point empêché qu'il n'ait perdu un œil dans cette étrange manière de faire fortune.

Les combats de coqs ne sont pas moins révoltans , & je suis surpris que nous trouvions chez nous des imitateurs d'une pareille dépravation de goût. Un amateur nourrira & entretiendra à grands frais nombre de ces animaux pendant quelques années , pour les sacrifier en un instant à l'avarice d'une multitude de gens oisifs qui viennent risquer leur fortune sur l'événement du combat. Il faut toujours qu'un des champions périsse , & dût-on se moquer de ma foiblesse , si c'en

62 LE VOYAGE FORCÉ.

est une , je n'ai jamais vu paroître deux de ces courageux rivaux sans être pénétré de compassion pour eux , & d'horreur pour ceux qui les mettoient aux prises.

Quelques exemples que l'on me cite chez les anciens pour autoriser les courses de chevaux , je leur soutiendrai qu'en Angleterre, ces courses, peut-être dégénérées , ne sont point des amusemens qui tendent à l'utilité publique. De quel usage est un cheval destiné seulement à courir , & qui n'est propre qu'à cela , & quel rapport a cette course aux services qu'on peut tirer de ce noble animal , & de celui qui le monte ? On m'objectera sans doute que la coutume d'amener aux courses les meilleurs chevaux , entretient l'émulation d'avoir de bons Haras , que le Gouvernement en sent l'utilité puisqu'il les favorise & les encourage * ; mais des abus qui en sont les fatales conséquences , l'emportent beaucoup sur les prétendus avantages.

Ce qui révolte le plus dans cette

* Le Roi accorde une récompense aux Chevaux qui surpassent les autres en vitesse.

LE VOYAGE FORCÉ. 63

pratique pernicieuse , est le péril où ceux qui doivent courir mettent journellement leurs vies ; je ne parle point du danger de se tuer en courant , je veux parler des drogues qu'ils prennent pour diminuer leur embonpoint , & de la méthode qu'ils suivent pour y parvenir plutôt. * Aussi périssent-ils ordinairement dans un âge peu avancé : ils gagnent en trois jours de quoi passer l'année dans la crapule , qui leur brûle les intestins , & le régime qu'ils tiennent avant le temps des courses achève de ruiner leur tempérament. La manière dont ils courent est d'ailleurs effrayante , aussi-bien par sa rapidité que par les efforts qu'ils font pour se démonter ; la plupart arrivent au but hors d'haleine , & le visage si enflé qu'à peine sont-ils reconnoissables.

Mais ce qui intéresse le plus un spectateur impartial est la prodigalité ou plutôt l'avidité de la noblesse : des sommes immenses passent pendant le temps des courses , rapidement d'une

* Ils se couvrent plusieurs heures de fumier de cheval,

64 LE VOYAGE FORCÉ.

main à l'autre; les fortunes s'y renversent, & le sort des familles dépend souvent de la légèreté de *l'éclipse*, *du vent*, *de la foudre*, &c. ou de la coquinerie d'un Jokie qui s'est laissé corrompre. Les cartes, les dés, & autres jeux de hazard, achèvent ce que les gageures ont commencé; & tel va aux courses riche de 30000 livres sterling de rente, qu'il revient avec la moitié, quelquefois même le quart de cette somme, pour soutenir son rang & pourvoir une famille nombreuse. A quel avilissement ces pertes réitérées ne les réduisent-elles pas. On voit ce Pair, ce Membre de la Chambre basse, qui deux ou trois jours auparavant tonnoient contre la tyrannie, crioient contre la conduite des Ministres, & protestoient que le bien de la patrie & l'intérêt de leurs concitoyens étoient l'unique but de leurs démarches. On les voit, dis-je, ramper alors sous ce même Ministre qu'ils censuroient. Heureux si pour prix de leur avertissement ce dernier veut bien leur accorder quelque emploi précaire qui les dédommage en partie de leur témérité.

Tu

Tu l'as connu, Amélie, ce fameux prodigue, Milord S... qui cassoit à Paris les fenêtres avec des poignées de louis; tu as vu son orgueilleuse épouse, tu l'as entendue souvent mépriser ce qu'il y a de plus honorable parmi nous. Dame d'honneur de la Reine, disoit-elle, ces emplois chez nous sont tout au plus regardés comme des places de femmes de chambre d'un ordre supérieur. Eh bien, Amélie, ce prodigue s'est trouvé trop heureux après avoir dissipé ses biens immenses dans ses folles gageures, d'accepter le poste de subalterne dans une compagnie de Commerce, & la hautaine Milady, une pension alimentaire, comme une aumône de Sa Majesté; encore, la manière dont cette faveur lui a été conférée, étoit-elle mille fois plus humiliante que les démarches qu'elle a faite pour l'obtenir. Mais je n'écris point la satire des mœurs de la noblesse, toutes les nations ont des coutumes sages qui sont dégénérées en abus; pourquoi les Anglois en feroient-ils plus exempts que les autres?

Je retourne demain à Londres où je compte trouver des Lettres de mon

Amélie ; quand n'aurai-je plus besoin de cette triste, mais consolante ressource ?

TYBURN.

Est-ce curiosité, est-ce sensibilité, enfin est-ce cruauté dans la multitude ? Pourquoi chez tous les Peuples s'empresse-t-on de courir à l'affreux spectacle du supplice d'un criminel condamné à mort ? Nous craignons tous cet instant fatal, & cependant nous aimons à en voir les apprêts. Nous aimons, dis-je, je me trompe ; le cœur humain n'est point fait pour sentir du plaisir à l'aspect d'un malheureux qui souffre. Cependant quel est le principe qui nous fait agir ? Laissons cette décision aux têtes creuses qui veulent tout approfondir ; tenons-nous en à ce qui frappe le plus un observateur.

L'on voit rarement payer pour de tels spectacles, excepté le supplice du parricide Damiens : peu de propriétaires des maisons situées en Grève à Paris, ont tiré avantage du châtiment des scélérats ; mais ici les places se

distribuent & sont fixées comme les loges dans les salles de Comédie. Des charriots faits exprès sont disposés de chaque côté du chemin où le criminel doit passer : ces charriots portent des bancs en amphithéâtre pour ne laisser rien perdre au spectateur de la triste scène qu'il vient contempler ; & quoiqu'à peine une semaine se passe à Londres sans quelque exécution , quoiqu'elles soient toujours les mêmes aux circonstances près , la même foule s'y trouve toujours , & jamais il n'y a de places vacantes. Cette remarque me confirmeroit dans l'opinion que l'Anglois est naturellement cruel , si les monumens de son humanité n'existoient pas , si nos militaires ne l'avoient éprouvé en plusieurs rencontres , si enfin toutes les nations n'avoient le même penchant.

Une preuve de ce que j'avance de la clémence de son caractère , c'est la douceur de ses Loix. On ne voit point ici de ces supplices longs & cruels qui révoltent la nature & saisissent d'horreur même en les imaginant. Point de tortures , point de roues ; si un malfaiteur est condamné au feu , on ne le

68 LE VOYAGE FORCÉ.

jette dans les flammes qu'après la mort : le plus grand crime * pour le noble est d'être décapité , & pour le roturier le gibet , & le cœur arraché après la mort.

La douceur des Loix se manifeste encore plus dans la manière dont on juge les criminels , & l'indulgence que l'on a pour eux pendant leur détention. L'accusé est jugé par treize personnes de son état & de sa connoissance , dont il peut récuser sept. C'est sur le mot de *coupable* ou *non coupable* , prononcé unanimement par ces treize personnes , qu'on appelle *Jurés* ; que le Juge prononce sa Sentence ; un seul d'un avis différent , en arrête l'exécution. Ces treize personnes doivent être à jeun & y rester jusqu'à ce que tous soient du même avis. On donne un conseil à l'accusé , & souvent la peine de mort est commuée en transportation dans les Colonies , où souvent le condamné trouve un sort plus heureux que dans sa patrie.

L'injuste & cruel préjugé qui déshonore une famille parmi nous , parce qu'un de ses individus a mérité le

* Le parricide & lèze-Majesté.

châtiment prononcé par la Loi, n'a point lieu en Angleterre; le père ne perd point son crédit pour avoir un fils frippon, & la femme ne trouvera pas moins un second mari pour être veuve d'un homme qui a subi le dernier supplice. Les parens même d'un coupable n'ont pas honte d'assister à son supplice, & ne rougissent point de demander son corps pour lui donner la sépulture.

Bien des gens, même des Anglois, prétendent qu'un peu plus de sévérité dans les peines afflictives, rendroient les crimes moins fréquens en Angleterre; d'autres soutiennent que l'atrocité des crimes n'a son origine que dans la rigueur des châtimens: je ne déciderai point cette question. Quoiqu'il en soit, le meurtre est très-rare ici, & de cent personnes volées à peine s'en trouve-t-il dix qui soient blessées, ou reçoivent quelques dommages dans leurs personnes: mais je dois dire en faveur de l'autre point de la question, qu'il est bien cruel de se voir journellement exposé à être attaqué dans les rues pendant la nuit, de n'être point même en sûreté chez soi après

une certaine heure , & de s'attendre à chaque instant de voir forcer sa porte, percer sa fenêtre, & emporter ses meilleurs effets sans pouvoir l'empêcher ; car il n'y a pas de jour où les papiers publics n'annoncent de pareils événements.

Rien n'est plus indécent que la stupide insensibilité de la plupart des malfaiteurs. Les uns sont tellement absorbés dans la boisson qu'à peine ils savent leur malheureuse destinée ; les autres affectant une brutale intrépidité semblent insulter ceux dont la pieuse résignation édifie. Je témoignai ma surprise qu'un Gouvernement si sage permît un pareil scandale , & je fus encore plus étonné d'apprendre que c'étoit un privilège attaché à la liberté Anglicane.

On n'est pas moins surpris lorsque l'on demande à un Anglois pourquoi ils ne condamnent point aux travaux publics une certaine classe de criminels ; d'entendre toujours alléguer pour raison *la liberté* , comme si celui qui a mérité de perdre la vie avoit encore quelque droit à ce glorieux privilège. Quelle inconséquence ! Se faire un

scrupule de tourner à l'avantage de la patrie une vie que l'on a droit d'ôter ? La vie est-elle moins précieuse que la liberté ?

Une remarque singulière que l'on m'a faite, c'est que de mille infortunés qui encourent la peine infligée par les Loix, à peine y trouve-t-on un Ecoffois ; le plus grand nombre est toujours d'Irlandois. On les compare aux Gascons : si l'on pouvoit en croire les préjugés ne devoit-on pas plutôt les comparer aux Normands ? Mais il y a long-temps que l'on a reconnu l'abus de ces opinions populaires. *Ubique crimen, ubique virtus*, dit un Auteur célèbre ; c'est assez m'étendre sur un sujet si peu digne de toi. Si mes observations devoient paroître en public, on ne manqueroit point de tourner en ridicule un amant qui entretient sa maîtresse de roues & de gibet ; tout le monde n'est point à portée de connoître ni le cœur de mon Amélie, ni son goût pour les connoissances, ni la part qu'elle prend à tout ce qui intéresse l'humanité. Comment pourroit-on s'imaginer que c'est par tes ordres que j'entreprends une tâche si difficile,

& que ce seroit un supplice pour moi si tes volontés n'étoient toujours le mobile de toutes mes actions.

WESMINSTER-HALL.

Que les lieux où Thémis dicte ses oracles soient dénués d'appareil, j'y consens; mais au moins j'y voudrois de la décence. L'Abbaye de Westminster est destinée à cet usage: là le Sénat de la nation y discute les intérêts de la patrie, & les Magistrats y décident du sort des citoyens. Les salles où les uns & les autres s'assemblent, sont bien loin de répondre à l'idée que je m'en étois formée. La Chancellerie & le Banc du Roi, les deux premiers Tribunaux du Royaume, rendent leurs décrets dans deux petits réduits à peine capables de contenir les Juges, les Avocats & leurs cliens. Les chambres du Parlement, sur-tout la Chambre des Communes sont des Galetas à peu près comme les Halles où l'on tient la Foire dans quelques Villes de Province, sans Architecture, sans décoration, sans goût, même où la propreté regne moins que dans les jeux de Paume.

On

On vante comme une chose digne d'être vue la grande salle de Westminster où sont toutes les Chambres de Justice. A la vérité, j'ai vu peu de salons d'une plus vaste étendue ; mais que peut-on y admirer sinon la négligence avec laquelle elle est entretenue. L'odeur infecte qu'y produisent les immondices en éloigne toutes les personnes qui ont quelque délicatesse ; les murs couverts de poussière & le toit qui y sert de lambris n'y montrent tout au plus qu'un magasin de Douane propre à mettre les marchandises à couvert des injures de l'air.

Si les gestes, les inflexions de la voix & le feu de l'Orateur sont des parties essentielles de l'éloquence, le Barreau Anglois ne peut y prétendre. J'ai vu des Avocats parler des heures entières du ton dont un Ecolier, dans nos Colléges, réciteroit sa leçon ; les uns roulant entre leurs doigts un chiffon de papier, & d'autres foulant de leurs pouces les cornes de leurs chapeaux. D'où vient cette monotonie ? Les Anglois critiquent en nous la gesticulation dans nos discours familiers ; ils prétendent que les expressions de

notre langue ne suffisent point pour rendre nos pensées ; la leur seroit-elle assez énergique pour exprimer les affections de l'ame sans y joindre ces nobles accompagnemens ? Seroient-ils en cela supérieurs aux Romains , dont la langue est même parmi nous si forte & si copieuse ? Si on s'en rapporte à leurs Orateurs , même dans la Chaire , ils vous assurent qu'ils ont des discours traduits du Grec & du Latin , dont l'énergie & les beautés surpassent celles des originaux ; mais il n'y a plus de Démosthenes ni de Cicérons pour les confondre ; & si en effet ils n'ont pas besoin des gestes ni des inflexions , pourquoi leurs Acteurs les portent-ils à un excès qui à la première vue les feroit prendre pour des enthousiastes ?

On admet quelquefois les étrangers dans les galleries de la Chambre basse , lorsque les débats ne sont point d'une importance qui demande le secret ; & j'avoue que j'ai regardé comme un prodige des harangues de deux heures entières prononcées par un membre sans préparations , & sans savoir même quelle question seroit agitée dans la

féance. Il faut avoir l'éloquence infuse pour produire des impromptus si nobles & si élégans ; la plupart sont recueillis avec soin & rendus publics ; il y en a qui ne feroient point honte aux Bourdaloues & aux Bossuets , à la matière près. Il ne s'en faut point tenir là-dessus aux papiers publics ; chacun fait que les harangues dont ils sont farcis , sont composées dans un grenier par quelque Ecrivain famélique aux gages de l'Imprimeur ; mais il y a en Angleterre des gens assez habiles en abréviations pour écrire une conversation , même dans la chaleur de la dispute , aussi vite qu'on pourroit la prononcer. Ces hommes sont généreusement payés par les chefs de partis , & c'est d'eux que l'on tient ces chefs-d'œuvres.

La vaste étendue des bâtimens de l'Abbaye de Wesminster , peut faire juger de quelle opulence jouissoient les Moines en Angleterre avant les troubles de religion , pendant que les maisons des particuliers , mêmes les plus riches , n'étoient bâties que de bois. Tout est grand , tout est noble dans l'Architecture ; les corridors en sont

dégagés & ne ressembloient point à ces anciens monumens gothiques que l'on prendroit plutôt pour des prisons que pour des habitations d'êtres libres; quel dommage que l'égoïsme des Chanoines, qui ont succédé aux Bénédictins, laissent ces précieux monumens couverts de poussière; l'Eglise même qui sert au sacre & à la sépulture des Rois n'offre par-tout aux yeux que la mal-propreté & la négligence; tandis que leurs maisons sont le centre du luxe & de la magnificence.

Quelle émulation est capable de créer les chef-d'œuvres de Sculpture qu'on remarque sur les tombeaux des grands hommes en tous genres, qui ont illustré la patrie? Je me prosternai devant ta statue, divin *Shakespeare*, & la poussière qui couvroit tes lauriers ne m'empêcha pas de révéler un génie Créateur. Orateurs, Historiens, défenseurs de la patrie, en lisant les inscriptions de vos tombeaux, mon ame étoit frappée de vénération pour votre mémoire, & d'indignation contre les ingrats qui négligeoient ainsi ce qui fait le lustre & la gloire de la patrie. Que doivent penser les élèves de cette

Ecole célèbre * dont vos Monarques se sont rendus les patrons & les bien-faïcteurs ? Ils diront sans doute la patrie récompense les travaux des grands hommes par des monumens glorieux ; hâtons-nous de nous rendre dignes de ses bienfaits ; mais pourquoi ceux qui nous enseignent à imiter les héros, respectent-ils si peu leur mémoire !

Parmi les avantages dont jouit l'Ecole de Wesminster, où la fleur de la jeunesse d'Angleterre reçoit, sous la protection du Roi, une éducation conforme à la constitution du Gouvernement ; le plus grand est d'avoir devant les yeux des modèles en tout genre à suivre, parmi les morts & les vivans ; ils n'ont pas besoin d'aller les chercher dans l'histoire ni les pays éloignés, ils les trouvent dans l'enceinte des murs de l'Abbaye. Quel parti ne tireroient pas de cette heureuse position des Instituteurs éclairés ! Malheureusement ceux qui sont à la tête de ce sage établissement doivent

(*) L'Ecole publique de Wesminster est destinée aux Gentilshommes seulement ; c'est une faveur d'y être admis, la Noblesse même l'ambitionne.

78 LE VOYAGE FORCÉ.

leur place moins à leur mérite & à leurs vertus , qu'à la brigue & aux protections puissantes.

Je ne finirois jamais , chère Amelie ; si je te faisois part de toutes les réflexions que je fis , en errant dans les vastes bâtimens dont je viens de te donner une esquisse. Tout sans doute y est calculé pour le bien public. Ce n'est point la faute des Instituteurs si l'on ne suit point leurs vues généreuses & patriotiques , il faudroit une attention plus exacte dans ceux qui leur ont succédé ; un œil vigilant sur ceux qui sont chargés de les remplir , les rendroient plus zélés , ou du moins plus ponctuels dans leurs fonctions respectives. Faut-il que l'intérêt personnel l'emporte toujours sur le bien général. Cette pensée me meneroit trop loin. Je t'aime ; tel sera toujours le refrain de mes écrits.

CHELSEA

Ce n'est point de cette machine ingénieuse , qui par le moyen d'un feu continu de charbon , fournit de l'eau à toute la ville de Londres , que je

veux t'entretenir. En matière d'invention, nous ne devons rien à nos voisins, & si le Fanatisme avoit fait sortir de France des millions d'utiles Manufacturiers; ils seroient encore bien loin derrière nous, dans les Arts mécaniques. J'en reviens toujours au but que je me suis proposé suivant le plan que tu m'as prescrit, les spéculations qui intéressent le sensible citoyen du monde.

J'ai vu cet asyle nommé ici *Collège*; qui sur le modèle d'un magnifique édifice construit chez nous par un de nos plus grands Monarques, est destiné à la subsistance & l'entretien de ceux qui ont répandu leur sang, sacrifié leurs membres, ou consacré les forces & la vigueur de l'âge pour la défense ou l'honneur de la patrie. Le caractère de la nation ne se voit pas moins dans cet établissement que dans beaucoup d'autres. L'Hôpital de *Greenwich* est magnifique. Celui-ci, à l'air près qui est très-sain, n'a presque aucun des avantages de l'autre; c'est un petit bâtiment qui peut à peine contenir un centième de ceux que la guerre a mis hors d'état de se servir de leurs mem-

80 LE VOYAGE FORCÉ.

bres. La nation n'aimant que la Marine, il n'est point surprenant qu'elle soit économe dans les récompenses qu'elle donne aux troupes de Terre. Lorsque le Soldat par ses blessures ou ses fatigues s'est acquis le droit d'exiger une retraite du Gouvernement pour lequel il s'est sacrifié, une somme modique annuellement payée fait toute sa ressource. Il n'y a que ceux qui sont absolument accablés par les infirmités, ou qui ont des protecteurs puissans, qui puissent être admis commensaux du Collège. Ceci paroît d'autant plus cruel que dès qu'un jeune homme a contracté un engagement, il n'a plus d'autre perspective que de passer sa vie sous les drapeaux, à moins qu'une réforme, quelque protection, ou une somme fixée ne lui rende la liberté. Tu peux aisément conclure que la plupart y restent jusqu'à la décrépitude. Chez nous, au moins le Soldat après un temps fixé est libre de continuer son service en contractant de nouveau, ou d'aller ailleurs tenter la fortune. Ici rien de tout cela; en signant son engagement il se rend l'esclave de ses chefs & le mépris de ses

LE VOYAGE FORCÉ. 81

compatriotes. Aussi les troupes Angloises ne sont-elles pour la plupart composées que de gens sans ressource. Toute la douceur qui leur est accordée, c'est la liberté de se marier, que la constitution leur assure & que les Loix militaires ne peuvent lui ôter. Qu'en arrive-t-il ? L'infortuné se voit bientôt chargé d'une famille nombreuse, qu'il ne peut soutenir que par son travail ; pour obtenir la permission de s'y livrer, il abandonne sa paie à son Capitaine, & se voit réduit à fatiguer toute la semaine. Le Dimanche venu, où tout mercenaire se soulage des peines qu'il a souffertes pendant les six autres jours, il faut que le pauvre père l'emploie aux exercices militaires : voilà le sort du Soldat en temps de paix ; la guerre devient pour lui encore plus déplorable. La situation de l'Angleterre la préserve du fléau qu'elle va porter ailleurs ; le Soldat obligé de s'embarquer sans certitude de revoir jamais ses foyers, y laisse une famille gémissante sans support, sans ressource, abandonnée à la commisération de ses concitoyens. Malgré cet esclavage, peu de troupes sont plus fidèles, &

80 LE VOYAGE FORCÉ.

bres. La nation n'aimant que la Marine, il n'est point surprenant qu'elle soit économe dans les récompenses qu'elle donne aux troupes de Terre. Lorsque le Soldat par ses blessures ou ses fatigues s'est acquis le droit d'exiger une retraite du Gouvernement pour lequel il s'est sacrifié, une somme modique annuellement payée fait toute sa ressource. Il n'y a que ceux qui sont absolument accablés par les infirmités, ou qui ont des protecteurs puissans, qui puissent être admis commensaux du Collège. Ceci paroît d'autant plus cruel que dès qu'un jeune homme a contracté un engagement, il n'a plus d'autre perspective que de passer sa vie sous les drapeaux, à moins qu'une réforme, quelque protection, ou une somme fixée ne lui rende la liberté. Tu peux aisément conclure que la plupart y restent jusqu'à la décrépitude. Chez nous, au moins le Soldat après un temps fixé est libre de continuer son service en contractant de nouveau, ou d'aller ailleurs tenter la fortune. Ici rien de tout cela; en signant son engagement il se rend l'esclave de ses chefs & le mépris de ses

compatriotes. Aussi les troupes Angloises ne sont-elles pour la plupart composées que de gens sans ressource. Toute la douceur qui leur est accordée, c'est la liberté de se marier, que la constitution leur assure & que les Loix militaires ne peuvent lui ôter. Qu'en arrive-t-il ? L'infortuné se voit bientôt chargé d'une famille nombreuse, qu'il ne peut soutenir que par son travail ; pour obtenir la permission de s'y livrer, il abandonne sa paie à son Capitaine, & se voit réduit à fatiguer toute la semaine. Le Dimanche venu, où tout mercenaire se soulage des peines qu'il a souffertes pendant les six autres jours, il faut que le pauvre père l'emploie aux exercices militaires : voilà le sort du Soldat en temps de paix ; la guerre devient pour lui encore plus déplorable. La situation de l'Angleterre la préserve du fléau qu'elle va porter ailleurs ; le Soldat obligé de s'embarquer sans certitude de revoir jamais ses foyers, y laisse une famille gémissante sans support, sans ressource, abandonnée à la commisération de ses concitoyens. Malgré cet esclavage, peu de troupes sont plus fidèles, &

82 LE VOYAGE FORCÉ.

respectent mieux leurs chefs. Peu dé-
fèrent : est-ce patriotisme naturel ,
est-ce raisonnement , divine Amélie ;
bien des Officiers à qui j'en ai témoi-
gné ma surprise l'attribuent à l'esprit
de Corps. Mais qu'est-ce que cet es-
prit de Corps ? Je conçois très-bien
l'idée que les Régimens François m'en
donnent , mais je ne vois rien ici de
semblable : la servitude où ces miséra-
bles sont réduits , dans le sein de la
liberté dont jouissent leurs conci-
toyens , peut-elle leur inspirer autre
chose que des regrets.

Si les engagements étoient volon-
taires , la réflexion pourroit rendre
leur état supportable à ceux qui l'ont
contracté ; mais au commencement
d'une guerre , le paysan est arraché
de sa charrue , l'ouvrier de sa bouti-
que , & le voyageur arrêté sur la route
pour aller endosser l'habit rouge , ou
servir sur la flotte. Que diras-tu , Amé-
lie , de cette nation libre , dont l'es-
clavage coule des sources de la liberté ,
à ce que prétend un Auteur plus élé-
gant que profond ? Combien d'incon-
séquences. Je ne puis m'empêcher de
croire que moins nous sommes con-

séquens, plus nous ressemblons à nous-mêmes. Cela me rappelle les antithèses des fameux satyriques du Siècle passé ; mais c'est assez parler Militaire , j'ai à t'entretenir d'objets plus intéressans pour toi , puisqu'il s'agit de ton sexe.

Le voisinage de Londres , & la bonté de l'air , joints à l'agréable situation de Chelsea sur le bord de la Tamise , ont porté plusieurs personnes à y établir des Ecoles pour les jeunes Demoiselles. Le défaut de Couvens rend ces pensions nécessaires , & ce sont ordinairement des veuves d'Ecclésiastiques qui les tiennent ; je ne fais si l'éducation qu'elles donnent n'est point préférable à celle qu'on reçoit dans les Couvens , au moins la première réflexion devoit décider pour l'affirmative. Ces Dames ont été mères , ont même la plupart encore des enfans , & savent mieux qu'une personne , qui par son état fait vœu , autant qu'il est en elle , de détruire l'espèce humaine ; ce qui constitue la fille vertueuse , la sage épouse , & la mère de famille.

On pourroit m'objecter que tout ce

84 LE VOYAGE FORCÉ.

qui est mercenaire porte avec soi quelque idée d'avilissement & d'intérêt ; mais je ne crois pas qu'une personne sensée croie cette objection du moindre poids. Les Couvens reçoivent-ils des Pensionnaires dans la seule vue de former leurs Pensionnaires ? Le Précepteur se charge-t-il du soin pénible d'un élève pour le seul plaisir de l'instruire ? Les Professeurs mêmes des Sciences les plus sublimes se dévoueroient-ils gratuitement au service du public ? Non , toute peine mérite sa récompense ; & comme les honneurs & les distinctions ne sont point pour des personnes que la fortune a privées des avantages pécuniaires, il est juste qu'on les dédommage par un équivalent du fardeau dont elles nous soulagent , en s'acquittant de la tâche que nous devons remplir.

J'étois venu avec un Gentilhomme qui ne m'avoit proposé de l'accompagner que pour raisonner ensemble sur les différens objets qui se présentoient. Nous avions lié connoissance dans une *Club* , & depuis le premier instant que j'eus goûté sa conversation , j'avois cultivé sa connoissance ,

& il m'avoit instruit d'une partie des choses que je défirois savoir ; c'est un de ces hommes instruits qui passent la moitié de leur vie à faire le bien , & l'autre à jouir paisiblement de leur abondance. Il avoit un fils & une fille qui faisoient sa consolation après la perte d'une épouse chérie. Le fils après avoir reçu une éducation proportionnée à sa naissance, voyageoit en France & en Italie ; & la fille plus jeune de cinq ou six ans , étoit élevée dans une des pensions que je viens de nommer.

A notre arrivée nous fûmes reçus avec toute la décence possible. On ne remarquoit point sur le visage des jeunes élèves cette timidité maussade qu'inspire une sévérité pédantesque ; une liberté modeste , un enjouement enfantin , joint à une aimable contenance , se distinguoient dans toute leur personne. Je priai Mde. Hawkins , (c'étoit le nom de la Maîtresse ,) de vouloir bien me dire la méthode dont elle se servoit pour faire de si aimables élèves. » Elle est simple , me dit cette » bonne femme ; je fais en sorte que » ces Demoiselles croient plutôt faire

» leur volonté que la mienne ; je les
 » porte au bien par l'attrait du bien
 » même , & sur-tout je tâche de ne
 » jamais perdre leur confiance. »
 Quelle différence , Amélie , de cette
 méthode à celles dont on se sert dans
 les Cloîtres , où le ton patelin des
 Maîtresses , leurs raisonnemens à perte
 de vue , & leurs prédications éternel-
 les , sur-tout les punitions insensées ,
 révoltent les mieux disposées , & gâ-
 tent les meilleurs caractères ; aussi
 presque toutes les élèves des Couvens
 prennent-elles ces lieux en aversion ,
 au lieu que dans les pensions condui-
 tes par des Maîtresses aussi sages , il
 n'est point une Pensionnaire qui ne se
 trouve aussi bien que dans la maison
 paternelle. D'ailleurs tous les instans
 de la journée sont employés si à pro-
 pos qu'il est impossible qu'elles aient
 le moindre ennui. Les grilles & les
 verroux ne leur offrent point l'idée
 d'une prison ; les divertissemens hon-
 nêtes , & les arts de pur agrément ,
 tiennent continuellement leur esprit
 dans la gaieté , & leurs corps lestes en
 déployant leurs graces.

N'est-ce point-là , Amélie , la mé-

thode qu'a suivie en t'élevant la plus vertueuse & la plus tendre des mères ? A l'âge où elle est , âge où les infirmités du corps influent presque toujours sur l'esprit & l'humeur , on voit briller la joie dans ses yeux lorsque ton pinceau léger lui présente les chefs-d'œuvres qu'il vient de tracer ; tu la ravis lorsque ta belle main tire les sons harmonieux de ta harpe ou de ton claveffin , sur-tout lorsque tu y joins la mélodie de ta voix. C'est qu'elle contemple son courage , c'est qu'elle moissonne avec alégresse la fleur qu'elle a cultivée.

SAINT PAUL.

Si le magnifique Edifice que je viens de visiter donnoit à tout le monde la satisfaction que je viens de goûter , je conseillerois à tous les Voyageurs de ne point manquer à en examiner les beautés , puisqu'elles viennent de faire la fortune de mon ami.

» Nous sommes désœuvrés aujourd'hui , Duval , lui disois-je ce matin , le temps est favorable pour la promenade , où irons-nous ? En vé-

88 LE VOYAGE FORCÉ.

» rité , répliqua-t-il , j'aurois souhaité
 » depuis long-temps de voir l'Eglise
 » de St. Paul ; nous avons vu une
 » partie des choses remarquables , &
 » nous n'avons point encore examiné
 » ce chef-d'œuvre d'Architecture. »
 Volontiers , mon ami. Et nous nous
 sommes rendus à la Cathédrale.

On peut dire que cet Edifice brille
 par lui-même ; il n'y a ni tableaux ni
 dorures , ni sculptures ; la majesté de
 son élévation , & la coupole qui le sur-
 monte annonce de loin la Maison de
 Dieu ; on n'y entend point cette mu-
 fique guerrière ou efféminée , qui di-
 vertit plus qu'elle n'excite la dévotion.
 Les sons solennels de l'orgue , joints
 à la psalmodie presque monotone ,
 mais harmonieuse , annoncent que l'on
 chante les louanges de l'Être suprême.
 Tu en as vu le plan & les différen-
 tes vues dans les estampes , Amélie ,
 il est inutile de t'en parler davantage ,
 j'en viens au bonheur de Duval.

Nous étions montés au faite de l'Édi-
 fice , autant pour en découvrir les beau-
 tés que pour examiner de là l'étendue
 de la ville de Londres. Duval , grand
 connoisseur , me faisoit remarquer
 tout

tout , & entrant dans les moindres détails , raisonna en homme de goût. Mon attention à l'écouter , & la sienne à m'instruire , nous empêcha de remarquer que deux hommes proprement vêtus s'étoient approchés de nous & lui prêtoient une oreille attentive. En nous tournant , nous les aperçûmes , & l'un d'eux nous pria en François corrompu de leur permettre de nous accompagner , pour jouir des observations de mon ami. Ce compliment le fit rougir ; le vrai savoir aime sans doute les louanges , mais elles pèsent quand elles sont données en face. Nous y répondîmes comme nous le devions. A notre sortie ils nous proposèrent de déjeuner ; c'est un repas dans ce pays , nous l'acceptâmes & nous gagnâmes un café voisin.

L'Etranger qui nous avoit parlé , après avoir long-temps conversé avec Duval , eut bien voulu le connoître plus particulièrement , il n'osoit en témoigner le désir à lui-même ; mais tandis que mon ami s'étoit absenté pour faire quelques emplettes dans le voisinage ; » Monsieur , me dit-il , par- » donnez ma curiosité , votre com-

90 LE VOYAGE FORCÉ.

» pagnon m'enchanté , je désirerois
 » être instruit plus particulièrement
 » de son état & de ses dispositions ;
 » n'attribuez cette curiosité à d'autre
 » motif que celui de lui être utile ,
 » s'il est en mon pouvoir de le faire.
 » J'ai oui quelques expressions qui
 » m'annoncent ses obligations envers
 » vous ; ce qui prouve qu'il n'est point
 » favorisé de la fortune : la mienne
 » est considérable dans ma patrie ,
 » il ne me manque qu'un ami aussi
 » instruit & du caractère du vôtre.
 » Vous serez offensé sans doute de....
 Point du tout , Monsieur , lui dis-je en
 l'interrompant , & le cœur transpor-
 té de joie d'une si belle perspective.
 » La personne que vous louez , est
 » aussi estimable qu'elle vous le paroît.
 » Je suis fâché seulement que ma for-
 » tune ne me mette point en état de lui
 » faire un sort aussi heureux qu'il le
 » mérite , & je serai ravi de lui voir
 » trouver en vous ce que je ne puis lui
 » donner. » Je lui fis alors un détail
 de la manière dont j'avois connu ce
 digne homme , en écartant seulement
 ce qui auroit pu lui en donner une
 idée médiocre , & tournant tout à son

avantage. L'Etranger voulut que nous ne nous séparassions plus de la journée, pout régler, disoit-il, les conditions. Duval nous rejoignit. Sans lui rien dire, nous montâmes tous en carrosse pour nous rendre dans Pall-Mall où l'Etranger logeoit. Tout nous annonça en entrant la noblesse & l'opulence; on nous servit à dîner. Bref, la proposition fut faite à Duval & acceptée, seulement, disoit-il, par la crainte de m'être plus long-temps à charge: que vous connoissez peu mon cœur, mon ami — c'est par la raison même que je le connois mon cher bienfaiteur. — De grace, Duval, ne vous servez point de telles expressions. Enfin, Amélie, je ne finirois plus si je te répétois tout ce que nos cœurs nous dictèrent en cette occasion.

Le nouveau patron de Duval est un Seigneur Rusien qui voyage pour s'instruire; celui qui l'accompagnoit est son fils, dont je pense que Duval fera le gouverneur, si l'amitié du père lui permet de s'en séparer jamais. Il a donné son blanc signé, afin de régler lui-même les conditions, & lorsque mon désintéressé compagnon l'a

92 LE VOYAGE FORCÉ.

assuré, en le lui remettant, qu'il s'en rapportoit entièrement à lui ; » prenez, Monsieur, prenez toujours ; je suis bien assuré de ne vous donner jamais aucun sujet de plainte ; mais vous ne me connoissez que d'aujourd'hui, & il peut arriver des événemens. Les hommes sont aussi inconstans que la fortune. » Duval partira dans quinze jours : je regretterai long-temps sa conversation agréable & instructive ; mais nous ne devons pas aimer nos amis pour notre seul intérêt : il a été résolu que pendant la quinzaine qui précédera son départ nous ne nous quitterons plus. Que ne puis-je, aimable Amélie, me voir aussi près du moment où ma bouche pourra t'exprimer combien je t'aime.

LA BANQUE.

Tu me l'avois dit souvent, belle Amélie, la bienfaisance nous rend chers ceux qui en sont les objets ; le départ de Duval m'a causé une vraie douleur, & son absence me cause de l'ennui. J'aurois cru qu'après avoir pu supporter la tienne, rien désormais

ne pouvoit m'affecter ; mais je sens que lorsqu'on a le cœur sensible , on éprouve des chagrins de plusieurs espèces. Nos adieux ont été tendres ; je sentoais mon cœur se fendre , mais je croyois que la réflexion adouciroit l'amertume où il étoit plongé ; la plaie saigne encore , & c'est pour la guérir que je cherche dans de nouveaux objets à en mitiger l'aigreur.

J'ai prié un de mes amis de me faire voir la Banque ; nous y avons été dans le moment que les Agioteurs jouent dans les fonds. Quel spectacle l'avidité ne présente-t-elle pas ! Des fortunes doublées ou diminuées de moitié dans un seul instant ; des mensonges politiques répandues dans les gazettes pour tromper les intéressés ; des Lettres supposées ; des discours prétendus venant du Bureau des affaires ; une foule d'Agioteurs dévorant des yeux les contrats d'une autre foule qui n'est pas moins avide de fourberies. Voilà ce que les Agioteurs des fonds ont d'abord présenté à mon esprit.

Ma seconde réflexion m'a offert une nation dont le crédit immense , & la probité attire la confiance de tout

94 LE VOYAGE FORCÉ.

l'univers. Chacun va porter ses richesses à un dépôt, dont tout l'Etat garantit la sûreté; l'or y abonde comme le sable que les flots amènent sur son rivage, & l'empressement de placer son argent est si grand, qu'on est obligé de le refuser. Il n'est donc point surprenant que ceux qui possèdent ce précieux métal, cherchent à s'en assurer la possession & en augmenter la masse, en achetant les contrats des autres, qu'un besoin actuel oblige de vendre à perte, ou qu'une crainte chimérique inquiète sur la diminution du produit.

Les trésors confiés à l'administration sont en sûreté du côté de la violence; mais il se passe peu d'années qu'ils ne conduisent au gibet, ou aux colonies, quelques-uns des Régisseurs. La construction des différens Bureaux est admirable, aussi-bien que la célérité & l'aisance avec lesquelles tout s'expédie. Jamais rien ne m'a donné une plus grande idée de la puissance Anglicane.

La Bourse n'est séparée de la Banque que par une rue assez étroite; j'avois oui vanter la beauté de la struc-

ture & la grandeur de cet Edifice ; j'ai été trompé dans mon attente , rien ne m'y a frappé que le nombre prodigieux de Négocians de toutes les Nations qui y abonde vers les deux heures après-midi : là se commencent les affaires qui vont se terminer dans les cafés disposés aux environs. La facilité avec laquelle chacun trouve ce qu'il demande est admirable ; il est rare qu'on retourne deux fois pour venir à bout de quelque dessein que l'on ait en fait de négoce.

Le Voyageur qui veut juger du commerce & des revenus de l'état, n'a qu'à visiter la Banque, la Bourse & la Douane : c'est dans ces trois endroits que je m'en suis formé une juste idée. Si tu me connoissois moins véridique, tu croirois que j'exagère quand je t'assure que le bâtiment où se perçoivent les droits sur les marchandises, ne peut être mieux comparé qu'à une ruche sur la fin du printemps ; les Marchands qui y arrivent de tout côté, ne ressemblent pas mal aux Abeilles qui apportent continuellement le suc des fleurs qu'elles ont été chercher dans les vergers & les prairies

96 LE VOYAGE FORCÉ.

éloignées. Sa situation près du Quai, où l'on décharge les marchandises, facilite aux Marchands les expéditions qu'ils vont y chercher, & aux Commis la visite qu'ils sont obligés de faire.

Tous les Négocians & les Marchands d'un certain ordre habitent la Cité, l'ancienne Ville, dont on voit encore les portes, & où ces trois ressources de l'Etat se trouvent établies. La partie occidentale de la Ville est le séjour de ce qu'on appelle Noblesse & Gentilshommes. Ce dernier titre n'est point une grace accordée par le Souverain ; tout homme qui possède un bien suffisant pour vivre sans exercer aucun commerce ni métier, est Gentilhomme, & ce beau nom est souvent prodigué à un vil Barbier qui a accumulé de grandes sommes par un trafic infame ou sordide.

SAINT JAMES.

Je t'ai déjà dit, chère Amélie, que le Palais du Roi ne répond pas à l'idée qu'on se forme d'un si grand Monarque ; il habite le Palais de la Reine,
&

& leurs Majestés ne traversent le Parc pour venir à celui de St. James, qu'à certain jour de Cour qu'on appelle *levée*, encore y restent-elles très-peu de temps. A l'heure nommée, presque toute la Noblesse se rend au Palais; les uns en carrosse, les autres en chaise-à-porteurs. Il n'est pas nécessaire d'être noble, même connu, pour être admis; un habit décent & une épée sont des passe-ports suffisans. Une assemblée nombreuse, presque sans distinction de rang, de qualité, d'âge ou de sexe, se forme dans une salle destinée à cet effet. Le Roi sort d'un appartement contigu, où il est supposé s'être habillé, entre au milieu du cercle qui se forme dans l'instant; Sa Majesté parle au premier venu de sa connoissance de la pluie & du beau temps, à un autre de la chasse au Renard, au troisième d'autres lieux communs; & se retire après avoir passé ainsi quelques minutes, & reçu les placets qui lui sont présentés: la Reine en fait autant, & l'assemblée se disperse.

Si la garde des Rois est placée à l'entrée de leurs Palais pour leur sûreté

personnelle, ou inspirer du respect, il faut convenir que les troupes qui environnent ceux du Roi de la grande Bretagne, ne remplissent ni l'un ni l'autre de ces objets : elles semblent plutôt être-là placées pour une vaine parade, ou annoncer que c'est là la résidence du Souverain, qu'on auroit peine à distinguer à d'autres marques. Les sentinelles placées aux portes & dans toutes les avenues, ne peuvent arrêter le dernier du peuple qui voudroit pénétrer dans l'intérieur ; on est obligé de fermer les portes ; souvent même on voit aux prises un Savetier qui veut l'ouvrir & un Grenadier qui s'y oppose, en y appuyant ses larges épaules : ses armes sont des instrumens dont il n'oseroit se servir contre la plus vile populace.

Dernièrement le Roi voulant se rendre au Parlement, on avoit placé le carrosse d'Etat dans la grande cour où S. M. monte ordinairement. Les sentinelles se tenoient à l'entrée des avenues, pour écarter la foule ; les Gardes à cheval rangés devant la porte, ouvroient un espace pour le passage du carrosse. Tout-à-coup

un Echevin de la Cité se présente majestueusement pour entrer ; la sentinelle le pria poliment de se retirer , en lui disant que le Roi alloit sortir , & qu'il couroit risque d'être écrasé par les voitures , ou foulé aux pieds par les chevaux. » Eh que m'importe ton » Roi , tes carrosses & tes chevaux , » maraud , répliqua l'orgueilleux *Alder-* » *derman* * , je veux entrer moi. Je » viens à peine tous les mois prendre » l'air au Parc , & l'on veut m'en interdire l'entrée ; parbleu tu me la » donnes belle , coquin. Et que seroit- » ce donc si j'y venois tous les jours ? » Il te convient bien morbleu de m'arrêter , toi qui sans moi n'aurois ni » pain ni habillement. » L'Officier de Garde , témoin de ce débat , fit signe au Soldat de le repousser. Celui-ci déjà irrité des invectives dont on l'avoit accablé , d'un coup de crosse dans l'estomac étendit M. l'Alderman tout de son long sur le pavé , d'où sa volumineuse rotondité eut bien de la peine à se relever. Furieux de voir sa perruque dérangée , & sa respectable gra-

* Echevin.

400 LE VOYAGE FORCÉ.

vité en désordre, il alloit se jeter sur
 la sentinelle ; mais la crainte d'un
 second coup, qu'il voyoit diriger au
 même endroit où le premier l'avoit
 si malheureusement atteint, réprima
 sa pétulance : il monte de ce pas dans
 le Corps-de-Garde de l'Officier, & lui
 commande, plutôt qu'il ne le prie, de
 faire punir l'insolent qui a osé le frap-
 per. L'Officier, à qui rien n'étoit échappé
 de cette scène, & qui se rappelloit encore
 la culbute comique du massif Alderman,
 le voyant devant lui avec une tête demi-
 chauve, sa perruque d'une main, sa
 canne & son chapeau de l'autre, ne
 put, malgré tous les efforts qu'il fit
 pour retenir son sérieux, s'empêcher
 d'éclater de rire. A cette sortie, le
 Magistrat ne put retenir sa fureur ; il
 tint à l'Officier les propos les plus
 injurieux, & en vint jusqu'aux me-
 naces. Celui-ci n'étoit guères patient,
 & il eut fallu l'être beaucoup, pour
 souffrir une pareille incartade : il pria
 l'Alderman de sortir, & voyant qu'il
 continuoit à l'insulter sans se rendre
 à ses prières, il le jeta du haut en
 bas de l'escalier. La populace étoit
 accourue : l'Alderman relevé montra

ses blessures & prit des témoins ; poursuivit l'Officier en justice , & le fit condamner à une somme considérable pour dommages & intérêts. Que penses-tu de cette scène , Amélie ? Le Militaire même à la porte du Souverain n'est-il pas bien respecté ? Et l'appareil de la souveraineté n'est-il pas fort imposant ?

Ce que l'on appelle ici aller à la Cour , c'est s'habiller avec plus de magnificence que de goût ; se tenir debout pendant une heure ou deux au milieu d'une grande salle ; écouter des propos fades , dissimulés , ou indifférens , & retourner chez soi comme on en est venu pour discourir de la figure que M^r lord tel , ou M^{lady} telle , ont faite dans l'assemblée ; de ce que le Roi a dit au Duc A. ou au Lieutenant B. Enfin , s'épuiser en conjectures fausses ou vuides de sens commun.

Il n'est peut-être pas de Souverain en Europe qui vive avec moins d'éclat que le Roi d'Angleterre. Toute sa Maison se soutient comme & où elle peut , avec les appointemens qu'il lui accorde. Pour lui , retiré dans le Palais de son épouse , il n'en sort que

202 LE VOYAGE FORCÉ.

pour faire une promenade à cheval , suivi seulement de deux ou trois Lords & huit Dragons légers. Son cortège n'est pas plus nombreux , lorsque dans un Phaéton qu'il conduit lui-même , il va faire un tour à *Kinsington* , *Hamptoncourt* , ou quelque autre Maison Royale. Il vit en bon père de famille avec la Reine , & les Princes & Princesses ses enfans , à l'éducation desquels leurs Majestés président elles-mêmes : on a vu souvent la Reine se montrer à un balcon entourée des neuf aînés ; spectacle attendrissant & respectable qui ne manque jamais de toucher le cœur de ceux qui les contemplent. Sa table & sa manière de vivre (& je tiens ceci de bonne autorité ,) ne diffère pas de celle d'un riche bourgeois de Londres. Lorsqu'il traverse le Parc pour se rendre à St. James , deux valets de pied avec leurs épées & six Hallebardiers environnent sa chaise-à-porteurs aussi-bien que celle de la Reine.

Tout l'appareil de la majesté est réservé pour les jours où le Roi va au Parlement ; il est précédé d'une partie de ses Gardes à cheval. Son car-

rosse d'Etat , plus magnifique qu'élégant , est attelé de huit chevaux blanc de lait , que huit Palfreniers en botte & à pied tiennent par la bride , outre le Cocher & le Postillon. Deux Seigneurs de la Cour , qui sont ordinairement le grand Chambellan & le grand Ecuyer , l'accompagnent , & un seul carrosse où sont quelques autres personnes de sa suite , le suit à une certaine distance.

Toute la Maison Militaire du Roi de la grande Bretagne consiste en 200 hommes de Cavalerie & autant de Grenadiers à cheval : les premiers achètent leur poste 150 livres sterlings , & l'on ne fait aucune Enquête sur leurs familles. Pour être Grenadier à cheval il suffit d'être bel homme & d'avoir des protections ; cependant les commissions pour les Officiers sont hors de prix , & ceux qui en sont pourvus , sont exposés à de grandes dépenses , occasionées par leur résidence dans la capitale , aussi sont-ils presque tous des gens de famille , & possesseurs de grandes fortunes. L'Infanterie consiste en sept Bataillons en trois Régimens ; tout ce qu'on peut en dire , c'est que

ce sont des colosses mal ajustés, la plupart dignes de servir sur les galères. Les Officiers cependant sont presque tous des personnes distinguées par leur fortune ou leur qualité.

Le Monarque Anglois a une physionomie avantageuse, un air majestueux & imposant, sur-tout lorsqu'il prononce une harangue dans la Chambre des Pairs. Outre les qualités d'un vrai citoyen, on lui donne celles d'un Roi tel qu'il le faut à cette nation fantasque; beaucoup de fermeté & de résolution tempérées par la justice & l'humanité: il est réellement bel homme, & je souhaiterois seulement qu'il eût les jambes de sa nation. Quant à la Reine, sans être belle, la douceur, la bonté répandue dans tous ses traits, lui attire tous les cœurs, aussi ses sujets l'aiment-ils à l'adoration; il semble que l'amour plutôt que la politique ait uni ces illustres époux. Une postérité nombreuse est le fruit de leur tendresse réciproque. Elle est toujours enceinte, & à peine a-t-elle donné un Prince ou une Princesse à l'Etat, qu'on annonce une nouvelle grossesse. Malgré le penchant de la

nation pour la satire qui ne respecte pas même la majesté du Trône, jamais aucun satyrique n'a osé jusqu'ici se permettre contre cette aimable Princesse le moindre trait de ridicule ; preuve certaine qu'elle fait captiver les affections de ces ames féroces.

Toute la famille Royale porte l'humanité à un degré éminent. Le jeune Prince de Galles apprit un jour qu'un honnête Ministre qui avoit enrichi la république des Lettres de plusieurs ouvrages utiles, venoit de mourir & laissoit une femme & quatre enfans dans la dernière des misères : Que ne suis-je riche ! s'écrie tout d'un coup ce jeune Prince, j'aurois bientôt fait un fort heureux à une famille si digne & si respectable. Le Roi son père, touché jusqu'au fond de l'ame, fait porter cinq cens guinées à sa veuve, lui assigne cinquante livres sterling de pension pour l'aider à soutenir sa famille. La première somme lui sert à commencer un pensionnat pour les jeunes Demoiselles à Chelsea, & c'est précisément la vertueuse Mère *Hawkins* que j'avois eu le plaisir de voir, il y a trois mois, & dont je t'ai parlé dans une de mes Lettres.

106 LE VOYAGE FORCÉ.

Le célèbre * *Hogarth* meurt, & comme presque tous les grands génies, laisse une famille sans ressource. » Il » m'a quelquefois offensé, dit le Roi, » mais c'est un grand homme, je » voudrois en avoir deux cens comme » lui à pardonner dans mes Royau- » mes. Une pension est assignée à la veuve, & les Libellistes ** ne manquent pas d'attribuer cette générosité à la crainte que le Monarque avoit de voir distribuer dans le public les peintures mordantes de cet Artiste. Le Monarque bienfaisant en permet la vente. Quelle confusion pour la sagacité de ces guêpes !

L'ÉLECTION.

L'Anglois se donne de pleine autorité le nom de Romain, ou prétend avoir le caractère de ces anciens Maîtres du monde. Ils ne peuvent s'arroger ce titre sans nous laisser un équivalent, & en conséquence ils nous attribuent le caractère des

* Peintre ingénieux & satyrique.

** Je ne fais si cette expression est permise.

Grecs que nous ne leur demandons pas, & dont nous nous soucions fort peu. Les Grecs ont été conquérans avant les Romains; ils ont été vaincus par ces derniers; nous avons été conquérans; nos Rois ont possédé de vastes Empires, mais jamais les Anglois ne les en ont privés, au contraire, nous leur avons ôté les Provinces qu'ils tenoient à titre de Fief de la Couronne de France.

Sans entrer dans les discussions de cette espèce, je vais seulement m'attacher à faire sentir le droit qu'ils ont à la fastueuse comparaison qu'ils font de leur caractère à celui du peuple Roi.

Si les Candidats, chez les Romains achetoient le suffrage de leurs concitoyens pour parvenir aux charges, je suis sûr que c'étoit d'une manière plus noble que celles que les Anglois emploient pour obtenir séance dans le Parlement. Tu fais, chère Amélie, que chaque sept années révolues, chaque Bourgade, chaque Ville, chaque Province qui a le droit de nommer un député, donne ses suffrages pour continuer celui qui les représente, ou

108 LE VOYAGE FORCÉ.

en nommer un autre. Outre ces élections générales il y en a de particulières ; comme quand un Membre accepte un emploi de la Cour , ou qu'il vient à payer le tribut à la nature. C'est à une de ces élections que je viens d'assister.

Tous ceux qui ont droit de suffrage s'attendent à une récompense proportionnée au rang qu'ils tiennent dans la communauté au nombre des voix dont ils peuvent disposer , & à l'opulence du Candidat , s'il y en a plusieurs , comme il est arrivé ici , souvent ils reçoivent des marques de la générosité de tous. Les partis se forment suivant l'intérêt , le penchant ou le caprice : des flots de Vin , de Bière & de Punch coulent dans les Cabarets aux dépens des Candidats ; les Billets de banque se distribuent aux femmes , tandis que les hommes s'enivrent. Des dix , douze , des cinquante mille livres se dépensent dans ces sortes de manége , & quelquefois pour voir un rival plus prodigue préféré aux talens , aux vertus , au zèle & la capacité. C'est ce qui arriva à l'honnête Mr. H. mon ami , que j'accom-

pagnai, & à qui l'on donnoit des espérances presque certaines de réussir. Peu d'hommes étoient plus capables que lui d'exercer ce noble emploi; cependant après avoir sacrifié gaïement un millier de guinées, il se vit démonter par un certain Sir G. L. nouvellement arrivé des Indes Orientales, & qui ne savoit comment dissiper dans sa patrie, les trésors qu'il avoit accumulés par ses entorsions, & sa barbarie dans les emplois qu'il occupoit pour la compagnie des Indes.

Quelle manie porte les Anglois à dépenser des sommes si considérables, pour un poste précaire, qui ne présente d'abord que des peines, & dont les prérogatives sont si peu de chose? En effet, elles se bornent à ne pouvoir être arrêté pour dettes pendant les sessions, & écrire par toute l'Angleterre, & en recevoir des réponses sans payer de port de Lettres. Un si foible avantage comparé à l'obligation où le Député se trouve de résider à Londres pendant tout le temps des séances, ce qui lui occasionne sans doute un surcroît de dépense, à la gêne d'avoir toujours la porte

110 LE VOYAGE FORCÉ.

ouverte à ses constituans , & à être sans cesse accablé de leurs Requêtes , rendroit leur folie du dernier ridicule , si l'on ne savoit que l'entrée de la Chambre basse , est la porte des faveurs. Chaque Député peut voter pour ou contre la Cour ; la manière de s'attirer les faveurs du ministère , c'est de prendre le premier parti : on vous ferme la bouche avec une clef d'or , ou l'on vous envoie en exil dans un bon Gouvernement ; votre fils est Ecclésiastique , on lui donne un Evêché de peur qu'il ne se sanctifie dans le bas étage de la Hiérarchie : Vous en avez un autre Capitaine , on le fera Colonel afin que son courage l'exposant plutôt dans ce poste supérieur , il périsse avant de pouvoir suc- cer ces sentimens populaires que vous lui inspirez.

Il faut cependant avouer qu'il y a des zélés patriotes , qui n'ont d'autre ambition que de servir utilement leur patrie ; mais les adorations (& le terme n'est pas trop fort) d'un peuple d'enthousiastes les dédommagent des faveurs qu'ils dédaignent. Un sourire de la patrie , dit Blanford à Nelson , chez

LE VOYAGE FORCÉ. III

l'ingénieux Marmontel , vaut mieux que les faveurs des Rois. Ce sentiment est pris à la lettre par quantité de bons Anglois qui voudroient faire renaître la fermeté & l'héroïsme de leurs ancêtres. Ce qu'il y a de surprenant , c'est que la Cour ne les en estime pas moins. Beaucoup occupent des emplois honorables dans les armées & des charges éminentes dans la judicature , & ne laissent point de s'opposer de toutes leurs forces aux mesures arbitraires des Ministres , qui se voient journellement exposés à leurs reproches de vive voix & par écrit ; mais ce sont les cris impuissans d'une Cigale , étouffés par le bêlement des Moutons. Le parti de la Cour est toujours le plus puissant , la majorité est toujours du côté du dispensateur des graces ; on en a vu l'exemple dans l'affaire du fameux Wilkes. Toujours persécuté par le ministère , qui le déteste , & toujours favorisé du peuple qui l'encourage , quoiqu'il connoisse son mauvais caractère & l'irrégularité de ses mœurs.

On a peine à se persuader que Wilkes , après les persécutions qu'il a essuyées , ose encore se roidir contre les diffi-

112 LE VOYAGE FORCÉ.

cultés qu'il a à surmonter toutes les fois qu'il se présente pour Candidat de quelque emploi dépendant du peuple, il saisit toutes les occasions qui se présentent d'insulter au ministère qui l'opprime. On a vu cet homme, qu'on appelleroit ailleurs un séditieux, se présenter à la fenêtre pour recevoir les acclamations publiques, tandis que son Souverain alloit au Sénat de la nation donner son assent Royal au bell qui l'excluoit de cette auguste assemblée; peu de citoyens ont comme lui su captiver la faveur du peuple & la conserver si long-temps; il est vrai qu'elle est beaucoup ralentie, mais il a toujours des partisans, en grand nombre, qui le soutiennent dans ses entreprises, & fournissent abondamment de quoi réparer le naufrage de sa fortune.

*LA FLOTTE. **

Quoi ! la famille de d'Erbigny ne fait aucune poursuite ; on ne parle point

* C'est le nom d'une Prison que je n'ai pu nommer autrement : le nom Anglois est *The Fleet*,

point de notre combat ? Amélie ,
Amélie , ne te trompes-tu point. Ah
de grace ne fais pas croître mes es-
pérances pour les voir tout-à-coup
s'évanouir. Seroit-il possible que cette
famille fût insensible à la perte d'un
jeune homme si accompli , & qui fai-
soit toutes ses espérances. Que je crains ,
ma chère Amélie , qu'elle ne tienne sa
vengeance secrète que pour la faire
éclater avec plus de certitude & de
sévérité. Gardes-toi fille trop sincère
de la dissimulation des hommes ; ils
n'affectent de paroître tranquilles que
pour porter plus infailliblement le coup
mortel qu'ils nous préparent. Mais
tu t'es informée , tu fais de bonne part
que le père fait notre combat , & qu'il
n'a fait aucune démarche pour attirer
sur moi la rigueur des Ordonnances ?
Généreux vieillard ! Que ne puis-je
d'une partie de mon sang réparer la
perte que je t'ai causée ; que ne puis-je
guérir la plaie que j'ai fait à ton cœur
paternel ; tu as perdu un fils de la
plus belle espérance , moi j'ai perdu
avec mon ami l'espérance de posséder
jamais ce qui constitue ma félicité ,
celle de jamais revoir ma patrie ;

112 LE VOYAGE FORCÉ.

cultés qu'il a à surmonter toutes les fois qu'il se présente pour Candidat de quelque emploi dépendant du peuple, il saisit toutes les occasions qui se présentent d'insulter au ministère qui l'opprime. On a vu cet homme, qu'on appelleroit ailleurs un séditieux, se présenter à la fenêtre pour recevoir les acclamations publiques, tandis que son Souverain alloit au Sénat de la nation donner son assent Royal au bell qui l'excluoit de cette auguste assemblée; peu de citoyens ont comme lui su captiver la faveur du peuple & la conserver si long-temps; il est vrai qu'elle est beaucoup ralentie, mais il a toujours des partisans, en grand nombre, qui le soutiennent dans ses entreprises, & fournissent abondamment de quoi réparer le naufrage de sa fortune.

*LA FLOTTE. **

Quoi ! la famille de d'Erbigny ne fait aucune poursuite ; on ne parle point

* C'est le nom d'une Prison que je n'ai pu nommer autrement : le nom Anglois est *The Fleet*.

point de notre combat ? Amélie ,
Amélie, ne te trompes-tu point. Ah
de grace ne fais pas croître mes es-
pérances pour les voir tout-à-coup
s'évanouir. Seroit-il possible que cette
famille fût insensible à la perte d'un
jeune homme si accompli, & qui fai-
soit toutes ses espérances. Que je crains,
ma chère Amélie, qu'elle ne tienne sa
vengeance secrète que pour la faire
éclater avec plus de certitude & de
sévérité. Gardes-toi fille trop sincère
de la dissimulation des hommes ; ils
n'affectent de paroître tranquilles que
pour porter plus infailiblement le coup
mortel qu'ils nous préparent. Mais
tu t'es informée, tu fais de bonne part
que le père fait notre combat, & qu'il
n'a fait aucune démarche pour attirer
sur moi la rigueur des Ordonnances ?
Généreux vieillard ! Que ne puis-je
d'une partie de mon sang réparer la
perte que je t'ai causée ; que ne puis-je
guérir la plaie que j'ai fait à ton cœur
paternel ; tu as perdu un fils de la
plus belle espérance, moi j'ai perdu
avec mon ami l'espérance de posséder
jamais ce qui constitue ma félicité,
celle de jamais revoir ma patrie ;

114 LE VOYAGE FORCÉ!

ajoutez à ce malheur le regret que me cause ma victoire funeste, & tu verras que tu n'es pas le plus malheureux.

On me remit hier en entrant chez moi le Billet suivant.

» Depuis long-temps je fais que
» vous êtes en Angleterre; mais les
» défenses d'une lois m'ont empêché
» d'aller vous embrasser. Je vous con-
» nois assez généreux pour oublier
» mon procédé & ne faire attention
» qu'au malheur qui m'accable; je
» suis arrêté pour dettes & menacé
» de subir ici le sort destiné à ceux
» qui se trouvent dépourvus de res-
» sources, si vous ne vous hâtez de
» secourir le malheureux C. Q. »

Quoi! le Comte de Q. ici & en prison, m'écriai-je! vite un carrosse, que je vole à son secours. Ma diligence fut inutile, les portes de la prison étoient fermées, & jamais on n'y admet personne à l'heure que j'en demandai l'entrée. Je revins tristement chez moi, je ne pus dormir de toute la nuit, & ce matin je n'ai pas plutôt vu le jour paroître que j'ai volé à la prison. On m'a montré le pauvre Comte parmi le tas d'infortunés qui

LE VOYAGE FORCÉ. 115

n'ont pas de quoi payer un lit ; j'aurois eu peine à le reconnoître s'il n'étoit venu se jeter à mon cou.... Courage, mon ami, ne te laisses point abattre à la mauvaise fortune, sois sûr que je n'épargnerai rien pour te tirer d'ici, ou au moins pour adoucir la rigueur de ta captivité. — Je n'en suis que trop convaincu, répliqua le Comte. Oh mon cher Baron me pardonneras-tu ma négligence, mon injustice ? Que je suis coupable. — Il n'est point actuellement question d'excuses, mon ami, parlons d'affaires ; retirons-nous à l'écart, & informe-moi de tout ce qui te regarde. Dans ces maisons d'horreur, on trouve pour de l'argent tous les adoucissmens possibles à la liberté près : je demandai à déjeûner ; le pauvre Comte peu accoutumé à manger le pain du Roi, ou plutôt celui des Créanciers n'avoit pas mangé de trente-six heures. Je venois lui apporter de la consolation, l'appétit lui revint ; quand il eut réparé ses forces, il commença le récit de son aventure.

» Il y a trois mois que je suis à Londres, où je n'étois conduit que

116 LE VOYAGE FORCÉ.

par la seule curiosité. A mon arrivée on me procura un logement dans Pultney Street : il y avoit vis-à-vis de chez moi une maison d'assez belle apparence , occupée par une Dame Françoisise qui se faisoit appeller la Duchesse de P.... La Duchesse de P.... m'écriai-je , oui mon ami , répondit le Comte , je fais que tu la connois ; mais de grace ne suspends point mon récit , réserve tes questions si tu en as à me faire jusqu'à la fin de mon aventure , & je te promets d'y satisfaire avec exactitude.

Tu fais que la timidité ne fût jamais mon foible ; je lui fis demander la permission de lui rendre mes devoirs ; on répondit que je serois le bien venu. Bref , nous liâmes ensemble le commerce le plus intime , j'étois de toutes ses parties ; elle me fit connoître beaucoup de Dames avec qui elle étoit très-familière ; on jouoit gros jeu , & quoique rarement la fortune me fût favorable , je pensois moins à mes pertes qu'au bonheur d'être aimé d'une personne si accomplie , & qui me donnoit tous les jours des preuves de l'amour le plus tendre. Nous te

vîmes un jour au Parc, j'allois la quitter pour te joindre & t'embrasser.
» Où allez-vous, me dit-elle? Joindre ce Cavalier qui se promène à
» côté de nous, c'est mon meilleur
» ami, le Baron de ***. Si vous
» m'aimez, Comte, vous resterez ici,
» votre ami est le plus cruel de mes
» ennemis; j'en ai souffert mille mortifications, que je vous détaillerai
» à loisir. En un mot, optez entre
» lui & moi. Si vous le voyez, il ne
» m'est plus possible de vous recevoir
» chez moi: j'en ferai au désespoir,
» continua-t-elle, mais c'est une résolution formée; vous ne m'avez
» jamais connu injuste, ni capricieuse,
» croyez que sans de fortes raisons
» je ne prendrois point un parti si
» violent.— » Malgré le désir que
j'avois de t'embrasser, il fallut obéir,
me promettant bien de chercher les occasions de te rencontrer, & te demander quel procédé de ta part, t'avoit attiré une haine si implacable.—
Depuis ce temps elle s'est tellement emparé de moi, qu'elle m'a fait quitter mon logement pour prendre un appartement dans le sien, & sous pré-

texte de m'amuser , ou de ne pouvoir se séparer un instant de moi , je n'osois faire un pas sans elle : cependant cette gêne commençoit à me peser , les premiers traits de ma passion étoient émouffés , & la conduite de mon tyran commençoit à me deffiller les yeux ; mes dépenses pour ses plaifirs , mes pertes journalières , & les présens qu'elle exigeoit de moi sans paroître même les désirer , tout cela , dis-je , m'avoit considérablement endetté ; le Banquier sur qui j'avois une Lettre de crédit , ne vouloit plus rien avancer que je ne l'eusse préalablement fait rembourser de ses avances. Mon père mécontent de ma prodigalité , me reprochoit dans toutes ses Lettres la dépense excessive que je faisois ; il liquida à Paris les sommes dues à mon Banquier , mais il lui défendit de m'avancer dorénavant au delà des sommes portées par ma Lettre de crédit. Pour comble d'infortune , la Duchesse seignant être dans un embarras extrême , me pria d'être sa caution pour une somme de deux cens livres sterling qu'elle devoit à son marchand de vin ; je n'eus point de dé fiance

encore , parce que la comptant en procès avec son époux , je m'imaginois qu'il ne lui étoit pas facile de faire venir de l'argent , & je ne doutois pas qu'elle ne me remboursât lorsqu'elle auroit reçu ses remises qu'elle attendoit , disoit-elle , tous les jours.

Il y a huit jours que sortant pour aller faire un tour de Parc , un Officier de Justice me présenta un ordre de m'arrêter ou de payer dans l'instant la somme de trois cens livres sterling , à la Requête du Propriétaire de la maison que j'occupois , du Marchand de Vin , & d'une Marchande de Mode dans Javislok-Streel. Je rentrai pour demander raison de ce procédé , & trouver quelque moyen d'éviter cette cruelle avanie ; mais ma dulcinée qui s'attendoit sans doute à pareille scène , n'étoit point chez elle ; il fallut donc suivre le silencieux * Bailli qui me conduisit chez lui. J'eus bientôt dépensé le peu d'argent que j'avois sur moi ; mon aveuglement fut porté au point d'espérer , que si la Duchesse savoit où j'étois elle ne

* Huissier.

120 LE VOYAGE FORCÉ.

manqueroit point de remuer le ciel & la terre pour ma délivrance. Je pris donc le parti de lui écrire ; mais le messager que j'y envoyai m'apporta les nouvelles les plus sinistres. La maison , me dit-il , où logeoit la Duchesse , étoit garnie , aucun meuble ne lui appartenoit ; elle en est sortie avec tout ce qui lui appartient , le jour où vous avez été arrêté ; elle a emporté jusques vos effets , & il ne vous reste plus un chaufson. Pour ce qui vous regarde , Monsieur , vous avez l'honneur d'être son mari , elle en a prêté ferment , & vous payerez pour elle , c'est la Loi. Et mon Domestique , qu'est-il devenu ?— L'Hôte m'a dit qu'il étoit venu plusieurs fois pour savoir de vos nouvelles , qu'il cherche par-tout l'Aventurière , & qu'il fait toutes les perquisitions possibles pour savoir le lieu de votre détention : j'ai laissé votre adresse , & j'espère que vous le verrez ce soir. Cet homme m'informa de plus ce que je soupçonnois déjà , que la prétendue Duchesse étoit une Marchande de Modes de Bruxelles qui s'étoit donnée pour Comtesse , Marquise , &c. en autant de
quartiers

LE VOYAGE FORCÉ. 171

quartiers de la Ville qu'elle avoit habitée en différentes époques, & qu'elle avoit ruiné quantité de jeunes gens qui s'étoient laissé éblouir par ses manières engageantes & ses titres fastueux, ou qui s'étoient laissé attendrir au récit de ses infortunes supposées.

Le Bailli voyant à ma petite dépense que je n'avois plus de quoi fournir long-temps à ma nourriture, m'a notifié qu'il falloit donner des sûretés ou aller en prison. Je me suis soumis à ma destinée : j'ai un valet zélé & intrigant qui vint hier me voir ; je lui ai recommandé de s'informer de ton domicile ; heureusement il a trouvé la Fleur & lui a remis le billet que tu as reçu sans doute : voilà mon ami ce que tu désirois savoir ; je n'ai pas besoin de te dire ce que j'ai souffert ici, tes yeux en ont été témoins.

Il étoit facile de prouver la fausseté du mariage du Comte, par conséquent une partie de la dette pour laquelle il étoit détenu se trouvoit déjà liquidée ; il n'en étoit pas de même de celle pour laquelle il avoit signé ; je comptois assez sur la tendresse de son père pour ne rien craindre en la satis-

L

122 LE VOYAGE FORCÉ.

faisant moi-même ; & quand même j'aurois su la perdre , peut-on placer son argent à plus haut intérêt qu'en soulageant un ami malheureux ? Je fis mes diligences , & dans trois jours je lui fis ouvrir les portes.

Pendant les différentes visites que je fis au Comte dans ce lieu d'horreur , j'eus l'occasion d'exercer mon esprit spéculatif. Les objets qui se présentoient , m'en offroient une ample matière : je m'y livrois d'autant plus volontiers que c'étoit un spectacle nouveau pour moi. J'en ferai la matière d'une autre Lettre.

LA FLOTTE.

Que nous sommes foibles , sensible Amélie , puisque malgré toute la sagesse dont nous nous vantons , nous ne pouvons trouver de moyens pour restreindre la prodigalité , ou tenir l'avidité dans de justes bornes. Nous confondons l'imprudence avec l'infortune , la fourberie avec la probité , & l'activité avec la négligence. Combien d'exemples n'ai-je pas vu de cette vérité dans le peu de momens que j'ai

passé à la Flotte. J'ai vu de malheureux pères chargés d'une famille nombreuse privés de leur liberté, réduits pour une somme modique aux affronts, aux rebuts, couverts de haillons, n'ayant pour lit que l'humidité d'un affreux galetas, & pour nourriture que le pain & l'eau que leurs créanciers leur accordoient, encore à regret. J'ai vu des Négocians dont l'adresse fatale avoit ruiné mille honnêtes gens, jouir au milieu des malheureux qu'ils avoient accablés, de l'aisance la plus voluptueuse. J'ai vu la femme de l'honnête infortuné suivie des fruits d'un amour vertueux, venir dans la prison consoler la victime de l'amour paternel. J'ai vu d'audacieuses femmes du bel air, apporter aux ministres de leurs fraudes la récompense de leur pernicieuse sagacité. J'ai vu l'indigence calomniée, couverte de l'opprobre où un injuste & cruel préjugé la condamne, souffrir avec résignation les maux les plus insupportables; j'ai vu au contraire l'intrigant *Cautuleux*, ne regretter dans sa captivité que le pouvoir d'exercer encore son art diabolique. J'ai vu enfin, le vice effréné

124 LE VOYAGE FORCÉ.

porter l'effronterie jusqu'à déconcerter les témoins, mêmes les victimes de ses dérèglemens, dont la vue seule devoit l'anéantir, tandis que des cœurs formés pour être les modèles de l'humanité s'humilioient devant les ames cruelles que la défiance ou l'orgueil excitoient à verser le fiel sur leurs jours malheureux.

Ah ! chère & sensible Amélie ! ce pays si brillant au premier aspect, examiné avec plus d'attention, est le séjour de l'injustice & de la beauté. La divinité qu'on y adore est l'intérêt ; tout autre sentiment est sacrifié à l'or, ou à l'espérance de le posséder. J'avoue qu'il y a des frippons indignes de toute commisération ; mais l'honnête-homme doit-il être confondu avec le coquin, seulement parce que son indigence le met dans l'impuissance de remplir ses engagemens.

J'étois un jour chez Milord P—m. Un Domestique apporte une Lettre ; il la lit. — » Je ne lui ferai pas grace » d'un denier, s'écria Milord, & je le » tiendrai en prison jusqu'à ce que je » sois payé.... Tenez, Monsieur, me » dit-il, avez-vous en France d'aussi

» bons Fermiers ? » Il me jette la Let-
 tre avec une espèce de dépit ; le style
 en étoit pathétique , & chaque expres-
 sion sembloit partir du cœur. — » Com-
 » ment , Milord ? Vous détenez un
 » père pour la somme de quinze li-
 » vres sterlings , vous réduisez sa fa-
 » mille à la mendicité , vous lui ôtez
 » même le pouvoir de vous satisfai-
 » re , tandis que vous donneriez peut-
 » être le double pour récompenser
 » un homme qui n'auroit pour tout
 » mérite que le vil avantage de vous
 » plaire en vous flattant ? » Mais ,
 Monsieur..... votre réflexion est sé-
 vère..... Que voulez-vous que je fasse ?
 Je paie des sommes immenses à l'Etat
 pour la taxe imposée sur les biens ;
 j'ai loué à ce gueux qui m'écrit , une
 maison qu'il a occupé pendant trois
 ans sans me donner un denier , il n'y
 avoit pas pour un sol d'effets par les-
 quels je pusse recouvrer mon paiement ;
 la Paroisse même a été obligée de se
 charger de sa famille déguenillée ; ce-
 pendant il ne se passoit pas de jour où
 ce gueux n'allât vuider sa bole de six
 sols dans un café pour lire tous les
 papiers publics. Que ne travailloit-il ?

il eut pu me payer & fournir aux besoins de sa famille. — Je ne répondis rien à cette apologie ; — je pris mes informations : j'appris qu'effectivement cet homme étoit oisif en cherchant par-tout de l'occupation ; que pourvu de talens utiles, & d'une probité reconnue, l'extérieur seul de sa pauvreté lui fermoit l'entrée de toutes les maisons où il eut pu trouver de l'appui : tout le monde étoit convaincu de ses talens & de sa probité ; mais les égards qu'on devoit, ou qu'on croyoit devoir à quelques calomniateurs, empêchoient tout le monde de lui tendre la main. — Rendez à cet homme, dis-je à Milord, la liberté que vous lui avez ôtée, donnez-lui votre protection, donnez-lui de quoi paroître avec décence, & vous verrez qu'outre le plaisir d'avoir fait le bonheur d'une honnête famille, plaisir digne d'une belle ame, & le plus délicieux de tous ceux qu'elle peut goûter, vous serez payé de ce qui vous est dû, & vos bienfaits vous attacheront une ame reconnoissante qui sera prêt à sacrifier pour vous la vie qu'il tiendra de votre bienfaisance. Milord écouta mon con-

feil, le suivit, & me remercia bientôt après de le lui avoir donné.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que l'abus des Loix seul, peut ici éviter la peine qu'elles prononcent. On ne respecte pas même ce qu'il y a de plus sacré pour commettre impunément l'injustice. Un mari mourant laisse une femme à la tête d'un commerce auquel son exactitude & sa probité ont assuré de la confiance. L'épouse oublie bientôt celui qui la mis dans l'abondance, pour en jouir avec liberté; sa négligence ou l'infidélité de ses Commis qui en est la source, dérange ses affaires, elle se voit menacée par ses créanciers; que fait-elle? Les Loix défendent d'emprisonner une femme mariée; elle n'est point dans cet heureuse situation, il faut s'y mettre, & conserver son aisance & sa liberté. Pour concilier toutes ces vues, on trouve un misérable, qui pour quelques guinées joue dans cette comédie le rôle qui lui a été prescrit: un Prêtre renfermé pour dette à la Flotte, donne à ces tendres amans la bénédiction nuptiale, moyennant certains honoraires; l'époux n'a garde de se pré-

valoir de ses droits, crainte d'aller tenir compagnie à celui qui a fait une si belle union. Débiteur sans avoir contracté, il s'absente; n'ayant rien à attendre nulle part, toutes les terres lui sont égales. Les Créanciers poursuivent l'épouse, elle produit son certificat, & ce bouclier salutaire pare tous les coups d'épée que pourroit lui porter la justice.

Les prisonniers détenus à la Flotte ne sont pas tous également malheureux; quelques-uns jouissent d'une liberté qui va jusqu'à la licence; l'avarice trouve à leur procurer de l'aïssance, & c'est peut-être le seul bien que ce vice produise dans le monde. Si tout est bien comme le prétend M. Pope, tous les Artistes qui veulent s'occuper trouvent des gens qui les emploient pour la moitié du salaire qu'ils feroient obligés de payer ailleurs; ces Artistes en font vivre d'autres, & c'est une espèce de gouvernement dont le concierge est en même-temps le Chef, le Tyran, & le Fermier général.

Le Comte me charge de mille complimens pour toi; j'avois besoin de

cet ami pour me dédommager de la perte de Duval.

CONVENT-GARDEN.

La Peinture, la Sculpture, ni l'Architecture n'ont jamais fleuri parmi les Anglois ; excepté le célèbre *Hogarth*, à peine trouve-t-on dans toute l'Histoire un homme célèbre dans ces trois genres de Sciences ; cependant peu de nations sont plus curieuses de posséder des modèles en tout genre ; il y a même des places qu'ils nomment *Squares*, que les plus habiles connoisseurs auroient peine à critiquer. Peu de Capitales peuvent se flatter d'en avoir un aussi grand nombre ; j'en ai compté jusqu'à dix, dont une seule pourroit servir d'ornement à quelque Ville que ce soit, sans compter les médiocres. Il ne faut cependant point compter l'excellence des Statuts qui les ornent entre les choses remarquables, la plupart, pour ne pas dire toutes, sont au-dessous de la médiocrité.

J'oubliois, chère Amélie, que tu n'aimes point les descriptions, & que tu connois tous les Voyageurs qui ont

écrit sur l'Angleterre. Revenons donc aux usages.

Si l'Anglois va au café pour parler politique, il sent cependant que cette matière seule n'est pas suffisante pour l'occuper tout entier. En effet, à quoi nous sert de traiter des intérêts des Potentats; attendent-ils nos décisions pour diriger leurs opérations, ou régler leur conduite? Reposons-nous sur eux du soin de nous rendre heureux, & jouissons des biens que nous offre la nature, sans en empoisonner la douceur par des spéculations téméraires, des jugemens prématurés, ou des craintes frivoles. C'est dans les *Fruit-Shop* * que nos insulaires vont déridier leur front hérissé de systèmes, & s'humaniser auprès des beautés qu'ils sont sûrs d'y rencontrer à toute heure.

Tu aurois peine à croire qu'il fallut jusqu'à 12 & 15 mille livres pour établir une Boutique telle qu'on en trouve dans *Convent-Garden*, quoique toute la Marchandise ne consiste qu'en Fruits, Légumes & Herbes Aromatiques ou

* Boutiques où l'on vend des fruits & des rafraichissemens.

Médecinales : mais ton étonnement cessera lorsque tu voudras bien considérer que la manie des Anglois est de se régaler de ce qu'il y a de plus rare dans les Indes, ou les pays étrangers : ils laissent le produit de leur propre pays à ceux qui le cultivent, & ils ont raison.

Les dépenses qui se font dans ces agréables retraites, sont du ressort de la galanterie Angloise ; il n'en faut pas dire davantage pour assurer qu'elles sont excessives dans une nation prodigieuse jusqu'à l'extravagance pour tout ce qui concerne ses plaisirs ; c'est là que se forment les intrigues, & que l'on forme des projets qu'on va mettre en exécution dans les *Bagnos* du voisinage.

Une ame sensible est vivement affectée de voir le nombre de beautés soutenues des talens & des graces, faire autour de cette place commerce de leurs appas ; ce dérèglement prend sa source dans l'orgueil de la plupart des parens. Le Cordonnier L., le Tailleur M. ont des filles douées de tous les agrémens que la nature leur a prodigués : l'amour aveugle des parens leur

fait croire que tant d'attraits ne sont point faits pour un homme de leur état, & fondent déjà la prospérité de leurs enfans, & le repos de leur vieillesse sur un mariage avantageux. Pour les y faire parvenir, les jeunes Mifs sont envoyées en France, l'éducation n'y est point si chère que chez elles; les Maîtres de Danse, de Musique, les Marchandes de Modes, & les Couturières sont employées; les jeunes Demoiselles flattées des distinctions que notre politesse leur accorde, retournent avec répugnance reprendre l'humble état où la fortune les a placées; elles dédaignent leurs égaux, & deviennent la proie du premier séducteur, qui les abandonne bientôt à leur malheureuse destinée: les conséquences sont aisées à imaginer; le premier pas fait dans le chemin du vice, en produit toujours de fatales.

Je te parlerois des Auteurs que j'ai vu plusieurs fois sur les deux théâtres, si un François pouvoit donner une opinion contraire à ce que les nationaux admirent. Je n'y ai rien vu qui m'ait satisfait, que le célèbre Gareick:

en général une déclamation hors du naturel, un ton ampoulé, des gestes de frénétiques, voilà ce que j'ai pu remarquer. En revanche, les décorations de leurs salles sont beaucoup supérieures aux nôtres, les points de vues mieux ménagés, & la disposition des loges plus satisfaisante; le théâtre & tout l'édifice mieux éclairé, & le spectateur plus commodément placé.

La liberté dégénérée en licence se remarque encore aux spectacles d'Angleterre : point de garde pour contenir l'impudence des petits Maîtres & protéger les acteurs contre leur violence; la présence du Roi même ne peut les contenir, & l'on voit souvent des grêles d'oranges voler à la tête d'un pauvre Acteur qu'ils auront pris en aversion. Une autre indécence, c'est le peu de respect, même l'égard que l'on témoigne à un sexe que l'Anglois se fait gloire d'idolâtrer. Le premier arrivé dans une loge se tient dans la place qu'il s'est choisie : le plus petit Commis de la Douane verroit arriver une Duchesse, que sans donner la moindre marque de respect, il la laisseroit asseoir derrière lui, sans se dé-

134 LE VOYAGE FORCÉ.

ranger d'un pouce. Cette impolitesse est portée au point que bien des gens de qualité envoient leurs Laquais retenir leurs places, long-temps avant que la toile se lève, & quoiqu'elles n'arrivent souvent qu'aux dernières scènes, les Laquais ne bougent des places qu'ils ont retenues qu'à l'arrivée de leurs Maîtres; de sorte que souvent l'on voit le devant de loges occupé par *Jasmin*, *Drink*, &c. en habit chamarés, peut-être même couverts d'une redingote dégouttante de boue & de pluie, & derrière eux *Lady Duchesse*, *Lady*, &c. qu'on appercevrait à peine, si les lustres & les bougies ne produisoient l'éclat de leurs pierreries.

Notre goût ne paroît guères s'accommoder de quelques-unes de leurs pièces de théâtre; leurs farces font rougir la pudeur, & les plus modestes ne pourroient être souffertes sur nos théâtres. Quant à leurs tragédies, j'ai peine à voir un enfant au premier Acte vieillard de soixante au cinquième, ou des Ambassadeurs envoyés du Danemarck en d'Angleterre, venir rendre compte de leur négociation quelques minutes

LE VOYAGE FORCÉ. 135

après: mais qu'importe, disent les partisans de *Shakespeare*, qui d'ailleurs est un sublime tragique, qu'importe la vraisemblance, pourvu que je sois affecté; le but de la Tragédie est de m'émouvoir, je suis ému, mes larmes coulent; ne me privez pas du plaisir que je ressens en m'ôtant mon illusion. Ils ont cependant des pièces d'un bon comique & d'une morale épurée; *The recruiting Officer*, *The Conscions Covers*, & quelques autres sont de ce nombre. J'en ai traduit quelques-unes qui, quoiqu'elles aient beaucoup perdu de leur beauté, pourront te faire juger du génie théâtral des Bretons.

Tu me rends la vie, Amélie; on m'apporte une Lettre de toi; j'étois dans une impatience, dans une inquiétude extrême.... Tes espérances croissent, elles fortifient les miennes, je m'y livre avec allégresse; puissent-elles être un jour couronnées.

BATH.

Tout a réussi au gré de nos desirs: le Comte avoit écrit la Lettre la plus soumise & la plus pathétique à son

père ; il vient d'en recevoir la réponse la plus consolante ; non-seulement il répare la perte que l'imprudence de son fils lui a attiré , mais il augmente encore sa pension , & lui ordonne de rester encore quelque temps ici , pour réparer , dit-il , le temps qu'il a perdu auprès d'une coquette , & qu'il auroit mieux employé à s'instruire. La belle saison nous a fait suivre le torrent : tout le beau monde court à Bath , pourquoi resterions-nous ici ? me dit le Comte ; allons étudier les Anglois dans leurs plaisirs. — Et nous sommes partis deux heures après le parti proposé.

L'idée que je m'étois formée de cette Ville revenoit à peu près à celles qu'ont produit sur moi chez nous la vue de Plombières , Bourbon , Barrége , &c. Rien de semblable ici ; c'est une Ville Episcopale & considérable , quoique presque toute sa richesse consiste dans le produit des logemens qu'occupent les Etrangers , & la dépense qu'ils sont obligés d'y faire. On en a tant parlé dans les conversations que nous avons eues avec les jeunes Anglois , dont j'avois fait connoissance

à Paris, que je suis sûr de ne te répéter que ce que tu fais déjà, si je t'entretiens de la manière dont on prend les eaux, & de la beauté de sa situation; j'en reviens toujours aux usages parce que c'est ce qui t'intéresse le plus.

Autant l'Anglois est réservé & prudent dans le choix de ses connoissances à Londres, autant est-il empressé à se lier à Bath. Un Etranger n'est pas plutôt venu une fois à la Fontaine qu'il est connu de toute la bonne compagnie, pour peu qu'il paroisse être d'un certain état. Nous n'eûmes pas plutôt paru sur le *Walk* * que nous fûmes liés avec toutes les familles & invités dans toutes les sociétés. C'est ici seulement où l'on peut connoître la variété des caractères qui se trouvent dans une nation où tous les individus en ont un particulier. A Londres, l'on en remarque les différentes nuances, seulement dans les différens quartiers de la Ville, parce que chacun de ces quartiers est habité de gens d'un même genre de vie, ou qui sui-

* Promenade publique.

738 LE VOYAGE FORCÉ.

vent la même occupation. Le spectateur Anglois en donne la différence dans une feuille où il décrit la manière dont la mort de *Louis le Grand* fut reçue au café St. James, à celui de Convent-Garden, de Temple Bar, &c. Mais ici on voit en miniature le portrait que tous les Auteurs ont tracé des mœurs de l'Angleterre, parce qu'il s'y trouve des Baigneurs de toutes les Provinces des trois Royaumes, parce que tout le monde se dépouille de la morgue empesée qu'il présente dans un Comptoir, sur les Bancs, au Barreau, &c. ; enfin parce qu'une douce liberté qui règne dans toutes les sociétés, permet à l'Observateur de s'y présenter à toute heure, & de prendre la nature pour ainsi dire au dépourvu. Les deux sexes se rencontrent à la Fontaine, se promènent ensemble, vont déjeuner dans le premier café sans cérémonie ; tout est en négligé galant le matin, tout est habillé l'après-midi ; on danse, on joue, ou l'on converse indifféremment avec un chacun.

Ce n'est point seulement à la Ville que l'Anglois étale ce faste & cette magnificence que l'on remarque dans

les moindres occasions ; lorsqu'il est hors de chez lui , il semble qu'il doive paroître avec plus d'éclat , quoiqu'avec moins de cérémonie & d'appareil. Les habillemens de goût , les repas somptueux , les bals magnifiques , & des sommes considérables mises au hazard d'une carte ou d'un dez , annoncent son opulence. On joue ici à se ruiner : & ce qu'il y a de particulier , c'est que rarement on voit quelqu'un parfaitement heureux , ou entièrement malheureux dans les coups du hazard ; ce sont presque toujours les mêmes personnes qui sont aux prises ; & le sable mouvant se jette tantôt d'un côté , tantôt d'un autre , suivant les différens points où souffle le vent de la fortune ; il semble que cette Déesse craigne de mécontenter l'un ou l'autre de ses amans ; semblable à une coquette qui accable de ses rigueurs celui qu'elle favorisoit le plus un moment auparavant , & qui comble de ses caresses un autre à qui elle paroïssoit avoir ôté toute espérance.

C'est dommage que la liberté qui regne dans ce charmant séjour , favorise l'industrie pernicieuse de nombres

d'aventuriers, qui sachant le moyen de corriger les caprices de la fortune, s'introduisent sans difficulté dans les meilleures sociétés pour tout avantage de leur art funeste. Il y a de ces garnemens qui soutiennent un faste important & une table splendide par le seul revenu de leur adresse. La manière dont ils prennent leurs avantages pour fuser une dupe au jeu, ou leurrer une vieille coquette, est si fière que rarement ils manquent de caissier; la plupart sont cependant connus, les honnêtes gens les évitent, & ne peuvent se dispenser de leur témoigner des égards dans les occasions où ils se rencontrent nécessairement; parce qu'il est difficile de les convaincre, & qu'on craint les compromis avec des gens aussi prompts à se battre qu'à tromper.

Les Dames Angloises sont les plus intrépides danseuses de l'univers: on s'imagineroit à voir la délicatesse de leur taille que le moindre exercice fût capable de les abattre; néanmoins malgré les mouvemens rapides & violens qu'exige l'exécution de leurs contredanses, elles les soutiennent toute la nuit sans en paroître incommodées, &

souvent sans interruption. Il faut convenir aussi que dans leur enfance on ne gêne point leur corps dans ces machines cruelles inventées pour défigurer la nature, & commencer la première contrainte où les malheureux mortels doivent passer leur misérable vie ; des exercices modérés répétés journellement dans toutes les saisons, & des habillemens qui laissent à la nature l'aïssance de former & fortifier leurs marches & leurs fibres, entretiennent les membres dans une souplesse, & la taille dans cette élégance que Milton nous peint si bien dans la mere commune du genre humain.

L'ingénieux Mr. Sterne, * Chanoine d'York, interrogé par un Seigneur François, quelle différence il trouvoit entre sa nation & la Françoisise, tire deux Schellings de sa bourse, l'un usé & où on remarquoit à peine l'empreinte, voilà le François, dit-il ; en même-temps, voilà l'Anglois, continua-t-il, en montrant celui dont l'empreinte étoit toute nouvelle. Si j'osois commenter cette subtile & laconique réponse, je dirois que le François, d'un naturel

* Auteur du voyage sentimental de France.

communicatif , perd le caractère particulier qui lui est assigné en naissant , en copiant , ou adoptant celui des personnes qu'il fréquente. Chaque nouvelle connoissance , chaque nouvelle société , lui en crée un nouveau ; de sorte qu'il est difficile de découvrir celui qui lui est véritablement propre : au lieu que l'Anglois séparé du reste des hommes par la situation de son pays , semble en avoir un qui lui est véritablement propre : naturellement réservé & flegmatique , il se communique peu avec ses compatriotes , encore moins avec les étrangers ; de sorte que chaque genre d'occupation , chaque état , chaque société , a son caractère particulier , qui influe sur les individus ; & ceux-ci n'ayant de commun avec leurs compagnons que l'esprit général du corps duquel ils sont membres , ont en outre le caractère propre de leur famille , ou celui que la réflexion , la nécessité , ou l'utilité leur a donné. En effet , si l'on examine chaque individu dans ses notions , ou dans sa conduite privée , on trouvera qu'il offre autant d'objections contre l'idée qu'on s'est faite du caractère général ; c'est donc ici où un ob-

servateur peut faire à loisir ses remarques. Il voit le noble fastueux afficher son extravagante prodigalité, & l'em-
pesé bourgeois voulant imiter son faste,
il le pourroit puisqu'il ne lui cede point
en opulence, mais ne pouvant en imi-
ter le ton ni les manières, il se borne
à critiquer la magnificence, crie con-
tre le luxe, & s'enivre tristement en
censurant la conduite du gouvernement
& les folies de ses compatriotes. Le
pétulant Militaire fronde & tourne en
ridicule les mœurs du pesant habitant
de la Cité, & rampe devant le Noble
dont il attend la protection & ambi-
tionne la familiarité. Le froid & sen-
tentieux homme de Loi, tâche en vain
de se dépouiller de la morgue dont il a
contracté l'habitude au Barreau; en
vain il affecte un enjouement qui lui est
étranger, la queue du Renard tombe
paderrière, sans qu'il s'en apperçoive,
sous la peau du Singe. Le Clergé du
premier ordre, car celui du second est
trop pauvre pour figurer ici, vient y
servir d'ombre au tableau que pré-
sente la Noblesse; il veut aller de pair
avec elle, dédaigne tous les états qui
tournent son orgueil en ridicule, &

jouit dans les compagnies seulement de l'axiome reçu par-tout en Albion, que les femmes & les Ecclésiastiques doivent être respectés. Les petits-Maîtres dans tous ces états, eh ! quel est celui qui n'est pas infecté de ces êtres superficiels, portent l'empreinte que leur en a donné l'esprit général, & leur frivolité mélancolique ne sert qu'à en afficher avec plus d'éclat les ridicules.

Je m'apperçois que l'esprit satyrique me gagne, l'air est contagieux, car malgré l'affabilité & la candeur apparente avec laquelle chacun se traite ici, tu t'imagines bien que la médifance, toffique général des conversations parmi les gens oisifs, ne perd ici rien de ses droits dans les cercles étroits des familles, ou des cotteries. La crainte de te donner mauvaise opinion de mon esprit & de mon cœur, m'empêche de continuer. Mais ne te font-ils pas connus, chère Amélie ; ne t'ai-je pas laissé pénétrer dans les replis les plus secrets du mien ? Depuis que tu le possèdes, n'en as tu pas examiné les bonnes & mauvaises qualités ? Ne s'est-il point formé sur le modèle que tu as bien voulu lui prescrire ? Ah, divine Amélie !

s'il

s'il y avoit quelque chose qui pût encore t'y déplaire, tu fais avec quelle ardeur je m'empresserois de l'en extirper.

LA CHASSE AU RENARD.

La vie des Gentilshommes à la campagne est si différente de nos usages, même de ceux des villes d'Angleterre, que celui qui ne connoîtroit l'Anglois qu'à Londres, en auroit des notions bien imparfaites. C'est sur-tout dans ses terres que la Noblesse & le simple Gentilhomme font leur plus grande dépense : là, ils font parade de la plus grande simplicité dans leur extérieur, & ne brillent que dans la délicatesse & l'abondance de leurs tables, la bonté & la vitesse de leurs chevaux, le nombre de leurs chiens, sur-tout dans le nombre de visites qu'ils font & reçoivent réciproquement. A peine les séances du Parlement leur permettent-elles d'aller respirer l'air de leurs châteaux, qu'on les voit partir de Londres avec empressement, comme un essaim d'abeilles qui sort en foule de la ruche aux premiers rayons du père de la lumière.

146. LE VOYAGE FORCÉ.

C'est sur-tout dans ces retraites qu'ils aiment à montrer leur goût pour les arts & leur penchant à la singularité. Point de ces bosquets symétriques où l'art surpassant la nature nous fait brûler aux rayons du soleil dans des allées de verdure ; rarement de ces parterres où l'œil à la vérité se promene agréablement sur la variété des fleurs, mais qui occupent inutilement. Un terrain destiné à produire quelque chose de plus utile, des allées d'un gravier solide pressé par un cylindre, bordées de chaque côté par des compartimens d'un tapis verd aussi uni que celui d'un billard, conduisent à un bois de haute-futaie rempli de bêtes fauves, dont les arbres n'occupent le jardinier qu'à les débarrasser des branches superflues qui les empêchent de porter aux nues leurs têtes altières. Là, les daims, les cerfs, les biches & les chevreuils suivis de leurs faons, semblent être venus se familiariser avec le roi de la création, & apporter leurs têtes dociles au pistolet fatal qui va les immoler à son insatiable voracité. Le lièvre, la perdrix, le faisan, & tous ces ornemens de nos tables, semblent se plaisir dans les vas-

tes enceintes du Parc , afin d'être toujours prêts à être sacrifiés sur l'autel de Comus. L'Architecture que l'Anglois paroît négliger dans ses maisons de ville , est recherchée dans les campagnes , & la somptuosité des meubles n'y est pas moins remarquable.

Chez nous le possesseur des terres y retire en été , tant pour veiller à leur amélioration , que pour réparer les brèches que ses dépenses dans la capitale ont faites ; & pour rassembler de quoi les renouveler l'hiver suivant. Ici le premier objet est toujours la vue du propriétaire ; mais le dernier a une conséquence toute opposée : un Gentilhomme dans ses terres y est l'aubergiste-né de tous ses voisins & de leur suite , ainsi que de celui qui n'ayant aucun bien à la campagne , vient avec toute sa famille , souvent sans invitation , se débarrasser de la crasse du charbon de Londres pendant deux ou trois mois. C'est en quoi l'Anglois fait consister cette hospitalité prêchée & pratiquée par leurs ancêtres : mais qu'un étranger ne tente point de s'y introduire , s'il n'y est présenté par une connoissance , à moins qu'il ne veuille s'ex-

148. LE VOYAGE FORCÉ.

poser à l'affront d'un refus. Ce sont d'agréables amusemens pour les Officiers d'un certain grade, qui réduits dans leurs cantonnemens à une triste solitude, ne savent pas plutôt le Seigneur d'un château voisin de retour de la capitale, qu'il va lui présenter ses respects & s'en établir commensal.

Le séjour de la campagne ne laisse au Gentilhomme aucun moment d'oisiveté : là, il exerce son esprit spéculatif sur ses observations, sur l'agriculture ; ses matinées sont en général employées à la visite de ses possessions, quand le temps le lui permet, & à l'étude quand le mauvais temps le retient chez lui ; le reste du temps est employé dans les exercices de la chasse, de la pêche, &c. Les visites succèdent à ces amusemens, & ils vont jouir avec une compagnie nombreuse du plaisir d'une table somptueuse, dont l'appétit gagné à ces différens exercices augmente encore la sensualité ; les meilleurs vins de France & d'autres pays y coulent à grands flots ; ils n'ont pas besoin de courir aux marchés des villes, pour trouver la diversité des mets ; leurs étables, leurs bergeries,

leurs étangs, leurs parcs & leurs jardins, chargent leurs tables des *dapibus inemptis* du vieillard de Tarentin.

Quelque générale que soit cette manière de vivre de la Noblesse Angloise dans ses terres, elle ne peut cependant être soutenue que par ceux d'un rang ou d'une fortune considérable, & qui passent ordinairement une partie de l'hiver à la ville, pour y suivre les occupations de leurs emplois; il y a une autre espèce de gentilhomme qui réside ordinairement dans ses terres, & qui en augmente l'étendue par une quantité de terrein à bail, proportionnée à sa capacité: c'est ce qu'on appelle *squires*, ou Gentilshommes fermiers; c'est une espèce d'hommes bizarres particuliers à l'Angleterre, & dont nous aurions peine à nous former une idée.

Les *Country-Squires* se distinguent par leur souveraine antipathie pour les Nobles; leur aversion pour tout ce qui a un air efféminé, & leur mépris pour les manières polies, les cercles & les sociétés des villes. La vie qu'ils mènent est un mélange de simplicité rustique & de faste mal entendu, de grossièreté & de politesse, de luxe & d'éco-

150 LE VOYAGE FORCÉ.

nomie , se faisant remarquer en tout par leur singularité ; leur vie se passe dans un continuel exercice & dans la débauche la plus effrénée. Le plus violent & le plus dangereux que j'aie observé , c'est la chasse du Renard : neuf ou dix Gentilshommes s'assemblent avant la pointe du jour dans un habillement grotesque fait de flanelle, même jusqu'à la chemise , & montés sur de vigoureux courriers. Ils quittent la maison dès le matin , suivis de leurs meutes & les piqueurs donnant du corps. Le Renard lancé , rien ne peut plus arrêter le courrier accoutumé & dressé à ces sortes d'exercices. Les vallées presque perpendiculaires, les haies, les fossés, les barrières, tout est franchi ; il suit sans obstacle les chiens qui poursuivent leur proie , jusqu'à qu'elle tombe sous les coups des chasseurs. L'on peut s'imaginer le danger que court un cavalier , dans un pays coupé comme l'Angleterre , où chacun environne ses héritages de haies , de murailles ou de barrières. Les Anglois sont si passionnés pour cette chasse , que si malheureusement un chasseur est précipité de son cheval , ses compagnons passeront sur lui , quel-

LE VOYAGE FORCÉ. 151

que blessé qu'il soit, & oublient les de-
voirs de l'humanité, pour ne penser
qu'à leur poursuite. Les cris hideux &
ridicules qu'ils jettent expriment les
transports de leur alégresse ; & la moi-
tié des chasseurs, dut-elle se casser le
col, cela ne détourneroit pas d'un ins-
tant l'attention qu'ils prêtent à leur
chasse. Cette manie passe jusqu'à leurs
chevaux : cet animal, après s'être dé-
barrassé de son guide, suit sans inter-
ruption la route qu'ils lui ont prescrite ;
ils sont si animés, & ont un instinct
tellement décidé pour ces courses, que
souvent, si un Renard lancé passe près
d'une rivière, où des chevaux de chasse
sont à l'abreuvoir, les cris des chas-
seurs ou l'aboïement des chiens sont
suffisans pour les attirer ; & malgré l'ef-
fort des palfreniers pour les retenir,
ils se mettront au galop sans conduc-
teur à la suite de la meute. Peu d'an-
nées se passent sans qu'il n'arrive quel-
ques accidens fâcheux : & malgré les
exemples qu'ils produisent, la manie de
ces courses périlleuses ne se ralentit pas
d'un moment.

La jeune Noblesse est souvent en-
thousiasmée pour ces amusemens & en

est la victime : le jeune Marquis de Javistok , fils du Duc de Bedford , seul espoir d'une famille illustre , & héritier d'une fortune de 60000 mille livres sterling de rente pour le moins , marié nouvellement , veut sauter une barrière , le cheval le précipite , & il tombe si malheureusement , que l'animal ayant fourni son saut , lui ouvre le crâne d'un de ses talons de derrière , & le jeune Marquis meurt , après avoir souffert la cruelle opération du trépan , entre les bras d'une jeune épouse , & d'une mère tendre que sa perte rend inconsolable.

Lorsque le Renard est devenu la proie des chiens , les chasseurs reviennent en triomphe chez le maître de la meute , on se met à table , un souper est préparé , le vin , le punch , & les autres liqueurs fortes leur sont prodigués , les fumées du tabac en augmente l'effet , ils passent une partie de la nuit , souvent même la nuit entière dans une débauche crapuleuse ; le lendemain les valets viennent recueillir les débris de ces dégoûtans repas , & trouvent entre les flots de liqueur répandue , les verres & les assiettes cassées , deux ou trois

chasseurs qui n'ont pû gagner leur lit, & se sont arrangés commodément sur le plancher pour s'accommoder aux circonstances.

Quoique cette brutalité soit impardonnable dans des êtres raisonnables, cependant elle révolte moins dans des campagnards qui vivent isolés dans l'étendue de leur terre, que dans des Ecclésiastiques qui peuvent trouver à l'étude des ressources contre l'ennui, & dont la conduite doit prêcher l'exemple : cependant il est peu de possesseurs de Bénéfices qui ne s'y livre avec avidité ; il est vrai que l'oisiveté dans laquelle ils vivent, doit leur rendre tous les divertissemens fort agréables, mais du moins doivent-ils choisir les plus décens.

Puisque je suis sur cet article, il faut te donner une idée générale de ce qu'on appelle Clergé en Angleterre. On le distingue en premier & second ordre : dans le premier ordre, sont les Evêques, Doyens & Recteurs ; dans le second, les pauvres Vicaires, qui pour une somme modique ont la charge du troupeau, tandis que les Recteurs jouissent des revenus. Les Evêchés &

154 LE VOYAGE FORCÉ.

Doyennés , sont à la nomination de la Cour , & souvent le prix d'une harangue ou d'une complaisance. Les Cures & autres Bénéfices dans les campagnes , à la nomination des Seigneurs & Gentilshommes , sont la récompense d'une voix ou d'un parti favorable dans une élection. Quelques Recteurs assez intrigans pour former des cabales en faveur de plusieurs candidats , se sont procuré plusieurs Bénéfices considérables , qu'ils font desservir par de pauvres Ministres , qu'ils regardent à peu près comme leurs domestiques , & à qui ils abandonnent le casuel , & peut-être le vingtième des revenus , tandis qu'Epicurien déterminés ils vont en dépenser le reste dans le luxe & les plaisirs.

RENALAGH.

Jurens quid fœmina possit , dit Virgile ; cette citation ne peut t'offenser , Amélie ; tu possèdes toutes les bonnes qualités de ton sexe , sans en avoir le moindre défaut. Plus j'en découvre dans quelques-unes des beautés que je connois , plus je m'estime heureux d'avoir trouvé le chemin de ton cœur.

Les monstres qui déshonorent cette aimable partie de la création, ne sont pas dignes de trouver place dans mes lettres, & je ne te parlerois plus d'aucune si sans doute tu n'étois curieuse d'apprendre ce qu'est devenu la Duchesse de P. Il y avoit long-temps que le Comte ni moi ne pensions plus à elle; lorsqu'à notre retour à Londres, cet ami me proposa d'aller passer la soirée à Renalagh, qu'on vient d'ouvrir depuis quelques jours; tu fais ce que c'est que cet endroit délicieux: nous nous entretenions de la beauté des morceaux de musique que l'on y exécutoit, quand un homme d'assez bonne mine me pria de vouloir lui accorder un moment d'audience particulière. Je n'avois aucun prétexte de lui refuser sa demande, & malgré une répugnance secrète, je craignis de l'offenser en lui faisant quelque difficulté. Je le suivis sans défiance dans un endroit écarté..... „ Vous „ êtes François, me dit-il en Anglois, „ & je vous crois homme de courage; „ vous avez insulté une Dame de ma „ connoissance, elle n'a d'autre protecteur que moi, & je vous en demande la satisfaction d'un Gentil;

„ homme. Je pourrois me venger lâ-
 „ chement , mais ce procédé est indi-
 „ gne de moi , sortons , Monsieur , s'il
 „ vous plaît..... Cette apostrophe me
 surprit sans me déconcerter. Je lui ré-
 pondis que je ne croyois pas avoir ja-
 mais donné à aucune Dame sujet de
 se plaindre de moi , de quelque manière
 que ce soit. J'ai trop de respect pour ce
 sexe , Monsieur , continuai-je , & jamais
 on ne m'a vu manquer aux égards que
 je lui dois. Vous vous méprenez sans
 doute. — „ Non , Monsieur , je suis sûr
 „ de ne point me méprendre : ne vous
 „ appelez-vous pas le Baron de ****
 „ C'est mon nom. — Ne logez-vous
 „ pas dans Bond-Street ? — précisé-
 „ ment. — Je suis donc sûr que c'est
 „ vous que l'on m'a désigné ; allons ,
 „ les momens sont précieux , suivez-
 „ moi. „ — La réflexion que j'avois eu
 le temps de faire me mit au fait. Pre-
 nez garde , Monsieur , de suivre trop
 inconfidérément les mouvemens d'une
 générosité déplacée , j'en connois , ou
 au moins j'en soupçonne l'objet :
 croyez-moi , il n'est guere digne que
 vous vous exposiez à verser le sang d'au-
 trui en hazardant le vôtre..... „ Qu'il

„ le mérite ou non , Monsieur , je ne
 „ suis pas venu pour entendre de nou-
 „ velles insultes , mais pour venger les
 „ anciennes. Allons, êtes-vous décidé?
 Etranger en ce pays , Monsieur , j'en
 respecte les loix & je serois au désespoir
 de les enfreindre ; j'ai résolu de n'ac-
 cepter aucun défi en forme , comme je
 suis sûr de ne jamais me l'attirer ; lors-
 que ma sûreté exigera que je me défen-
 de , je ferai usage des armes que je ne
 porte que pour repousser les impudens,
 ou ceux qui m'attaquent. — Voyons
 donc , s'écria le défenseur des Duches-
 ses , si vous saurez aussi-bien vous dé-
 fendre qu'insulter les femmes. En di-
 sant ces mots , il mit l'épée à la main ,
 & me donna à peine le temps de tirer
 la mienne. Nous étions seuls , mais le
 bruit de nos épées attira bientôt toute
 l'assemblée : le Comte sur-tout , impa-
 tient de mon absence , & n'augurant
 rien de bon d'un entretien demandé en
 pareille circonstance , vola au bruit qui
 parvint à ses oreilles ; peu s'en fallut
 qu'il n'immolât l'insolent qui en vou-
 loit à mes jours : on nous sépara , & le
 lendemain je reçus le billet suivant.

„ Vous êtes bienheureux qu'on vous

„ ait arraché à ma juste vengeance.
 „ Je vous attends demain à sept heures
 „ du matin à Hide-Park : j'aurai mes
 „ pistolets , mon épée , & un second ;
 „ si vous y manquez , attendez-vous à
 „ la punition que méritent les lâches.
 „ C. D. „

Cette audacieuse & insolante missive , en me pénétrant de colère & d'indignation , en me jettant dans la dernière perplexité , me fit maudire l'instant fatal qui m'avoit fait connoître l'aventurière , & détester de nouveau la folie de ceux qui se laissent prendre aux agaceries de pareilles créatures. Je pouvois me rendre témoignage de n'avoir jamais attaqué la réputation encore moins les jours de personne ; cependant , par une fatalité inconcevable , je me voyois par un duel obligé de vivre loin de tout ce qui m'étoit cher ; & par un autre , menacé d'un pareil sort dans un pays que j'avois choisi pour asyle , & où je me croyois à l'abri de pareilles scènes.

Cependant la cruelle alternative de passer pour un lâche , fit , malgré mes principes , une autre impression sur moi : j'avois dans ma patrie donné des preu-

ves suffisantes du contraire pendant les campagnes dernières, pour ne point craindre une pareille flétrissure, mais ici on ne me connoissoit qu'à peine, & mon nom mis dans les papiers publics, comme j'en avois vu beaucoup, alloit donner de mes connoissances une opinion peu avantageuse de ma façon de penser, peut-être même alloit-on attribuer ma retraite en Angleterre à une pareille lâcheté, car jusqu'où la malice ne pousse-t-elle pas ses conjectures?

Le Comte, avec qui je me consultois, étoit décidé pour le combat; je n'y avois moi-même que trop de penchant, tant j'étois indigné contre le faux brave qui m'insultoit avec si peu de raison: d'ailleurs, n'étois-je point comptable au corps que j'avois eul'honneur de commander, de la réputation d'un chef sur l'article du courage, si délicat parmi le Militaire françois? Il fut donc résolu que je me rendrois à l'assignation, & que le Comte m'y serviroit de second: nous y arrivâmes un peu avant mon adversaire; il me laissa le choix des armes, & nos seconds chargèrent deux paires de pistolets:

160 LE VOYAGE FORCÉ.

résolu de périr ou de convaincre mon
adversaire de l'injustice & de la viva-
cité de son procédé, je lui laissai dé-
charger le premier son pistolet. Alors
m'approchant de lui : „ voyez , lui dis-
„ je , si mon procédé est celui d'un
„ lâche , & si un homme qui donne la
„ vie à un adversaire qui l'a si cruelle-
„ ment insulté , & qui en veut si in-
„ justement à ses jours , est capable
„ d'insulter de sang froid à une femme
„ sans défense. Ne vous attendez ce-
„ pendant point que je vous laisse
„ échapper à ma vengeance sans con-
„ dition ; les loix de l'honneur me per-
„ mettent de vous ôter la vie , je ne
„ vous l'accorde qu'à condition que
„ vous me nommerez le monstre qui a
„ armé votre bras contre la mienne.
— Il resta quelque-temps en suspens ,
& je crus remarquer sur son visage plus
de fermeté que d'irrésolution. „ Ne
„ croyez pas , me dit-il , que vos me-
„ naces soient capables de m'arracher
„ un aveu , que votre valeur & votre
„ générosité me portent à vous faire ;
„ votre conduite me deffille les yeux ,
„ le bandeau fatal en est tombé , &
„ je vous promets de vous contenter ;
un

„ un carrosse de louage m'attend à la
 „ porte d'*Oxford-rond*, montons - y
 „ tous quatre, & nous irons dans un
 „ endroit où je pourrai vous donner
 „ librement la satisfaction que vous
 „ desirez.

Nous arrivâmes bientôt à un hôtel garni, où nous fûmes bien surpris de rencontrer, qui ? Tu te l'imagineras sans doute, la cruelle aventurière. Elle fut pétrifiée à notre aspect. Le Comte alloit l'accabler de ses reproches ; mon adversaire jettoit sur elle des regards où l'inquiétude & la fureur étoit peinte, lorsqu'un inconnu entra dans l'appartement, & surpris de nous y trouver il se retira effrayé : il descendoit l'escalier avec précipitation, lorsque me rappelant ses traits dont j'avois un souvenir confus, je le reconnus pour le Chevalier qui avoit occupé dans la chaise de la Duchesse, la place qui m'étoit destinée. Je me précipitai sur ses pas, & l'atteignis sur la porte de la rue. Je le saisis, & lui présentant le bout de mon pistolet : vous n'avez rien à craindre, lui dis-je, si vous me suivez sans résistance ; mais je vais vous immoler à ma vengeance si vous tentez.

de vous échapper. La pâleur de la mort couvrit son visage & me fit pitié ; sans doute , dis-je à moi-même, c'est encore une dupe des attraits de notre cruelle coquette. Il me suivit en tremblant ; son arrivée confondit un moment la prétendue Duchesse , mais elle reprit bientôt l'effronterie qui lui étoit naturelle : & nous regardant tous avec des yeux où une fureur ironique étoit peinte , elle sembloit encore nous défier.

Les menaces du supplice firent avouer au prétendu Chevalier , qu'il avoit été amené par Mlle. le Blond (c'est ainsi qu'il la nomma) en Angleterre , dans l'espérance de l'épouser , après qu'ils auroient fait fortune ; qu'il l'avoit aidé à duper plusieurs personnes de distinction ; & qu'ayant été instruit par elle ce matin du combat en question , il étoit allé par ses ordres à Hidepark pour en voir l'issue , & venir lui en rendre compte pour prendre leurs arrangements en conséquence.

La le Blond voulut encore conserver quelque temps le ton de Duchesse. Elle taxa le Perruquier d'imposteur , & nous demanda effrontément quel droit nous avions d'examiner sa con-

duite & ses actions ; mais confondue par nos reproches , & étourdie de la menace qu'on lui fit de la conduire à Newgate , * elle avoua tout , à condition qu'on lui laisseroit la liberté. Nous n'eûmes pas de peine à lui accorder sa demande , & le Lord D. son dernier amant , lui permit encore d'emporter ses bijoux , ses effets , son argent , & tous les présens qu'il lui avoit faits ; générosité outrée à la vérité , mais que je ne puis blâmer , parce que je me sentoie capable du même procédé.

Telle fut la fin de cette aventure , qui ne laissa pas de m'intriguer beaucoup , si je puis me servir de ce terme , car je ne puis nommer autrement les sensations que j'éprouvai. J'ai appris depuis ce matin que cette aventurière à au moins quinze mille livres sterling placés avantageusement dans des sociétés de commerce : elle pourroit vivre heureuse avec un homme qui ignorerait sa conduite passée , ou seroit assez bon pour la lui pardonner ; mais l'avarice & la sensualité de ces créatures est insatiable.

* Fameuse prison de Londres.

164 LE VOYAGE FORCÉ.

Le Lord D. ne voulut pas nous quitter de la journée ; nous restâmes à dîner chez lui , & il nous raconta la manière dont il avoit fait connoissance avec Mlle. le Blond.

„ J'étois aux eaux de Bunbridge ,
 „ nous dit-il , depuis quelques jours ,
 „ & je cherchois à y satisfaire la pas-
 „ sion que j'ai toujours eue pour le
 „ beau sexe en général , car jamais je
 „ n'eus ce qu'on appelle engagement
 „ sérieux , lorsque je rencontrai la le
 „ Blond à une table de jeu , où elle
 „ me gagna une somme considérable ;
 „ vous savez que la créature est jolie ;
 „ elle a de l'enjouement & un air de
 „ naïveté qui touche , quand elle veut
 „ cacher son caractère emporté. Je ne
 „ fais ce que je lui dis de galant , mais
 „ je m'apperçus qu'elle jettoit sur moi
 „ un regard de distinction. J'ai tou-
 „ jours aimé les Françaises , & natu-
 „ rellement vain des triomphes faci-
 „ les qui devroient plutôt me faire
 „ rougir ; je me trouvai flatté des
 „ égards qu'elle me témoignoit , &
 „ lui demandai la permission de culti-
 „ ver sa connoissance ; elle me l'ac-
 „ corda sans cérémonie , & notre

„ commerce fut bientôt public. Le
„ nom de Marquise de B. qu'elle avoit
„ pris, m'inspiroit un certain respect ;
„ & je n'avois encore osé faire parler
„ les présens. Ma bouche & mes yeux
„ avoient été les seuls interprètes de
„ mes desirs, mais leur éloquence est
„ inutile auprès de ces sortes de créa-
„ tures. Un jour j'entrai chez elle &
„ la trouvai absorbée dans le chagrin,
„ appuyée sur une table d'un air pen-
„ sif ; elle ne fit pas semblant de s'ap-
„ percevoir de mon arrivée. Je m'ap-
„ prochai d'elle avec respect, & lui
„ demandai tendrement la cause de la
„ douleur où elle me paroissoit plon-
„ gée. Ah Milord ! me dit-elle, je suis
„ perdue sans ressource ; je perdis hier
„ tout mon argent chez Lady L. ce
„ ne seroit rien, mais je m'entêtai,
„ & je perdis encore 200 guinées sur
„ ma parole ; pour comble de disgr-
„ ce, c'est Sir Charles F. qui me les
„ a gagnées. Vous sentez de quelle
„ conséquence il est pour moi de satis-
„ faire à un tel engagement, qui don-
„ ne tant d'avantage sur moi à l'hom-
„ me le plus présomptueux des trois
„ Royaumes. Je tremble de le rencon-

„ trer, & je ne serai entièrement tran-
 „ quille, que quand je serai quitte
 „ envers lui. J'ai voulu vendre ou en-
 „ gager aujourd'hui mes pierreries, &
 „ l'indigne usurier, à qui je les ai of-
 „ fert, m'offre à peine le tiers de leur
 „ valeur. Enfin, j'ai dépêché un de mes
 „ gens à Londres chez mon Banquier,
 „ & quoique j'espère recevoir bientôt
 „ de quoi m'acquitter, je n'ose repa-
 „ roître dans les assemblées jusqu'à ce
 „ que je sois en état de le faire. Je ne
 „ répondis à cette harangue qu'en ti-
 „ rant mon porte-feuille, & mettan-
 „ entre les mains de ma divinité 400
 „ livres sterlings en billets de banque.
 „ Je les accepte, Milord, me dit-elle,
 „ en jettant sur moi un regard ex-
 „ pressif, parce que je connois votre
 „ générosité, & que j'aime mieux vous
 „ avoir obligation qu'à tout autre.
 „ J'espère être dans peu de jours en
 „ état de vous rendre cette som-
 „ me. Je la priai de ne point s'inquié-
 „ ter, & je l'assurai que je me trou-
 „ vois trop heureux de pouvoir lui
 „ être utile; la gaieté reparut dans ses
 „ traits, la volupté anima ses regards;
 „ bref, avant de sortir je fus heureux.

„ Depuis ce temps notre liaison a été
 „ des plus intimes ; non seulement je
 „ n'ai point voulu accepter les 400
 „ guinées qu'elle a offert de me ren-
 „ dre, parce que sans doute elle étoit
 „ sûre de mon refus, mais je l'accab-
 „ blois tous les jours de présens, & je
 „ trouvois chaque instant en elle de
 „ nouveaux charmes, & j'en étois tel-
 „ lement épris, qu'elle m'eût aisément
 „ persuadé les plus grandes absurdités.
 „ Depuis huit jours nous sommes ici,
 „ où j'avois donné des ordres pour
 „ meubler un appartement destiné à
 „ la recevoir. Le jour que j'eus le mal-
 „ heur de vous insulter à Renalagh,
 „ elle vous avoit apperçu avec Mon-
 „ sieur le Comte ; elle me fit une his-
 „ toire de je ne fais quelle calomnie
 „ que vous aviez débité sur son comp-
 „ te, & de mille mauvais traitemens
 „ qu'elle avoit reçus de vous, & me
 „ dit qu'elle vous avoit juré une haine
 „ implacable, & qu'elle donneroit vo-
 „ lontiers sa vie pour vous faire essuyer
 „ le poids de sa vengeance. Elle me
 „ parla avec tant d'animosité qu'il n'en
 „ fallut pas davantage pour me déter-
 „ miner à en être l'instrument. La

„ promesse que je lui fis de la venger ,
 „ m'attira les plus tendres protesta-
 „ tions : elle m'inspira l'animosité qui
 „ dévorait son cœur , vous savez le
 „ reste ; mais je m'efforcerai désormais
 „ de vous convaincre combien je suis
 „ mortifié d'avoir agi si téméraire-
 „ ment envers un Gentilhomme dont
 „ l'estime me sera toujours précieuse.
 „ Permettez-moi de chercher à la mé-
 „ riter , & soyez sûr qu'il n'y a rien
 „ que je ne fasse pour y réussir.

Je répondis comme je devois à son compliment ; nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde , & depuis mon arrivée chez moi jusqu'au lendemain , je ne cessai de faire les réflexions les plus sérieuses sur les malheurs qu'un bout-feu comme la misérable que nous avions si bien traitée , peut occasioner.

*KING'S BENCH PRISON.**

Je l'ai vu cette prison que le fameux Wilkes vient de rendre célèbre , & qui

* La Prison du Banc du Roi , second Tribunal du Royaume.

LE VOYAGE FORCÉ. 169

qui seroit resté ignorée s'il n'y avoit été détenu une année entière, & si le peuple n'étoit venu lui rendre hommage par mille acclamations dans les champs qui l'environnent. Le Colonel O. qui a été témoin oculaire du tumulte que la détention de ce fameux partisan de la liberté occasiona, m'a dit : qu'à une demi-lieue autour de la prison, on auroit pu marcher sur les têtes de ses fauteurs. » J'étois, dit-il, détaché » avec deux cens cinquante hommes » pour empêcher la populace de forcer » la prison, & je fus forcé de me re- » trancher dans un jardin, pour n'être » point obligé de me défendre contre » ses attaques : je voyois les plus sédi- » tieux afficher aux murs de la prison » des écrits scandaleux, où le Roi & » le Parlement étoient insultés, & je » n'osois entreprendre de les en empê- » cher ; à tout instant, je m'attendois » d'être attaqué ; je fus pendant dix » heures dans cette cruelle situation, » c'est-à-dire, que j'eus pendant dix » heures la corde au col. Tel est le » service de l'Officier Anglois qu'on » arme contre le peuple. »

Comment, dira mon Amélie, deux

cens hommes armés & disciplinés commandés par un Officier de tête & expérimenté peuvent-ils craindre une multitude confuse de la lie du peuple, qui n'ont pour arme que leurs bâtons & les injures ? Ce n'étoit point aussi la populace que ce brave Officier craignoit, c'étoit les loix de sa patrie. Un Officier envoyé par son Commandant, par l'ordre du Roi même, pour appaiser une sédition & en dissiper les auteurs, n'ose employer la violence jusqu'à ce qu'un Officier de Justice vienne lire un acte du Parlement contre les séditions, & n'ordonne aux séditeux de se retirer ; sur leur refus, il permet à l'Officier d'exécuter les ordres qu'il a reçu : mais si malheureusement le Commandant d'une troupe exposé aux injures d'une populace effrénée, qui souvent même lance des bâtons & des pierres contre sa troupe, lui ordonne de faire feu, il est responsable des effets qu'il produit ; & s'il y a quelqu'un de tué, le Roi le condamne à subir la peine dont on punit les meurtriers. Il est vrai que le Roi a le pouvoir de lui faire grace ; mais n'est-il pas ignominieux pour un homme de

cœur d'en avoir besoin , & de recevoir un pardon quand il a mérité une récompense.

Quel triomphe pour un sujet justement emprisonné , de voir ses concitoyens risquer leurs vies pour venir lui témoigner leur attachement : & quelle peine pour un Officier zélé pour l'honneur de son Prince , de ne pouvoir , sans la permission d'un faquin , punir les insolens qui l'offensent. Cette situation est d'autant plus cruelle pour le chef d'une troupe , que souvent le Magistrat , dont dépend sa sûreté , s'absente expressément , ou ne veut se déranger de chez lui qu'après en avoir été prié plusieurs fois ; de sorte , que pendant le temps qu'il se fait sommer , la troupe reste exposée à mille cruelles avanies.

La populace de Londres se plaît à ces sortes de désordres : par-tout ailleurs la crainte le contient dans les bornes ; mais ici les Loix n'ont rien fait pour empêcher sa pétulance ; il suffit qu'un Lord lui soit représenté sous un jour odieux , à la première occasion une grêle de pierres & de boue casse les glaces de son carrosse , blesse

ses gens & le met en danger de la vie ; reste-t-il renfermé chez lui , les fenêtres de son Hôtel sont fracassées , les lustres de ses appartemens mis en pièces ; ils ont même porté quelquefois la frénésie jusqu'à démolir la maison.

On a vu Lord Bute , Seigneur aussi respectable par ses qualités personnelles que par son attachement pour son Auguste élève , * & son amour pour la paix , obligé de s'expatrier malgré la juste affection que le Roi lui portoit pour se soustraire aux violences d'une populace effrénée que ses ennemis animoient contre lui , sans pouvoir assigner d'autres raisons pour un traitement si cruel que sa patrie , & l'inclination qu'il avoit à obliger ses compatriotes ; comme si les Ecoissois habitans de la même Isle , & sujets au même Gouvernement , n'avoient pas le même droit aux faveurs du Monarque & aux places qui sont à sa nomination.

Les Grands du Royaume se servent de cette turbulente populace comme d'une meute qu'ils tiennent enchaînée ,

* Il a été Gouverneur de Roi régnant.

& qu'ils lâchent de temps en temps dans leurs mécontentemens contre le Ministère. Il est surprenant qu'une Nation si fière s'abaisse au point de cultiver l'affection d'une cohue si inconstante & si tumultueuse ; c'est ce qu'ils appellent *popularité* ; ils la flattent par des discours recherchés dans les papiers publics ; ils affectent de parler avec familiarité aux principaux ; souvent même mangent avec eux, & se promènent dans les endroits publics environnés d'une troupe de ces séditieux.

Pendant la détention de Wilkes, la femme d'un artisan va au marché aux Poissons ; le Maître - d'hôtel de Lord H. principal auteur des persécutions que ce fameux champion de la liberté avoit essuyées, veut acheter un poisson de grand prix pour être servi au dîner que le Secrétaire d'Etat donnoit ce jour-là aux principaux Ministres ; c'étoit le seul poisson de cette espèce & de cette grandeur qui fût dans le marché ; la femme en offre une couronne* de plus que le Maître-d'hôtel ; tous deux offrent à l'envi ; le poisson

* Espèce qui revient à six livres tournois.

174 LE VOYAGE FORCÉ.

monte à cinq livres sterlings , & demeure à l'artisanne , indignée de voir un Ministre lui disputer un poisson qu'elle peut payer aussi-bien que lui. *C'est pour Jean Wilkes* , crie-t-elle au Maître-d'hôtel , il est plus digne que ton maître de manger de pareils morceaux. Le mari applaudit à l'absurde générosité de sa femme , & va en triomphe , suivi de plusieurs voisins , offrir le poisson à *Jean Wilkes* dans la prison. Il se donne un festin à cette occasion , la populace crie *huzza* , les convives illuminent leurs fenêtres pendant la nuit comme pour une victoire remportée.

GUILD HALL.

Après avoir décrit les mœurs & le caractère particulier des principaux états qui composent la République Angloise , il est nécessaire , chère Amélie , de te donner quelque idée de ce que l'on appelle Bourgeois de Londres. La Cité de Londres forme une République dans une autre République. Le Lord Maire , peut être comparé aux Consuls , & la Cour des Aldermans

& des autres Officiers de Justice , comme le Sénat de ce petit Gouvernement. Il a ses Troupes & ses Loix particulières ; & quand le Maire entre en charge , ce qui arrive tous les ans , il est d'usage qu'il donne un dîner splendide à toute la Cour , qui , pour cet effet , descend la Tamise en bateaux parés , & se rend à Guild Hall , en l'Hôtel de Ville , comme pour sceller une nouvelle alliance avec la Couronne. Cet honneur est souvent bien mal récompensé par Messieurs les Bourgeois ; & il faut qu'un Roi soit bien patient pour voir dans le vestibule de cette Maison la Statue érigée à un Maire , en face de celle qu'on lui a érigée à lui-même : & cela , pour lui avoir fait une harangue impertinente ; & cette même harangue gravée tout au long sur le piedestal. Je n'ai jamais regardé cette Statue qu'avec indignation. Heureux François ! vos jours coulent dans la tranquillité sous les Loix d'une auguste Maison , qui ne s'occupe que de votre bonheur. Si les besoins de l'Etat obligent à vous demander des subfides , vous savez que cette résolution indispensable coûte à

176 LE VOYAGE FORCÉ.

la bonté de son cœur; votre amour pour vos Maîtres naît de la confiance que vous avez en cette bonté. Nul peuple dans l'univers, n'eût des Monarques plus bienfaisans; ils ont porté la gloire du nom François au dernier période; leur regne est fondé sur la clémence, la justice, & l'amour de l'humanité. Aussi êtes-vous la seule nation qui sache jouir, parce que sûrs que l'œil de votre père commun veille à votre sûreté, vous vous reposez tranquillement sous l'ombre de sa grandeur. Vantez, fiers Insulaires, votre prétendu patriotisme; appelez de ce beau nom l'égoïsme affreux qui vous anime; vantez cette constitution si sage qui vous met sans cesse les armes à la main les uns contre les autres; cette liberté dégénérée en indépendance licentieuse, nous ne vous envions point ces tristes avantages.

Le cérémonial des compagnies porté par-tout en Angleterre à une contrainte gênante, est excessive chez les habitans de la Cité. Les dépenses de la table & des habillemens de femmes sont prodigieux, & la somptuosité des équipages égale celle des Seigneurs.

LE VOYAGE FORCÉ. 177

Le logement du Lord Maire , quoique d'une architecture grossière , est aussi bien meublé que celui du Roi. Ce Magistrat n'est que pour une année, pendant laquelle il est logé, nourri, & pensionné de la Ville ; sa Jurisdiction ne s'étend que dans l'espace contenu entre les portes de l'ancienne enceinte, mais c'est une petite Souveraineté. Lui & ses Aldermans s'opposent souvent aux mesures prises par le ministère, & souvent il en résulte de fâcheuses conséquences.

La répugnance naturelle que l'Anglois a pour le service de terre, fait que dans des occasions urgentes, on est obligé de forcer le Citoyen à s'enrôler ; & le salaire que donne le Marchand aux Matelots, excédant celui que le gouvernement accorde sur les flottes de vaisseaux de guerre, souvent les Officiers de vaisseaux de ligne se trouvent obligés de les aller prendre par force à bord des vaisseaux marchands ; c'est ce que l'Anglois appelle *la presse*. Les Magistrats, sur-tout les Maires de la Cité se sont toujours opposé à ces violences : ils ont autorisé la jeunesse à repousser la force par la

178 LE VOYAGE FORCÉ.

force. Il se répand bien du sang dans ces occasions, souvent même il en coûte la vie à ceux qui *pressent*, parce que rarement ils sont les plus forts, & qu'ils ne réussissent guères que par stratagème. Ce sont toujours les Officiers subalternes qui en deviennent les victimes; un bras ou une jambe cassée, être traînés impitoyablement dans la boue & foulés aux pieds, sont les traitemens qu'ils essuient tous les jours, sans que ceux qui leur donnent les ordres puissent en tirer aucune satisfaction.

La Cour des Aldermans a le droit de représenter au Roi des remontrances sur la conduite des Ministres, les arrangemens pris pour la police générale, & les traités de commerce; c'est en ces occasions qu'elle étale sa magnificence. J'ai compté jusqu'à cinquante carrosses qui suivoient celui du Lord Maire, lorsqu'il alla complimenter Sa Majesté sur la naissance d'une Princesse. Le carrosse du Maire est fait sur le modèle de celui où le Roi monte, lorsqu'il va au Parlement; six chevaux y sont attelés; il est escorté par les Sergens de la Cité avec leurs masses,

LE VOYAGE FORCÉ. 179

& on affecte d'aller lentement pour donner plus d'éclat à la cérémonie , qui se termine toujours par un repas magnifique , car c'est toujours la fin de toutes les actions d'appareil à Londres , même dans les plus petites sociétés.

Les *Clubs* des Négocians de la Cité pour être moins brillantes , n'en sont pas moins dispendieuses ; là l'épicurisme le plus sensuel se remarque dans les repas ; la taverne ordinaire où ils se donnent , mérite l'attention des voyageurs. La maison est magnifique & les salles , sur-tout celle du Bal surpasse toute idée qu'on pourroit en donner. Les tortues , la venaison , les mets les plus délicats & les plus recherchés y abondent , les vins de tous les pays de l'univers s'y trouvent , & l'on y est servi avec l'appareil des Souverains.

GROSVENOU SQUARE.

Quand cette Place magnifique ne feroit pas la plus belle & la plus agréable de cette Capitale , je la chérissois toujours pour l'accueil favorable de ceux qui y résident ; c'est-là où j'ai

mes meilleures connoissances , & j'ai trouvé dans leur société tous les agrémens que peut desirer un étranger ; mais quand cela ne seroit point , le bonheur que je viens d'y goûter m'en feroit toujours garder un souvenir délicieux. Amélie , Amélie , je vais donc te revoir , ma captivité cesse : je vais encore une fois jouir de cette félicité suprême que je goûtois dans la douceur de tes regards ; je pourrai donc encore épancher mon ame dans ton sein ! conçois les transports de mon allégresse.

J'allois rendre une visite au jeune Lord F.... qui , pendant son séjour ici , m'a toujours honoré de sa familiarité , & dont j'ai toujours le plus goûté la société. En entrant dans le Sallon , j'apperçois , ah , mon Amélie ! conçois l'excès de mon ravissement , d'Erbigni qui demandoit à parler à Milord. J'étois pendu à son col , qu'il n'avoit encore pu me remarquer : oui , c'est lui , c'est d'Erbigni , je n'ai plus à me reprocher la mort de mon ami. Ces paroles lui rappellerent mes traits , il me rendit mes caresses ; & après les premiers épanchemens de cœur : » j'étois » dans la dernière inquiétude , me dit-

LE VOYAGE FORCÉ. 181

» il, de savoir où vous aviez porté
» vos pas ; la résolution que j'avois
» prise de ne plus revoir Amélie ,
» empêchoit de m'en informer à elle ,
» quoique je ne pusse douter qu'elle
» n'en fût instruite ; je craignois les
» attraits séducteurs qui m'avoient por-
» té à attenter aux jours de mon ami
» lorsque je fus guéri , car ma blessure ,
» quoique profonde & dangereuse ,
» n'étoit pas mortelle ; je fis toutes les
» perquisitions possibles parmi nos con-
» noissances , pour apprendre ce que
» tu étois devenu. Le Marquis de R.
» que je rencontrai dernièrement au
» Luxembourg , m'assura que vous étiez
» ici , mais ne put me donner aucun
» éclaircissement sur votre demeure.
» Il a été intimement lié avec Milord
» F. pendant le séjour de ce dernier
» en France ; il m'a offert une lettre
» de recommandation , je l'ai acceptée
» dans l'espérance qu'elle me serviroit
» à découvrir où vous vous étiez reti-
» ré : j'arrivai hier , quel bonheur vous
» a conduit ici ! » Milord entra dans
ce moment & finit notre entretien.
Je lui présentai mon ami , & lui dis le
sujet qui l'amenoit à son Hôtel : il étoit

182 LE VOYAGE FORCÉ.

déjà instruit de notre démêlé ; il nous félicita sur cette heureuse rencontre, & moi en particulier sur mon bonheur d'avoir un rival si généreux , & nous retint chez lui pour le reste de la journée, malgré l'impatience que j'avois de me trouver tête-à-tête avec d'Erbigni , & le desir de lui faire embrasser le Comte de ***. Le prévenant Lord F. me devina : „ j'ai des lettres „ à écrire, nous dit-il, je vous laisse „ un moment ; & tandis que vous ferez „ un tour de Jardin, ou dans le *Square*, „ je ferai avertir le Comte que je „ vous ai retenu , & que je l'attends „ pour faire la partie quarrée ; il faut „ bien que j'ai quelqu'un avec qui je „ puisse converser , pendant que vous „ discuterez vos petits intérêts : à ces „ mots, il se retira.

„ Vous êtes sans doute impatient , „ mon cher Baron , me dit d'Erbigni, „ lorsque nous fûmes seuls, d'appren- „ dre les suites de notre sinistre aven- „ ture. Mon père, au désespoir de mon „ état, me pressa en vain de lui dé- „ clarer qui étoit mon ennemi : je ne „ lui appris votre nom , que lorsqu'il „ m'eût promis sur sa parole d'honneur

„ de ne faire aucune poursuite contre
 „ vous. Je lui fis le détail de notre
 „ combat & ce qui l'avoit occasioné,
 „ en lui vantant la générosité avec
 „ laquelle vous vous étiez exposé à mes
 „ coups, sans m'en porter que de
 „ foibles. Il vous connoît, il vous
 „ estime, il n'eut pas de peine à con-
 „ sentir au secret que je lui demandois.
 „ A mesure que les forces me reve-
 „ noient, l'amour funeste que j'avois
 „ conçu pour Amélie s'affoiblissoit :
 „ lorsque son image se présentoit à
 „ mon esprit, je n'éprouvois plus ce
 „ trouble qu'elle y causoit autrefois.
 „ Cette découverte devint pour moi
 „ la plus grande consolation, & je pris
 „ la résolution de fuir sa présence,
 „ jusqu'à ce que votre union, en m'ô-
 „ tant toute espérance, anéantisse en-
 „ tièrement dans mon cœur cette pas-
 „ sion qui nous étoit si fatale.

„ Il y a long-temps, mon cher Ba-
 „ ron, continua d'Erbigni, que j'au-
 „ rois rendu la tranquillité à votre
 „ esprit, si j'avois su comment vous
 „ instruire de mes intentions; mais
 „ quand même je me serois adressé à
 „ Amélie, pouvois-je espérer qu'elle

184 LE VOYAGE FORCÉ.

„ me satisferoit, sur ce point ? Ne de-
 „ vois-je pas plutôt m'attendre qu'elle
 „ attribueroit ma curiosité à quelque
 „ desir de vengeance ? Elle ne fait rien
 „ de mon départ, qui est ignoré de
 „ tout le monde ; & je me fais une fé-
 „ licité de pouvoir réunir deux per-
 „ sonnes si estimables, après avoir été
 „ la cause de leur séparation ; peut-
 „ être ma conduite lui fera-t-elle ou-
 „ blier ma témérité, & fera-t-elle for-
 „ cée à m'accorder son estime.

J'embrassai d'Erbigni à ces dernières paroles, & je ne pouvois trouver des expressions assez fortes pour lui marquer les sensations qu'il produisoit dans mon ame. Mon cher ami, mon digne ami, vertueux d'Erbigni, étoient les seules paroles que j'étois en état de prononcer.

Le Comte de ***. arriva bientôt sur la nouvelle qu'il avoit reçue de l'arrivée de mon ami ; leur entrevue, quoique moins tendre que la nôtre, n'en fut pas moins affectionnée ; nous passâmes ensemble la journée la plus délicieuse : plus d'obstacles, chère Amélie ; partages - tu mes transports ? Je serois déjà à tes pieds, si la fatigue qu'a

qu'a essuyée mon ami dans un voyage précipité n'exigeoit quelques jours de repos ; Milord F. veut nous accompagner ; le Comte , que rien n'arrête plus en Angleterre , se joindra à notre petite troupe ; dans huit jours au plus tard , je serai au comble de la félicité.

L O R D F E R R E R S ,

A Sir James Lauter , son ami.

J'ai fait six voyages à Paris , mon cher Sir James , mais jamais aucun n'a rempli mon ame de plaisir plus délicieux que celui que je viens de goûter. Vantons-nous de sentir , de penser mieux que nos voisins , je t'assure , moi , que nous n'avons que la théorie de ce qu'ils pratiquent tous les jours ; crois-moi , nous sommes encore cent ans derrière eux en matière de jouissance ; nous n'avons qu'en idée , ce qu'ils possèdent en réalité. Leurs manières d'agir nous font croire qu'il y a peu de solidité dans leurs attachemens , peu de sûreté dans leur commerce , & peu de fond à faire sur leur amitié ; j'avois toujours pris pour eux

Q

186 LE VOYAGE FORCÉ.

parti contre toi dans les conversations que nous avons eues sur ce sujet ; mais actuellement, il te suffiroit d'avoir été témoin de la scène que j'ai sous les yeux, pour accorder aux François l'estime que tes préjugés leur ont toujours refusée.

Tu fais l'histoire de ces deux rivaux que tu as vu chez moi la veille de ton départ ; leur conduite t'a forcé de les admirer ; ce seroit bien autre chose, si tu étois informé de toutes les circonstances de leur histoire. Je ne me sens point assez d'éloquence pour te peindre les sentimens qu'ils m'ont inspirés : je me trouve le plus fortuné des hommes d'être lié avec de si belles ames ; & je m'estime davantage depuis que je me sens goûter leur charmante société, & que je reçois des marques de leur précieuse amitié.

A mesure que nous approchions de Paris, la joie augmentoit dans les regards du Baron ; & le cœur du généreux d'Erbigni se dilatoit, à la vue de la satisfaction qu'il causoit. Tu fais que leur combat n'avoit été occasionné que par une passion violente que ce dernier avoit conçu pour l'aimable

LE VOYAGE FORCÉ. 187

Amélie : quels ravages cette passion funeste ne fait-elle point dans un cœur tendre, quand celui qui en est doué est assez vertueux pour sentir ce que vaut une femme estimable ! Nous arrivons, d'Erbigni accompagne son ami jusques chez ses parens, refuse d'entrer, & part comme un éclair pour se soustraire aux marques de leur reconnaissance. Nous étions monté sans nous appercevoir de son absence ; ce ne fut qu'après les premiers transports de joie de part & d'autre que le Baron voulant montrer celui à qui il devoit tant de bienfaits, fut frappé de ne point le voir dans l'appartement. Il vole dans l'instant chez lui, ne l'y trouve point ; il demande en vain où il est, on lui répond que d'Erbigni est parti depuis quinze jours, & qu'on ne fait ce qu'il est devenu. Cette circonstance diminua beaucoup le plaisir que goûtoit le Baron, de se revoir parmi tant de personnes qui le chérissoient également. Huit jours se sont passés en perquisitions inutiles, point de d'Erbigni.

Quelque desir qu'eussent les Amans de voir d'Erbigni témoin de leur bon-

188 LE VOYAGE FORCÉ.

heur, ils sentirent sa délicatesse & la véritable raison de son absence; la cérémonie se fit sans apprêts & sans éclat; l'heureux Baron possède la femme la plus accomplie que je connoisse. Le lendemain le Baron reçut la Lettre suivante, dont on m'a permis de lever une copie.

„ J'apprends, mon cher Baron, que
 „ tu es le plus heureux de tous les
 „ hommes; je crois partager ton bon-
 „ heur, au moins je m'applaudis d'y
 „ avoir contribué; mais connois tou-
 „ te ma foiblesse, je ne me sento-
 „ point la force d'en être témoin;
 „ j'ai senti des émotions à notre arri-
 „ vée qui m'ont fait craindre detrou-
 „ bler la joie par une tristesse dépla-
 „ cée. Je connois ta sensibilité, tu
 „ n'aurois pu jouir parfaitement si tu
 „ m'avois vu envier ton fort, ou re-
 „ marquer sur mon visage la moindre
 „ trace de mélancolie; grace au Ciel!
 „ je me sens plus de force depuis que
 „ toute espérance m'est ôtée, & je
 „ souhaite avec ardeur le moment de
 „ pouvoir t'en assurer. Si l'aveu de
 „ ma foiblesse ne m'a point fait per-
 „ dre ton estime, si ton aimable épou-

„ se peut soutenir la vue de celui qui
 „ a attenté à tes jours, si elle peut
 „ oublier qu'autrefois j'ai porté mes
 „ vœux jusqu'à elle, je serai ravi de
 „ vous revoir & de jouir dans le sein
 „ de l'amitié des charmes de votre
 „ société. Le porteur t'indiquera le
 „ lieu de ma retraite.

Tu peux t'imaginer, James, avec quelle impatience le sensible Baron est accouru à l'endroit indiqué, après avoir obtenu le consentement d'Amélie. Deux heures après, il nous a amené le généreux d'Erbigni : il a reçu de la Baronne l'accueil le plus généreux. Aucune nuance de tristesse ne paroît dans ses traits : il semble que sa magnanimité surmonte les mouvemens d'une passion mal éteinte ; on voit seulement une contrainte qui est plutôt l'attention d'un homme qui veille sur lui-même, que l'effet de la jalousie.

Je me plais tant ici, mon cher, que si je n'étois attaché à ma Patrie par toutes sortes de devoirs, j'y fixerois mon séjour, au moins tâcherais-je de le prolonger autant qu'il me sera possible. Viens m'y joindre, mon ami ; défais-toi de tes préjugés natio-

190 LE VOYAGE FORCÉ.

naux ; ce n'est qu'en Angleterre que nous nous croyons la première nation de l'univers ; aucune autre ne nous accorde cette primauté : s'il y en avoit quelqu'une qui méritât ce titre, qui pourroit plus justement y prétendre que le François : c'est eux qui nous ont, pour ainsi dire, fait ce que nous sommes, & nous faisons gloire d'adopter même encore aujourd'hui leurs aimables & brillans défauts. Si tu viens, je me flatte de te guérir de ta prévention avant que tu retournes dans cette Isle, que tu crois la Reine de tous les peuples.

F I N.



